

1000

1000

Quelle est votre vision d'un futur désirable ?

Si je vous adresse cette question, une multitude de possibilités s'offrent à vous. Mais vous ne choisirez sûrement pas un monde où nous sommes impuissants au quotidien face à nos problématiques sociétales et environnementales croissantes. Face à ces défis, comment persévérer vers l'élaboration d'un avenir souhaitable ?

C'est la réflexion qui m'anime et qui m'amène au sujet de la résilience collective.

La résilience collective¹ est la capacité d'un groupe ou d'une société à s'adapter et se transformer pour faire face à des situations de crises diverses, notamment environnementales. Ainsi, elle s'ancre dans une approche systémique et se crée grâce aux interactions des individus et différents acteurs du groupe.²

La low-tech³, quant à elle, est avant tout une démarche technocritique, c'est-à-dire qui invite au discernement technologique et à la remise en question des besoins⁴. La philosophie ou les systèmes techniques qualifiés de low-techs tendent à viser des principes tels que l'accessibilité (financière, physique, technique), la sobriété, la durabilité, l'autonomie, l'autosuffisance. L'ADEME⁵ définit l'innovation low-tech comme « un ensemble d'approches résolument systémiques, s'inscrivant dans une perspective d'autonomie, d'autosuffisance,

d'adaptabilité, de transformabilité et de résiliences territoriales »⁶. Ainsi, le lien étroit entre résilience collective et low-tech se révèle. Dans l'étude Démarches "Low-Tech" réalisée pour l'ADEME⁷, les auteurs précisent : « Une démarche low-tech devrait avoir une réflexion sur les vulnérabilités de son territoire et de son système socio-économique et écologique, et s'y préparer. On remarque alors que la question des pénuries et des dépendances est très présente dans le discours de nombreux acteurs low-tech interrogés dans le cadre de cette étude. La question de la résilience se recoupe alors avec celle de l'autonomie, de l'ancrage dans son milieu et de l'accessibilité des systèmes low-tech. ».

Par conséquent, cet écrit tentera d'éclaircir **comment le design peut outiller la résilience collective, en intégrant une démarche low-tech**. Pour se faire, trois thématiques essentielles seront abordées. Pourquoi la résilience collective se considère-t-elle à une échelle locale ? Comment mettre en place un contexte favorable à son développement à l'aide d'outils ouverts et collaboratifs ? De quelles manières peut-elle se matérialiser au quotidien ?

¹ Cf annexe lexique « Résilience »

² Jean Marcel KOFFI et Jean-Luc DUBOIS. "15. Formes de résilience et stratégies de politique publique. De la résilience individuelle à la résilience sociale", l'État réhabilité en Afrique Réinventer les politiques publiques à l'ère néolibérale. Paris, Karthala. Hommes et sociétés, 2018. p.319-336

³ Cf annexe lexique « Low-Tech »

⁴ Camille BOSQUÉ. Design pour un monde fini - Lexique à l'usage de celles et ceux qui veulent maintenir l'habitabilité du monde, Premier Parallèle., [s.l.], 2024. p.104

⁵ Agence de la transition écologique, <https://www.ademe.fr/>

⁶ Vilette Makerz et AZIMIO, Vers une culture low-tech ? la fabrique des imaginaires low-tech par les institutions culturelles, https://100lowtech.fr/documents/Livre_blanc.pdf p.8

⁷ Marianne BLOQUEL, Anne-Charlotte BONJEAN, Erwann FANGEAT, Solène MARRY, ADEME, Astrid FORGET, Alan FUSTEC, Camille HABE, Romain JAEGER, Loraine MOIROUD, Eloïse MORALES, Goodwillmanagement, Clément CHABOT, Low-tech Lab. État des lieux et perspectives des démarches « low-tech ». Rapport 2022. p.21 <https://bibliothèque.ademe.fr/consommer-autrement/5421-demarches-low-tech.html>

S'ancrer

Ce mémoire traite de la résilience collective, qui concerne une communauté ou un groupe partageant un même système sociétal, des ressources communes ainsi qu'un même milieu de vie. Concevoir des projets les plus locaux possibles est une prise de position importante dans un objectif de résilience collective. Dans le cadre de la philosophie low-tech, favorisant la sobriété, la durabilité et le respect de l'environnement, c'est un principe déjà existant. En effet, concevoir un projet local réduit son empreinte, car il réduit les transports associés à sa fabrication et sa mise en place. Mais au-delà de cet aspect, ce projet utilise également les ressources locales - matérielles ou humaines - d'un territoire, ce qui réduit la vulnérabilité des populations et des systèmes industriels et économiques face à des perturbations extérieures comme dans le contexte d'une pénurie alimentaire. Ainsi, l'enjeu de la résilience territoriale se dessine alors.

I - Le territoire

Dans un premier temps, les solutions techniques proposées sont souvent plus pertinentes et adaptées en s'adaptant aux caractéristiques d'un territoire.

Le phénomène de Green Guérilla⁸, qui consiste à créer et lancer des boules à graines pour réinvestir les espaces publics, vise à reprendre le pouvoir sur nos lieux de vie et revendiquer le droit d'interagir avec ces espaces et de les habiter. Cette guérilla lutte contre la privatisation des espaces urbains, l'uniformisation des paysages, la disparition du vivant ainsi que le concept même de permis de végétaliser⁹. Ce mouvement révèle le lien fort entre une communauté et son milieu de vie. Les graines sélectionnées doivent être des plantes adaptées aux caractéristiques locales du territoire afin qu'elles s'y intègrent efficacement. Deux groupes se forment alors au sein du mouvement, l'un optant pour des plantes particulièrement résistantes et d'autres pour des plantes qui peuvent œuvrer pour l'auto-suffisance alimentaire en ville. Cette démarche augmente la

⁸ Cf annexe étude de cas « Green Guérilla »

⁹ Hugo ROCHARD. La Green Guérilla. Un jardin contestataire. PlanL 206 : Perdre le pouvoir. <https://planlibre.eu/la-green-guerilla-un-jardin-contestataire/> (Page consultée le 10 janvier 2025)

« Leur ingéniosité a été d'explorer les possibles avec les ressources locales. »

¹⁰ Cf annexe étude de cas « Clément Gaillard »

¹¹ Cf annexe entretien « Marjolaine Bert »

résilience du territoire en y intégrant plus de végétations et de biodiversité ainsi que celle des populations l'habitant lorsqu'elle vise l'autosuffisance alimentaire.

De la même façon, lorsque des projets sont mis en place, il est important de prendre en compte leur intégration à leur environnement.

Par exemple, pour bâtir des villes résilientes, il faut adapter leur architecture et leur fonctionnement au milieu dans lequel elles s'inscrivent. Par ses recherches, l'urbaniste Clément Gaillard¹⁰ démontre l'importance des savoirs liés à l'histoire des architectures vernaculaires. En effet, au cours des époques, les populations ont développé localement et naturellement des habitats en accord avec leur territoire ainsi que des stratégies pour lutter contre les problématiques qui leur sont liées, telles que la chaleur ou le froid. En valorisant des architectures vernaculaires, autrement dit propres à un territoire et à ses habitant.e.s, Clément Gaillard souligne le lien nécessaire entre territoire et savoir-tech-

nique. Ces solutions peuvent d'ailleurs très souvent être considérées comme low-techs de nos jours, car elles s'ancrent dans cette démarche et ces principes.

Lors d'un entretien avec Marjolaine Bert¹¹, fondatrice de l'association EKO!, œuvrant pour la résilience des exilé.e.s à l'aide d'ateliers low-techs, celle-ci mentionne l'importance de ces pratiques historiques : « Pourquoi est-ce que c'est si important [de connaître les spécificités de nos territoires]? C'est pas juste par devoir de mémoire, c'est pas pour faire perdurer quelque chose par fidélité. C'est parce que les anciens faisaient sous contraintes. Ils n'avaient pas d'autre choix que de faire avec les matériaux, les ressources du territoire. Donc leur ingéniosité a été, justement, d'explorer les possibles avec les ressources locales. ».

Clément Gaillard est aussi le fondateur du bureau d'études Freio, qui pratique le design climatique. Celui-ci « maximise l'utilisation des phénomènes climatiques, microclimatiques et thermiques à toutes les échelles, de l'urbanisme

« Ce sont des savoirs vécus, qui sont forgés grâce aux expériences concrètes des individus »

à l'aménagement intérieur » dans l'objectif d'« exploiter le potentiel climatique d'un lieu afin de répondre aux besoins des habitants »¹². C'est une méthode développée par Freio pour concevoir des « systèmes sobres, économes et résilients dans un contexte d'adaptation au changement climatique »¹³.

Ces projets et la philosophie low-tech valorisent donc l'analyse du terrain et des pratiques historiques pour se l'approprier et bâtir des projets cohérents et durables. Ainsi, l'étude historique des solutions techniques mises en place par les communautés locales introduit, dans cette réflexion, la place de la culture technique.

II- La culture technique

Dans un second temps, les solutions techniques et résilientes doivent être issues des communautés elles-mêmes, de leurs besoins, de leur culture technique et de leurs savoir-faire.

Dans son article *Une erreur de "tech"*¹⁴, le chercheur Gauthier Roussilhe souligne que « l'histoire des techniques est profondément sociale et environnementale, dans le sens où l'interaction de groupes sociaux avec leur milieu est fondamentale à l'émergence de cultures et savoirs techniques »¹⁵. Il prend l'exemple des pêcheurs normands qui cultivaient le varech, en respectant le rythme naturel de régénération de l'écosystème : « ce savoir était "intériorisé" par les communautés locales, il ne relevait donc pas d'une méthode scientifique de production de preuves mais plutôt d'une connaissance du milieu développée sur plusieurs siècles. »¹⁶. Ce sont des savoirs vécus, qui sont forgés grâce aux expériences concrètes des individus, en interaction avec leurs environnement, leurs compétences, leurs besoins, leurs outils... Le projet du Pe-

¹² <https://freio.fr/> (Page consultée le 14 janvier 2025)

¹³ Ibid.

¹⁴ Cf annexe synthèse « Une erreur de "tech" »

¹⁵ Gauthier ROUSSILHE. Une erreur de "tech", mars 2020, <https://gauthierroussilhe.com/articles/une-erreur-de-tech>

¹⁶ Ibid.

« Recomposer les liens entre technique, nature et culture. »

¹⁷ Cf annexe étude de cas « Petit Atlas de la Débrouille »

¹⁸ Une erreur de "tech", Op. Cit.

¹⁹ Ibid.

²⁰ [https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9silience_\(%C3%A9cologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9silience_(%C3%A9cologie)) (Page consultée le 10 janvier 2025)

tit Atlas de la Débrouille¹⁷ répertorie également ce type de savoirs techniques, à travers les témoignages de personnes âgées. Sans les avoir théorisés ni décrits, elles les formulent à partir de leurs souvenirs et de leurs expériences qui relèvent de l'habitude. Ce projet met par ailleurs l'accent sur la transmission de ces savoir-faire et de cette culture technique générationnelle.

Ainsi, en plus de l'aspect purement géographique et climatique du territoire, les projets situés peuvent s'adapter aux réels besoins des habitant.e.s - qui diffèrent selon les caractéristiques des milieux, les modes de vie, les mentalités locales et les usages courants. Ils s'adaptent à la culture technique et aux connaissances des habitant.e.s.

Dans son article **Une erreur de "tech"**, Gauthier Roussilhe énonce qu'en philosophie, la technique renvoie à « l'ensemble des objets/outils et des pratiques usuelles qui émergent des communautés humaines ». Ainsi, « toute technique est une production sociale », car elle diffère selon

les cultures et dépasse l'aspect matériel. De plus, la technique s'inscrit dans « une rencontre primordiale entre un milieu et un groupe social possédant des connaissances techniques [matière, objets, gestes/énergie, représentation] » et, par conséquent, l'étudier revient à « recomposer les liens entre technique, nature et culture »¹⁸.

Les notions de « technique, nature et culture » sont interdépendantes et s'influencent les unes aux autres, c'est pourquoi Gauthier Roussilhe affirme plus tard que « renier la dimension sociale de la technique ne la fait pas disparaître, par contre elle rend la technique moins adaptée aux particularités du milieu et du groupe social. »¹⁹. Cela souligne l'importance des systèmes techniques pluriels et situés plutôt que des systèmes techniques universels.

Par ailleurs, en écologie, la résilience d'un écosystème est d'ailleurs favorisée par la diversité des espèces et leur complémentarité²⁰. Marjolaine Bert mentionne ce parallèle au cours de l'entretien : « C'est un peu à l'image d'un champ qui

« Des systèmes techniques pluriels et situés plutôt que des systèmes techniques universels. »

ferait de la monoculture. Si t'as une maladie, ton champ, il meurt. Et si t'as diversifié tes essences dans ton champ, tu vas avoir des plantes qui vont être plus adaptées à une sécheresse. Une qui va être plus adaptée à ne pas être mangée par cet insecte. Une qui va être plus adaptée à une inondation. Et la somme de toute cette diversité va faire que ton champ ne va pas mourir totalement s'il y a un changement de ressources, un changement de climat, un changement de quelque chose. »²¹. Une résilience territoriale se traduit donc également par une multiplicité de cultures techniques. Gauthier Roussilhe revendique cette nécessité de diversité technique en conclusion de son article : « Nous avons cru que nous vivions dans des sociétés hors-sol, sans contraintes matérielles, et nous avons voulu produire des objets sans milieu. Au fur et à mesure que nous décrivons de nouveau nos contraintes matérielles, nous devons refaire émerger une pluralité de savoirs et d'objets techniques propres à leurs milieux. »²²

²¹ Cf annexe entretien « Marjolaine Bert »

²² Une erreur de "tech", Op. Cit.

Démo- cratiser

²³ « 15. Formes de résilience et stratégies de politique publique. De la résilience individuelle à la résilience sociale », Op. Citum

²⁴ <https://www.cnrtl.fr/definition/r%C3%A9seau>

²⁵ <https://www.cnrtl.fr/definition/communautaire>

Dans un second temps, pour tendre à la résilience collective, il faut créer des conditions favorables au développement de ce mouvement. Jean Marcel Koffi et Jean-Luc Dubois soulignent d'ailleurs l'importance des facteurs de résilience dans le développement de cette capacité : « les facteurs de résilience concernent, par exemple, l'environnement affectif et social, les ressources internes et externes mises à disposition, les potentialités acquises, l'estime de soi, la motivation et l'aspiration à un mieux-être »²³. Pour se faire, dans le contexte de cette recherche, il faut des outils qui rendent possible l'échange communautaire, notamment des réseaux collaboratifs, et l'interaction active sur notre environnement, grâce à des objets ouverts et accessibles.

I - Le réseau collaboratif

Tout d'abord, pour agir en tant que groupe, il est essentiel de former un réseau communautaire favorisant l'échange, l'entraide, la collaboration et le lien social. Un réseau est défini comme un « ensemble de lieux ou de personnes qui communiquent entre elles et dépendent généralement d'un organisme central »²⁴. Dans notre contexte, un réseau communautaire est donc une organisation, une formation d'éléments interconnectés, qui se déploie en communauté²⁵. Il peut avoir une forme physique ou immatérielle, par des relations sociales.

Marjolaine Bert, fondatrice d'Eko ! et donc œuvrant pour la résilience sociale par les low-techs, revendique « Je pense que la low-tech peut

être abordée d'une manière extrêmement individualiste. Il y a pas mal de gens, des survivalistes, qui l'approchent sous cet angle-là. Mais ça peut aussi être quelque chose qui peut être construit collectivement. Et en tout cas, ça, c'est la vision de société pour laquelle moi, je m'engage et je me bats. »²⁶. En effet, Jean Marcel Koffi et Jean-Luc Dubois écrivaient à propos de la résilience « [...] il ne s'agit pas d'une dynamique solitaire, mais d'une co-construction humaine et sociale ; ce qui convoque a minima d'une action collective. Elle émane d'un effort collectif en vue de bénéfices mutuels et d'intérêts réciproques qui constituent des biens collectifs ne faisant pas l'objet de rivalité et d'exclusion au sein du groupe. [...] La résilience sociale impliquerait alors la capacité pour des individus autonomes à se retrouver ensemble, pour travailler avec d'autres au processus de réconciliation, dans le but d'assurer la soutenabilité sociale du processus de développement. »²⁷.

La plateforme Racines de Résilience²⁸, de l'association Terractiva, tend à accompagner les individus qui prennent conscience de l'urgence climatique. Elle propose une cartographie collaborative²⁹ qui répertorie toutes les différentes actions concrètes qu'un individu peut réaliser, en les rattachant chacune à des organismes ou associations locales que l'on peut rejoindre ou contacter pour les réaliser. La cartographie possède plusieurs lectures, car elle est organisée selon différentes grandes thématiques, grands axes puis par typologie d'actions. Cela rend l'action accessible à l'individu, selon son domaine de compétence et selon sa zone géographique. Ce réseau invite les individus à prendre part à des mouvements collectifs et locaux très divers de résilience qui ont tous un objectif commun : forger une société résiliente.

²⁶ cf annexe entretien « Marjolaine Bert »

²⁷ « 15. Formes de résilience et stratégies de politique publique. De la résilience individuelle à la résilience sociale », Op. Citum

²⁸ <https://www.racinesderesilience.org/>, cf annexe étude de cas « Racines de Résilience »

²⁹ <https://www.racinesderesilience.org/arbre-aux-actions/france>, (Page consultée le 14 janvier 2025)

« On y arrivera pas sans entraide, sans un partage des compétences. »

³⁰ Cf annexe entretien « Marjolaine Bert »

³¹ Cf annexe entretien « Marianne Sichler »

³² Le Low-Tech Lab prend sa source en 2009, au Bangladesh. Corentin de Chatelperron, jeune diplômé, débute un voyage à bord d'un navire prototype en visant l'autonomie par la mise en place de systèmes low-tech. En 2014, Le Low-Tech Lab est officiellement créé grâce au lancement d'une plateforme de documentation collaborative et au début de l'expédition Nomade des Mers, un tour du monde pour découvrir et répertorier les innovations low-tech. Depuis, son objectif est de développer et de partager les low-techs, notamment grâce aux activités des communautés locales en France. <https://lowtechlab.org/fr/le-low-tech-lab/presentation>. (Page consultée le 10 janvier 2025). Cf étude de cas "Low-Tech Lab"

La mise en réseau et le partage des compétences sont importants dans le mouvement de résilience. Marjolaine l'évoque dans un entretien³⁰ : « **C'est vraiment aussi les attributs, les talents, les ressources que chacun va mettre au service du collectif ou dans le partage. Donc il s'agit d'avoir des liens, mais il s'agit aussi que les acteurs aient des ressources. Que ce soit des ressources de connaissances, compétences, matériel.** ». Marianne Sichler³¹, couturière et animatrice au tiers-lieu La Fabrique, le précise également lors d'un entretien : « **Un individu ne peut pas tout produire en autonomie. [...] On n'y arrivera pas sans entraide, sans un partage des compétences et surtout un échange des compétences. C'est vraiment de l'échange.** ».

Un autre exemple est le Low-Tech Lab³² qui s'est propagé en plusieurs communautés engagées - dont Ekol fait partie -, en France notamment, ayant pour objectif de diffuser et pratiquer les low-techs. Son objectif premier était de documenter les savoirs et pratiques low-techs existants dans le monde. En plus d'informer sur leurs

plateformes, chaque communauté appartenant au réseau est présente physiquement sur son territoire pour participer à des événements, ouvrir des lieux collectifs comme des FabLab, proposer des outils et accompagner les individus. Les communautés s'auto-gèrent et n'importe qui peut en rejoindre ou en former une, mais le réseau Low-Tech Lab permet de mettre toutes les communautés en contact permanent pour partager des ressources techniques et administratives, organiser des événements à grande échelle, s'entraider et se réunir autour de valeurs et principes communs tels que la résilience, l'inclusivité et la sobriété.

Le projet Racines de Résilience et le réseau Low-Tech Lab démontrent l'importance de la création de communautés résilientes, partageant des ressources techniques et entretenant des réflexions collectives en évolution.

II - Des objets ouverts

Ensuite, il est important d'avoir des formes techniques qui autorisent et permettent l'adap-

« Ouvrir un objet, cela revient à pouvoir observer son fonctionnement et à pouvoir le comprendre, le reproduire, le modifier. »

tation. Actuellement, la plupart des objets du quotidien, notamment électroniques, sont conçus pour masquer leur fonctionnement, ne pas être ouverts et très souvent rapidement obsolètes. L'interaction avec l'objet n'est pas possible.

Dans un contexte de résilience collective, la population cubaine a enfreint cette conception et a pratiqué de la désobéissance technologique³³. Autrement dit, ils ont ouvert ces objets pour détourner ses composants, pour les réparer, pour les enrichir... afin de subvenir à leurs besoins quotidiens durant une période de crise majeure. De manière générale, ouvrir un objet, cela revient à pouvoir observer son fonctionnement et à pouvoir le comprendre, le reproduire, le modifier. Avoir accès au savoir technique et revient à avoir un pouvoir d'interaction en adoptant une posture active dans son rapport à l'objet et sur son environnement. Tout cela participe à, non pas seulement acquérir des savoirs et compétences techniques et pratiques, mais également modifier notre façon de penser et appréhender le monde.

En mentionnant le concept de device paradigm d'Albert Borgmann, Gauthier Roussilhe relève ce phénomène d'objets fermés en prenant l'exemple d'un thermostat : « **L'appareil technologique "thermostat" ne nécessite aucun engagement de l'opérateur, si ce n'est son réglage ponctuel. Le thermostat fonctionne de manière uniforme quel que soit le contexte, et sa machinerie est invisible et inaccessible pour l'opérateur.** Le thermostat fonctionne de manière uniforme quel que soit le contexte, et sa machinerie est invisible et inaccessible pour l'opérateur »³⁴. Ainsi, pour réparer cet appareil, il faut faire appel à des professionnels spécialisés qui détiennent ce savoir. Ce type d'objets renforce l'appauvrissement technique des populations et la perte de leur culture technique : « **Il s'agit donc bien d'un paradoxe que les sociétés produisant des technologies de pointe soient aussi celles dont les populations s'appauvrissent techniquement, c'est-à-dire qu'elles ne sont plus intégrées dans la culture et les savoirs techniques.** »³⁵.

³³ Cf annexe lexique « Désobéissance Technologique »

³⁴ Une erreur de "tech", Op. Cit.

³⁵ Ibid.

« Ils se sont convaincus qu'ils n'avaient pas besoin ou qu'ils n'étaient pas assez bons. »

³⁶ Cf annexe entretien « Yann Leguereau »

³⁷ Ibid.

³⁸ Cf annexe étude de cas « Praticable »

³⁹ Thomas THIBAUT. Pistes et idées pour pratiquer un design plus libre et plus ouvert, novembre 2018. <https://www.collectifbam.fr/expertise/pratiques/pistes-idees-pratiquer-design-plus-libre-ouvert/> (Page consultée le 10 janvier 2025)

Yann Leguereau, animateur du tiers-lieu Le Repaire, qui vise à proposer un espace d'auto-réparation, confirme ce constat : « Les gens en général, la plupart du temps, ils n'ont jamais ouvert leur appareil. Alors, je vais prendre un moment pour leur expliquer. "Vous voyez, là, c'est le moteur. C'est reconnaissable parce qu'il y a les petits bouts en cuivre et parce que c'est au milieu. Ça, c'est l'électronique. C'est sur une petite carte verte. Ça, c'est les câbles, etc. On peut refaire le chemin : relier l'électricité de la prise, voir qu'elle va à la carte, qu'à la carte, il y a des choses qui se passent et qu'après, ça va jusqu'au moteur". »³⁶ Il mentionne certains blocages actuels à la culture de la réparation, qui font écho à l'article de Gauthier Roussilhe : « Il y a des blocages matériels parce que, des fois, les objets sont faits pour ne pas être démontés, ou que si t'essaies de les démonter, c'est hyper simple de les casser. Il y a des blocages, je pense, culturels où les gens ne pensent pas qu'ils soient capables de faire ces choses eux-mêmes - ou ils se sont convaincus qu'ils n'avaient pas besoin ou qu'ils n'étaient pas assez bons. »³⁷

C'est la raison pour laquelle, se détachant des pratiques industrielles courantes, le collectif Praticable³⁸ a toujours eu une philosophie favorisant le faire soi-même. Leurs projets matérialisent la forme technique du concept d'autonomie. Ils sont conçus pour être appropriables et pour permettre leur compréhension, leur adaptation et leur réparation. Ces projets visent à outiller les individus et à les rendre plus autonomes. Leur approche est celle du design ouvert et libre. Dans la présentation de sa philosophie, le collectif revendique « [...] il n'a jamais été si important de faire un numérique (dé)réglable, (dé)connectable, (dé)codable, (dé)programmable, réparable... Bref, praticable. ». Praticable définit le design libre comme « un logiciel design dont l'utilisation, l'étude, la modification et la duplication par autrui en vue de sa diffusion sont permises, techniquement et légalement »³⁹. Comme la définition l'indique, ce mouvement s'est formé en parallèle au mouvement de l'open-source, qui initialement concernent les codes sources des logiciels. Dans un article, l'ingénieur et designer Christophe André

« L'accessibilité, l'adaptabilité, la collaboration, l'autonomie, le partage des connaissances et la durabilité. »

énonce « Au logiciel libre, on oppose le logiciel propriétaire dont les sources sont cachées ou ne peuvent être modifiées sans l'accord du propriétaire. Dans le cadre de la production d'objets, le "code source" donnerait accès aux choix de conception, aux plans et aux méthodes de production et serait diffusé dans l'économie des connaissances. »⁴⁰ Les valeurs de ces mouvements sont donc l'accessibilité, l'adaptabilité, la collaboration, l'autonomie, le partage de connaissances et la durabilité.

Ancrée dans cette démarche, le projet OpenStructures⁴¹ est une méthodologie de design modulaire qui incite à la création collective et ouverte. Il propose une grille normée en tant que support de création, ce qui permet de rendre n'importe quelle pièce créée compatible avec d'autres en utilisant la même grille. De cette façon, chaque individu peut créer puis partager ou modifier les objets sur le site du projet⁴². Les objets créés sont ouverts et ne limitent pas l'adaptation et l'appropriation des éléments par les individus, peu importe l'évolution des besoins ou des ressources. Ce projet est en

open-source, ce qui permet de créer une grande base de données de variantes. C'est cette même base de données qui pourra inspirer d'autres usagers et leur permettre de la faire évoluer à leur tour.

Sa grille étant normée, ce projet reproduit une forme de création standardisée d'objets. La standardisation est un principe pouvant outiller la résilience collective et la démocratiser.

III - La reproductibilité et la standardisation

Pour ne pas laisser isolées des initiatives résilientes, il faut les rendre accessibles techniquement, en passant notamment par leur reproductibilité.

Shigeru Ban⁴³ est un designer ayant travaillé avec l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés. En 1999, il a conçu le projet Paper Emergency Shelter for UNHCR, qui consiste à déployer des abris temporaires pour de nombreuses personnes dans un contexte d'urgence, lié à des catastrophes naturelles ou des conflits armés par exemple⁴⁴. En effet, il est indispensable que ces dispositifs soient reproductibles en

⁴⁰ ANDRÉ, Christophe. Vers un design libre, 2011. <https://strabic.fr/Vers-un-design-libre-Christophe-Andre> (Page consultée le 14 janvier 2025)

⁴¹ Cf annexe étude de cas « OpenStructures »

⁴² <https://openstructures.net/>

⁴³ Cf annexe étude de cas « Shigeru Ban »

« Les gens ont appris à utiliser ces choses parce qu'elles étaient standard. »

⁴⁴ <https://shigerubanarchitects.com/works/paper-tubes/paper-emergency-shelters-for-unhcr/> (Page consultée le 14 janvier 2025)

⁴⁵ Helene FROMEN. « Design et Désobéissance Technologique », dans Cité du design, 3 février 2022, <https://www.citedudesign.com/fr/a/design-et-desobeissance-technologique--2021> (Page consultée le 10 janvier 2025)

⁴⁶ Ibid.

cas d'urgence dans les zones sur lesquelles UNHCR intervient - ici au Rwanda -, c'est pourquoi Shigeru Ban opte pour des matériaux peu chers et accessibles localement, comme des bâches en plastique et des tubes en papier pour ce projet. La pertinence d'une alternative visant à se déployer de manière collective se trouve aussi dans sa capacité à être reproduite par les autres.

Par ailleurs, un des facteurs principaux qui a mené au phénomène de désobéissance technologique à l'échelle de toute la population cubaine est la standardisation des objets des foyers. Durant un entretien, le chercheur Ernesto Oroza - qui a défini le concept de désobéissance technologique - indique « Tout le monde avait le même type de bouteilles, de chaises, il n'y avait que deux types de téléviseurs, un type de ventilateur, deux tailles de réfrigérateurs russes, la même machine à laver, etc. »⁴⁵. Les besoins premiers étaient communs à tous les habitants, sans distinction, et ils disposaient également

des mêmes ressources, limitées par cette crise nationale, et mêmes objets, issus du système de production standardisée socialiste. Ce contexte a permis aux habitant.e.s de diffuser les solutions créées à grande échelle, que tout le monde peut appliquer puisque tout le monde est équipé avec les mêmes objets chez soi. Le designer affirme « Les gens ont appris à utiliser ces choses parce qu'elles étaient standard, grâce au processus de standardisation. Dans cette équation, j'aime à dire que la normalisation a agi comme un carburant, permettant la propagation d'une solution. Si vous trouviez une solution avec une bouteille, votre voisin pouvait alors faire la même chose et une autre et ainsi de suite... »⁴⁶.

Cependant, à ce stade de la réflexion, un parallèle se pose : la standardisation peut être bénéfique mais elle semble s'opposer à la pluralité des savoirs et pratiques techniques, propres à leurs communautés, leurs cultures techniques et leurs territoires.

D'un côté, on peut voir que la standardisation est le moteur de la désobéissance techno-

« Une base commune n'empêche la pluralité des pratiques et l'évolution des techniques. »

logique car elle rend les techniques reproductibles par la plupart des habitant.e.s, avec les moyens disponibles par un grand nombre. Cette base commune permet de multiplier plus rapidement les idées et le développement de solutions techniques et de les rendre plus accessibles à grande échelle. En évitant de recréer de manière isolée des bases d'alternatives, la standardisation renforce la diffusion, la compréhension et l'assimilation de cette base commune. Dans ce cadre, la standardisation sert à démocratiser une démarche et évite la multiplicité d'initiatives isolées et individualistes.

D'un autre côté, on a pu voir que la technique universelle s'oppose à la technique située, qui elle s'adapte aux territoires et à la culture technique des usagers. La diversité est importante pour ne pas se limiter, pour pouvoir être libre de créer d'autres systèmes, potentiellement meilleurs, pour laisser la liberté de s'approprier les techniques et les matériaux... Exploiter la pluralité des savoirs et systèmes techniques existants est une démarche à valoriser.

Toutefois, la standardisation n'est pas incompatible avec la diversité des techniques. La standardisation crée des systèmes techniques, qui peuvent être ouverts, en établissant des normes et des protocoles pour permettre la compatibilité entre les différentes parties. Ces systèmes normés peuvent ainsi être utilisés, modifiés et intégrés de manière flexible. Une base commune n'empêche pas la pluralité des pratiques et l'évolution de la technique selon les communautés, leurs cultures et leurs territoires.

Par exemple, le designer Victor Papanek réalise en 1965 la Tin Can Radio⁴⁷. C'est un projet de radio low-tech, réalisée le plus simplement possible avec des matériaux récupérés communs et qui a pour but de se diffuser à grande échelle dans les pays qui nécessitaient cette technologie, notamment les pays qualifiés à cette époque de "tiers-monde". Aucun travail esthétique n'a été développé pour la Tin Can Radio car elle est conçue pour être décorée et travaillée selon les codes culturels de chaque communauté dans laquelle elle s'inscrit, afin de ne pas en imposer⁴⁸.

⁴⁷ <http://www.problemata.org/fr/resources/924> (Page consultée le 14 janvier 2025)

⁴⁸ Magalie RASTELLO. L'horloge de l'humanité marque toujours minuit moins une. https://magalierastello.com/files/pdf/30_fr_Papanek.pdf (Page consultée le 14 janvier 2025)

Étendre

Autrement, le projet OpenStructures montre que la standardisation peut être un noyau central qui fait émerger une pluralité de déclinaisons. Dans ce projet, le support de la grille normée est aussi, comme dans le cas de la désobéissance technologique à Cuba, le moteur de la créativité, qui permet d'ouvrir le champ des possibles.

Comme énoncé précédemment, la résilience collective est la capacité d'un groupe ou d'une société à s'adapter et se transformer pour faire face à des situations de crises diverses. Ainsi, l'objectif de ce groupe n'est pas de retrouver sa forme initiale mais de pouvoir s'adapter puis se transformer pour rebondir : « Face à une adversité majeure, la société se transforme, innove et se renouvelle. »⁴⁹ C'est donc être capable de changer ses habitudes pour faire face aux imprévus, en se réappropriant son environnement, jusqu'à développer une posture qui peut être expérimentale.

I - Adaptation et détournement

La première étape vers ces nouvelles pratiques est le fait de s'adapter à des situations imprévues. La pièce de théâtre 1972⁵⁰, qui fait récit d'une prise de conscience environnementale de deux protagonistes, de manière active en intégrant le public dans le jeu, se termine sur une projection future où la société se serait renouvelée pour proposer de nouveaux

corps de métiers liés aux enjeux de ce nouveau système sociétal. Après la pièce, une cartographie des structures locales qu'on peut rejoindre ainsi qu'une table ronde est mise en place pour discuter des changements réalisables et agir dès aujourd'hui.

D'une manière similaire, apprendre à réparer est aussi un premier pas vers ces capacités d'adaptation, car au lieu de considérer une fatalité, l'utilisateur adopte une posture active et redonne vie à l'objet. Le kintsugi⁵¹ par exemple est une technique qui s'ancre dans la culture de la réparation. Elle consiste à réparer des céramiques brisées à l'aide de laque mélangée à de la poudre dorée. Cette technique s'applique généralement sur des objets précieux, ce qui démontre un fort rapport souvent sentimental entre l'objet et l'utilisateur. Visuellement, elle met l'accent sur la réparation, sans essayer de la cacher mais au contraire en la sublimant. Elle est ancrée dans une philosophie de résilience qui valorise les marques du passé témoignant de son histoire, au lieu de les considérer comme des imperfections.

⁴⁹ « 15. Formes de résilience et stratégies de politique publique. De la résilience individuelle à la résilience sociale ». Op. Cit.

⁵⁰ Cf annexe étude de cas « Kintsugi »

⁵¹ Cf annexe étude de cas « How to make it without Ikea »

« Changer notre rapport à un système, un objet ou à ses usages. »

⁵² Cf annexe étude de cas « How to make it without Ikea »

⁵³ Cf annexe étude de cas « Louise Brigham »

Une autre manière de s'adapter à des imprévus est le détournement. Il permet de se changer son regard sur son environnement de manière à pouvoir l'altérer pour s'adapter.

Thomas Billas a publié un ouvrage intitulé *Do it yourself or how to succeed in your day to day life without money or how to make it without Ikea*⁵². À l'intérieur, le designer propose des dizaines de solutions pour atteindre des objectifs du quotidien avec des objets communs, que tout le monde possède chez soi (bouteilles en plastiques vides, chaises, sacs, briquet, papier toilette...). Ce projet utilise donc majoritairement du détournement d'usages des objets du quotidien, ce qui remet en question la nécessité de consommer des nouveaux objets à "usage unique". En effet, parfois il suffit de reconsidérer notre manière de voir et d'interagir avec ce qui nous entoure déjà pour répondre à nos problématiques. On comprend que le détournement permet à un objet de posséder des usages multiples, au-delà de ce qui lui est désigné. Cela permet de se réapproprier ses

objets et son environnement, de solliciter son imagination, d'expérimenter de nouveaux modes de vie autour des objets qu'on possède déjà, qui offrent souvent plus de possibilités que ce qu'on croit. Ces ouvrages considèrent les objets comme des outils du quotidien, au service de l'individu, sans imposer des usages.

L'expérience de la designer Louise Brigham⁵³ illustre elle aussi comment on peut s'emparer de nos contraintes techniques pour répondre à nos besoins. Au XXe siècle, elle a voyagé sur une île norvégienne où les marchandises étaient acheminées uniquement pendant l'été, en raison du climat froid local tout le reste de l'année. Ainsi, les cagettes en bois s'accumulaient. Elle choisit d'optimiser et de démonter le seul objet qu'elle a en grande quantité afin de l'utiliser en tant que matériau pour bâtir du mobilier à moindre coût. En reconsidérant l'usage des cagettes, qui semblaient inutiles une fois utilisées pour apporter la marchandise, elle développe une multitude de plans de mobiliers, réunis ensuite dans un manuel illustré

« Expérimenter en groupes des systèmes ouverts et situés. »

intitulé *Box Furniture - How to Make a Hundred Useful Articles for the Home*. Son objectif étant de créer des projets utiles les plus accessibles techniquement et financièrement, faire usage de cette contrainte lui a permis d'adapter sa pratique et de trouver des solutions plus pertinentes.

On remarque que l'adaptation prend des formes différentes, qui invitent toutes à changer notre rapport à un système, à un objet ou à ses usages. Pour aller encore plus loin dans cette démarche, on peut également adopter une posture d'expérimentation collective.

II - Expérimentation

L'expérimentation est une pratique qui consiste à « **éprouver, apprendre ou découvrir à partir de l'expérience, personnelle ou scientifique** »⁵⁴. Elle peut se baser sur l'existant pour le développer ou le reconsidérer. Dans le cadre de cette recherche-action, l'expérimentation vise à expérimenter en groupes des systèmes ouverts et situés. Elle pourrait participer à la formation de lien social, par la technique, à l'exploration

des spécificités de son territoire et au développement de compétences techniques par le biais de la transmission par les pairs. Autrement dit, elle serait un moyen d'entretenir ou reformer des cultures techniques locales.

En parlant des bénéfices des ateliers de réparation, Yann Leguereau énonçait « **Tu pourrais aussi dire que c'est des compétences qui vont te servir, et que ça va être quelque chose en plus. Tu vas repartir, pas seulement l'activité en elle-même, mais aussi ces connaissances** ». Il relève aussi de l'importance du groupe pour combiner les expertises en affirmant : « **C'est un truc qui marche bien, d'avoir des généralistes et des spécialistes.** »⁵⁵.

OpenStructures, mentionné précédemment, met en place des conditions favorables à cette expérimentation. Ce projet propose les outils nécessaires à cette approche avec une plateforme qui permet de mettre en commun les réalisations de chacun, un support de création normé pour que ces réalisations soient compatibles et puissent interagir

⁵⁴ <https://www.cnrtl.fr/definition/exp%C3%A9rimenter> (Page consultée le 13 janvier 2025)

⁵⁵ Cf annexe entretien « Yann Leguereau »

ensemble ainsi que des principes à respecter. Ces quelques principes sont des contraintes techniques pour permettre la comptabilité, le concept de Design for Disassembly et la nécessité de proposer des éléments libres et modifiables par tou.te.s⁵⁶. Ces trois éléments permettent aux participant.e.s d'être coordonné.e.s, d'aller vers un même objectif et de produire un ensemble de productions exploitables et assemblables.

Le collectif Praticable a lui aussi réalisé un projet favorisant l'expérimentation, avec leur partenaire l'Atelier des chercheurs. Ce dernier développe « une réflexion, des pratiques et des outils pour encourager l'apprentissage, l'émancipation et le développement des collectifs à travers des activités de conception » dans l'objectif de « promouvoir la diversité des pratiques, des savoirs et des savoir-faire en rendant des processus visibles et disponibles et en facilitant la circulation des connaissances qu'ils génèrent »⁵⁷. Ainsi, Do·Doc est une station de documentation modulaire qui permet de documenter facilement des activités physiques. Cet outil permet

de répertorier les expérimentations, de pouvoir les retravailler et de les mettre en relation avec d'autres réalisations et d'autres personnes.

On remarque par ces projets que l'expérimentation collective n'existe que lorsqu'un cadre propice à son développement est mis en place. Former un réseau ouvert et collaboratif alimente les interactions intra-communautaires. Créer des outils adaptés outille la documentation, l'analyse et le partage des résultats. Instaurer des contraintes communes unit les expérimentations entre elles.

comment le design social peut-il faciliter une résilience collective par des pratiques d'expérimentation collaborative ?

Cette recherche a permis de déterminer les éléments importants au développement d'une résilience collective : l'ancrage territorial et culturel, la pluralité des techniques, la mise en place d'un réseau collaboratif et d'outils ouverts, la reproductibilité et l'accessibilité des initiatives, le développement de l'adaptation technique et du détournement. Enfin, la notion d'expérimentation est une piste qui permet d'interagir avec tous ces principes. C'est pourquoi ma problématique sera la suivante : comment le design social peut-il faciliter une résilience collective par des pratiques d'expérimentation collaborative ?

Mon partenaire de projet est l'Atelier CirculR, une association développant des matériaux biodégradables à partir de déchets alimentaires, dans le but de démocratiser ces matières par une démarche low-tech et locale. Les actions principales d'Atelier CirculR sont la sensibilisation aux enjeux des biomatériaux, la création de projets concrets les utilisant, mais surtout l'expérimentation et la recherche autour de ces matières. L'association vient par ailleurs d'ouvrir un tiers-lieu ouvert à tou.te.s, l'Exploratorium, dédié à cette expérimentation.

Pour vérifier cette hypothèse de recherche, il est possible de se reposer sur des caractéristiques qui favorisent la résilience sociale et d'établir des critères d'évaluation tels que le développement des compétences techniques, la création de liens sociaux ou l'apprentissage de spécificités territoriales.

Annexes

Synthèses de lecture

Une erreur de "tech" Gauthier Roussilhe

Gauthier Roussilhe est un designer et chercheur spécialisé sur les enjeux environnementaux de la numérisation. Il est doctorant au Royal Melbourne Institute of Technology (RMIT) et au Centre de Recherche en Design (ENS Saclay, ENSCI). En 2023, il a été auteur du livre *Perspectives low-tech avec Quentin Matheus*, une autre figure connue du mouvement. Il a également publié de nombreux articles sur son site liés à l'impact environnemental du numérique et aux low-techs, dont l'article *Une erreur de "tech"*, en mars 2020. Cet article redéfinit le terme de «low-tech», à travers une analyse sous différentes disciplines, et aborde son dualisme avec le concept de «high-tech». Il contextualise aussi ses apparitions avec différents cas historiques et géographiques. Son article révèle également le lien entre le territoire, la culture et la technique.

I - Définir

Dans la première partie intitulée «Des termes erronés», il rappelle que «la "low-tech" est un raccourci pour dire "low technology" parfois traduit en "technologie basse", en opposition à la "high-tech", la "high technology" généralement traduit par "technologie de pointe". On rattache les technologies de pointe à «l'aérospatiale, les biotechnologies, les technologies de l'information, les nanotechnologies et la robotique». Ces domaines étant

développés dès les années 50, dans des sociétés (post-)industrielles de certaines zones géographiques, on comprend que «toutes les autres pratiques techniques, façonnées de tout temps et dans toutes les autres typologies de sociétés humaines, seraient donc par définition low.». Il affirme que «cette discrimination n'est pas pertinente et relève plus d'une logique ethnocentrée et colonialiste qui ne traduit pas la richesse et la diversité des pratiques techniques dans des géographies et des temporalités différentes.». Gauthier Roussilhe s'oppose ainsi à l'idée d'une hiérarchie des savoirs techniques (de low à high), car la classification peut prendre des formes multiples, selon de nombreux critères. De plus, la méthodologie de la classification n'est pas forcément plus légitime que d'autres types de méthodologies dans le monde.

Pour mieux comprendre la low-tech, il faut définir clairement les termes de «technique» et de «technologie», qui changent pleinement de sens selon la discipline et qui ont tendance à se mélanger. En philosophie, la technique renvoie à «l'ensemble des objets/outils et des pratiques usuelles qui émergent des communautés humaines». La technique englobe la technologie, qui elle est basée sur les «sciences modernes».

L'auteur fait référence à Gilbert Simondon qui affirme que «ce

n'est pas la "technique" en elle-même qui "déshumanise", mais la façon dont on crée des objets et des dispositifs techniques. Par exemple, l'aliénation d'ouvriers à des machines n'est pas liée à la machine, mais au fait que l'on dissimule son mode de fonctionnement à l'ouvrier.». Gauthier Roussilhe élabore sur le concept du device paradigm, d'Albert Borgmann, pour différencier les objets et pratiques technologiques du reste. Il se base sur l'exemple de la production de chaleur avec d'un côté la cheminée et de l'autre le thermostat. Le premier crée une culture et des savoirs techniques autour de son utilisation (pour couper, sécher, stocker... le bois). Le second est un appareil technologique qui ne demande pas à avoir autant de connaissances pour l'utiliser, juste savoir l'allumer et parfois le régler. «Le thermostat fonctionne de manière uniforme quel que soit le contexte, et sa machinerie est invisible et inaccessible pour l'opérateur». Pour réparer cet appareil, il faut donc faire appel à des professionnels qui détiennent ce savoir. D'un côté, la connaissance est ouverte et spécifique à l'environnement de la technique, ce qui mène d'ailleurs à «des pratiques sociales [qui] émergent autour de ce dispositif (chants, danses, histoires)». De l'autre, l'appareil est fermé et son fonctionnement est donc incompris de ses usagers.

En anthropologie, la technique se compose en trois couches. Une première couche qui englobe « les matières premières, outils, gestes, savoirs et savoir-faire », une seconde pour « les processus, chaînes opératoires et rapports sociaux associés » et une dernière pour « l'ensemble des activités techniques d'un groupe social donné ». Ainsi, « toute technique est une production sociale » car elle diffère selon les cultures et dépasse l'aspect matériel. De plus, la technique s'inscrit dans « une rencontre primordiale entre un milieu et un groupe social possédant des connaissances techniques (matière, objets, gestes/énergie, représentation) » et, par conséquent, l'étudier revient à « recomposer les liens entre technique, nature et culture ». Ainsi, comme il l'affirmera plus tard, « renier la dimension sociale de la technique ne la fait pas disparaître, par contre elle rend la technique moins adaptée aux particularités du milieu et du groupe social. » Cela souligne l'importance de systèmes techniques pluriels et situés plutôt que des systèmes techniques universels. Gauthier Roussilhe ajoute également que « dans le contexte de la crise environnementale, la technosphère est intrinsèquement liée à la biosphère et nous oblige à modifier la façon dont nous observons et concevons les systèmes techniques. ».

Le lien entre technique et milieu est indissociable. L'auteur souligne que « l'histoire des techniques est profondément sociale et environnementale, dans le sens où l'interaction de groupes sociaux avec leur milieu est fondamentale à l'émer-

gence de cultures et savoirs techniques ». Il prend l'exemple des pêcheurs normands qui cultivaient le varech, en respectant le rythme naturel de régénération de l'écosystème : « ce savoir était "intériorisé" par les communautés locales, il ne relevait donc pas d'une méthode scientifique de production de preuves mais plutôt d'une connaissance du milieu développée sur plusieurs siècles. ».

En outre, l'auteur mentionne l'historien David Edgerton qui trace l'histoire des techniques par ses usages plutôt que leur invention. Il brise la croyance d'un système technique linéaire qui, une fois inventé, se propage soudainement universellement, sans jamais disparaître. Il écrit « des techniques naissent et meurent dans des communautés humaines, en fonction de leur besoin et de leur milieu. Des mêmes techniques peuvent réapparaître sous une autre forme, au sein d'une autre communauté, autre part sur Terre. ». Il fera écho à cette réflexion plus tard en évoquant la tendance à imaginer des nouvelles technologies de pointe, hors sol, qui régleraient des problèmes sociétaux : « au lieu de proposer d'imaginer quoi que ce soit, il faudrait déjà apprendre à observer et à décrire comment des sociétés différentes vivent et produisent des cultures techniques ». Puisque les communautés et leurs histoires sont riches en techniques sous différentes formes, se pencher sur ce vaste existant serait une approche plus cohérente.

Enfin, en économie, ce n'est pas le terme de « technique » qu'on retrouve mais celui de

« technologie » qui est omniprésent. La théorie économique alimente la vision d'un « progrès technique [...] vu comme un système linéaire et cumulatif permettant la croissance économique ». Les nouvelles technologies doivent se succéder pour renouveler le marché ou optimiser la production. La « tech » diffère donc selon les disciplines et il s'avère que son sens commun est lié à la « technologie » sous le prisme de l'économie.

II - Réunir

Gauthier Roussilhe précise que « la "low-tech" se place dans le contexte contemporain des rapports du GIEC, des accords de Paris, des catastrophes économiques et industrielles, du franchissement des limites planétaires. En ce sens, la "low-tech" essaye de donner sa place à des savoirs techniques, modernes ou non, dans un monde limité mais aussi à révéler, une fois de plus, les conditions matérielles de production des systèmes qui nous entourent. » En France, le mouvement low-tech est initié par le Low-tech Lab et l'ingénieur Philippe Bihouix. Philippe Bihouix remet en question les besoins des individus et sa vision est celle du « primum non nocere » (d'abord ne pas nuire), soit de ne pas créer si ce n'est pas nécessaire. L'objet le moins nocif à long terme sur l'environnement est celui qui n'est pas produit. S'il faut produire, alors les objets doivent être le plus économe en ressources possible et inscrit dans une démarche sobre et durable, en considérant sa fin de vie. Gauthier Roussilhe note d'ailleurs que « cette réorganisation de la production appelle

aussi à contester la mondialisation industrielle et à réintégrer une production plus locale pour faciliter l'entretien et la réparation des objets. »

Or, comme vu précédemment à travers la définition économique de la technique, « la "high-tech" a été liée au progrès technique ». Ainsi l'opinion populaire tend à croire que « toute autre culture technique consisterait à revenir en arrière ». Le terme de « low-tech » est donc connoté négativement. Cependant, puisque les individus ne créent plus de savoirs techniques et que les objets du quotidien cachent leur fonctionnement, ne les rendant accessibles qu'à des corps spécialisés, un paradoxe se pose « les sociétés produisant des technologies de pointe soient aussi celles dont les populations s'appauvrissent techniquement, c'est-à-dire qu'elles ne sont plus intégrées dans la culture et les savoirs techniques ».

L'auteur résume : « Si nous souhaitons jouer le jeu d'un régime binaire nous pourrions dire que la "high-tech" signifierait "high-technology & low-technics" et que "low-tech" correspondrait à "low-technology & high-technics". La "high-technology & low-technics" se référerait à un ensemble social et technique où sont déployés massivement des objets et dispositifs qui ne montrent pas leur fonctionnement mais produisent des opérations phénoménales de transformation du milieu (le "high-technology"). Le pendant de cet ensemble est l'accumulation des savoirs techniques à un nombre très restreint d'individus et l'appauvrisse-

ment technique d'une grande partie de la population qui ne développe plus de culture de la réparation, du bricolage, de l'entretien (le "low-technics"). À l'inverse, la "low-technology & high-technics" est un ensemble social et technique où des objets et dispositifs de pointe sont utilisés avec parcimonie et où la production technologique s'inscrit dans une logique de soutenabilité du milieu (le "low-technology"). De

l'autre côté, les objets et dispositifs ainsi conçus favorisent le développement d'une culture technique forte partagée dans le groupe social (le "high-technics"). » C'est donc vers la deuxième option que l'approche low-tech tend.

Pour finir, Gauthier Roussilhe définit la low-tech comme « une démarche politique qui permet de recomposer par la "technique" son rapport à un monde contraint ». Il conclut

"Nous avons cru que nous vivions dans des sociétés hors-sol, sans contraintes matérielles, et nous avons voulu produire des objets sans milieu. Au fur et à mesure que nous décrivons de nouveau nos contraintes matérielles, nous devons refaire émerger une pluralité de savoirs et d'objets techniques propres à leurs milieux."

Design et désobéissance technologique

Ernesto Oroza (entretien)

Cet article intitulé « **Design et Désobéissance Technologique** », publié en 2022, par Helene Fromen pour la Cité du design de St Etienne, est issu d'un entretien avec le designer et chercheur cubain Ernesto Oroza pour un numéro de la revue *Après la révolution*. Ernesto Oroza est connu pour ses recherches sur la désobéissance technologique et le design de nécessité, pendant des crises économiques et sociétales. Il a notamment étudié la désobéissance technologique pendant la crise de Cuba, ce qui est la thématique de l'article. Ce phénomène consiste à ouvrir des objets industriels, issus de systèmes techniques obsolètes et figés, pour s'en emparer, les réparer, les modifier ou les étudier. Apparue à Cuba, la désobéissance technologique va être traduite, contextualisée, caractérisée et analysée par le chercheur Ernesto Oroza. Ainsi, en 2009, il publie *Rikimbili*. Une étude sur la désobéissance technologique et quelques formes de réinvention.

I - Origine

Pour expliquer l'approche politique de la désobéissance technologique à Cuba, Ernesto Oroza mentionne dans un premier temps la déclaration de Che Guevara « **Travailleur, maintenant que tu sais comment réparer, comment produire des pièces de rechange... Construis tes propres machines.** ». En effet, à l'échelle nationale, les ouvriers tentaient de réparer

eux-mêmes les machines industrielles pour continuer de faire tourner les industries délaissées par les propriétaires et technicien.ne.s. Che Guevara a tenté d'organiser ce mouvement de travailleurs et ce système de pièces de rechange. Ernesto Oroza y voit une symbolique plus profonde que l'aspect matériel et interprète cette déclaration comme une volonté de transformation sociale du pays : « **Je pense qu'il [Che Guevara] voulait que les travailleurs inventent, créent, établissent une nouvelle machinerie en tant que société : de nouvelles relations sociales, un autre type de machinerie pour ce pays tout entier. J'aime à penser que dans cette déclaration, il demandait une nouvelle société plus que de nouvelles machines.** ». Réparer et apprendre à réparer est donc une démarche politique dans nos systèmes actuels car cela génère non pas que des compétences techniques mais aussi de nouvelles mentalités et une nouvelle typologie de liens sociaux.

II - Développement

De manière historique, l'auteur pose trois facteurs favorables au développement de la désobéissance technologique à Cuba. Tout d'abord, l'éducation supérieure gratuite du pays professionnalise techniquement beaucoup d'individus. Ensuite, la similarité des conditions de vie des habitant.e.s, sans grande distinction de

classes : « **Parce qu'il n'y avait pas d'électricité, pas de transports, pas de nourriture. Il y avait beaucoup de besoins qui étaient les mêmes pour tout le monde, que l'on vive dans une belle maison ou dans un Solar. Tout le monde avait les mêmes problèmes : qu'est-ce qu'il y a à manger pour les enfants ? Quand l'électricité sera-t-elle coupée ?** ». Les besoins étaient communs à tous les habitants, sans distinction, et ils disposaient également des mêmes ressources, limitées par cette crise nationale, et mêmes objets, issus du système de production standardisée socialiste. La plupart des objets étaient aussi les mêmes dans tous les foyers de par le système de production standardisé et le lien étroit entre Cuba et les pays socialistes et l'Union soviétique. Le chercheur indique « **Tout le monde avait le même type de bouteilles, de chaises, il n'y avait que deux types de téléviseurs, un type de ventilateur, deux tailles de réfrigérateurs russes, la même machine à laver, etc.** ». Ce contexte implique tout le monde dans ce mouvement. Il affirme « **C'est la différence entre Cuba et le Brésil ou le Mexique : dans ces pays, il y avait beaucoup de quartiers qui vivaient dans les mêmes conditions qu'à Cuba dans les années 90, mais il n'y avait pas de médecins qui coupaient une bouteille en deux pour faire une lampe au kérosène... Il n'avaient pas ce mélange collectif de disciplines appliquées pour**

trouver des solutions pour la vie de tous les jours. ». Ainsi, ce contexte particulier a permis aux habitants de diffuser les solutions créées à grande échelle et d'encourager cette profusion de créativité.

Ernesto Oroza soulève aussi un point important que la standardisation apporte. Cela permet d'étendre à grande échelle des solutions, que tout le monde peut appliquer puisque tout le monde est équipé avec les mêmes objets chez soi. Il raconte « C'est aussi pour ça que tout le monde accumulait des choses : ma maison était pleine de bouteilles vides, je me souviens que ma mère les gardait, les gens pensaient à chaque fois : « J'en aurai peut-être besoin ». Les gens ont appris à utiliser ces choses parce qu'elles étaient standard, grâce au processus de standardisation. Dans cette équation, j'aime à dire que la normalisation a agi comme un carburant, permettant la propagation d'une solution. Si vous trouviez une solution avec une bouteille, votre voisin pouvait alors faire la même chose et une autre et ainsi de suite... ». Par ailleurs, plus tard dans l'entretien, le designer mentionne que « La façon dont les gens ont commencé à produire des objets à cette époque était le début d'une façon de produire qui n'existait pas auparavant. C'est le début d'une autre façon de partager l'information, de travailler ensemble, de ne pas dire que ce c'est « mon » invention. Au même moment, au même endroit, dans la même maison. » On remarque que des principes émergent de cette pratique, principes qu'on retrouve même dans les mouvements open-source et libres.

III - Design de nécessité

Sur le plan social, la désobéissance technologique n'est au premier abord pas perçue positivement par les individus qui la pratiquent. À travers ses échanges et entretiens avec les locaux, Ernesto Oroza commente « [...] dans les années 90, les gens cherchaient surtout à trouver des moyens de survivre. [...] Les Cubains ne veulent pas en parler parce qu'ils ne veulent pas montrer la pauvreté. Mais quand vous leur parlez de ces activités en termes d'invention, alors ils sont fiers. [...] J'ai dû apprendre à parler aux gens et à les comprendre pour pouvoir entrer dans leurs maisons, pour avoir une conversation sur la créativité, les inventions ingénieuses, la réinvention. » En société, cette forme technique, basée sur le détournement et ce que l'on pourrait qualifier de système D, renvoie à une condition sociale avant tout. Dans de tels contextes, malgré cette initiative révolutionnaire, c'est avant tout une pratique imposée de nécessité et non un engagement politique ou un choix. À l'échelle du gouvernement et des professionnels, c'est aussi une démarche rabaisée, ce que Ernesto Oroza relève en témoignant « Parce que le gouvernement ne veut pas parler des besoins. Ils ont traité cette production en l'encadrant comme un problème de « goût ». « C'est de mauvais goût », les architectes, les designers, tout le monde disait que c'était « kitsch ». Quand ils essayaient d'être théoriques, ils le décrivaient comme du « design pauvre ». ». Par ailleurs, le gouvernement impose plus tard à la population des objets capitalistes importés de Chine.

Fidel Castro dénigre les inventions cubaines des années 90. Cependant, les nouveaux objets importés n'étaient pas adaptés aux usages et au milieu des cubains.e.s. Le ventilateur mis en valeur a une très faible durée de vie dans ce climat chaud.

De nos jours, Cuba a développé une tradition autour de la réparation : « Il y a une grande production et un grand marché noir de pièces détachées ». Le gouvernement s'investit dans cette culture de la réparation et finance la réparation des objets des habitants.e.s dans des lieux dédiés pour cela. Les individus tentent de continuer à faire perdurer cette pratique malgré l'arrivée des objets issus de systèmes de production capitalistes et plus diversifiés : « [Ils] ont commencé à tester comment, avec une seule pièce, il serait possible de réparer plusieurs objets en même temps, différents mixeurs par exemple. ».

IV - Rapport à l'objet

Pour conclure, le chercheur affirme que le concept de désobéissance technologique est avant tout une critique de l'objet fermé. Il énonce « d'abord comprendre que tout à Cuba, chaque artefact était soudainement constamment ouvert. Les radios étaient ouvertes, les télévisions étaient ouvertes... Chaque objet devait être constamment réparé, alors il devenait stupide de les refermer. Les gens ont décidé de garder la télévision sans son capot arrière. Toutes les tables étaient remplies de câbles, les gens rangeaient des pièces partout. C'est devenu comme un contexte naturel : tout était ouvert. » Cela crée un environne-

ment où tout est ouvert en permanence et modifiable, ce qui incite à interagir avec l'objet, à créer et à se les réapproprier. Par conséquent, l'essence de la désobéissance technologique est la remise en question de notre rapport à l'objet, au sein d'un système industriel. « Et je pensais à comment tous ces objets, lorsqu'ils sont ouverts, disparaissent comme marchandise. Alors que lorsque vous les réutilisez et les réparez, vous allez à chaque fois à l'encontre de cette idée de marchandise. » Ainsi, la désobéissance technologique permet de « comprendre que toute cette technologie qui est utilisée pour produire du bien-être, est pleine d'idéologie, une idéologie de marchandisation, de consommation, une idéologie qui enlève aux gens la possibilité d'interagir avec les objets, de se connecter avec eux et de les réinventer. »

Le phénomène de la désobéissance technologique est un cas concret de résilience collective. J'en retiens l'importance des objets ouverts, compréhensibles et appropriables par les usagers. Le développement des compétences techniques est un élément clé pour être résilient. J'en retiens également que certaines formes de standardisations peuvent rendre des projets reproductibles et plus accessibles techniquement, financièrement et physiquement. Cela participe aussi à la formation d'un réseau communautaire car la standardisation apporte une base commune à tous les usagers.

lexique

Low-tech

Les low-techs sont avant tout une démarche technocritique. En effet, raccourci du mot «low-technologies», elles ne sont pourtant pas systématiquement en opposition avec la high-tech. Le Low-Tech Lab, au cœur du mouvement low-tech français, utilise ce terme pour «qualifier des objets, des systèmes, des techniques, des services, des savoir-faire, des pratiques, des modes de vie et même des courants de pensée, qui intègrent la technologie selon trois grands principes : Utile. Accessible. Durable.¹» À noter qu'elles doivent être accessibles financièrement, physiquement, mais aussi techniquement. Elles invitent au discernement, à la remise en question de nos besoins et des ressources que nous utilisons pour vivre au quotidien ou créer des systèmes techniques. Au-delà de ça, elle mène à la réappropriation de la technique. L'ADEME²

définit l'innovation low-tech comme «un ensemble d'approches résolument systémiques s'inscrivant dans une perspective d'autonomie, d'autosuffisance, d'adaptabilité, de transformabilité et de résiliences territoriales»³. L'approche low-tech est engagée, on y retrouve ainsi un aspect politique et environnemental indissociable de la pratique. Elle a pour but de promouvoir l'autonomie, la convivialité, le bien-être⁴. Dans le contexte du dépassement des limites planétaires, Gauthier Roussilhe définit la low-tech comme «une démarche politique qui permet de recomposer par la "technique" son rapport à un monde contraint»⁵. Les low-techs ont une définition encore ouverte, mais on peut les caractériser selon des principes qui reviennent de manière récurrente tels que l'accessibilité, la durabilité, la sobriété, l'autonomie, l'autosuffisance... et la résilience.

¹Low-tech Lab, <https://lowtechlab.org/fr>

²Agence de la transition écologique, <https://www.ademe.fr/>

³Villette Makerz et AZIMIO, Vers une culture low-tech ? la fabrique des imaginaires low-tech par les institutions culturelles, https://100lowtech.fr/documents/Livre_blanc.pdf, p.8

⁴Rapport final de l'ADEME, Démarches "Low Tech", synthèse v2, https://librairie.ademe.fr/ged/6916/demarches_low-tech-synthese_v2.pdf, p.7

⁵Gauthier Roussilhe, Une erreur de "tech", <https://gauthierroussilhe.com/articles/une-erreur-de-tech>

Résilience collective

Cette définition se base sur le chapitre « De la résilience individuelle à la résilience sociale. Formes de résilience et stratégies de politique publique » écrit par Jean Marcel KOFFI et Jean-Luc DUBOIS dans l'ouvrage L'État réhabilité en Afrique. Réinventer les politiques publiques¹.

La résilience est un terme polysémique, selon les disciplines (physique, écologie, psychologie). Elle est souvent considérée sous l'angle psychologique, qui cible un individu. Dans ma recherche, je traite de la résilience collective, qui concerne une communauté ou une société. C'est une approche plus systémique de la question.

L'idée première de la résilience est la capacité à faire face à un choc et de l'absorber pour reprendre son état initial. Plus tard, les définitions s'enrichissent et définissent la résilience comme la capacité à rebondir face à un choc, plutôt que d'essayer de retrouver cet état initial en niant les conséquences de l'événement passé. Jean Marcel KOFFI et Jean-Luc DUBOIS écrivent ainsi : « La résilience désigne alors la qualité d'un système capable d'absorber un choc perturbateur sans rompre (réversibilité), en continuant à se maintenir en se réorganisant (auto-organisation) et en se renouvelant par apprentissage, notamment du fait de son adaptabilité et de sa transformabilité. [...] Si l'adaptabilité traduit la capacité décentralisée à gérer la résilience par auto-organisation du système, la transformabilité quant à elle, tient à sa capacité à innover lorsque

le choc est tel que le système devient intenable, c'est-à-dire lorsque l'adaptation n'est plus possible. ». Ils affirment plus tard : « Dans une résilience sociale, le maintien des fonctions et des structures sociales ne vise pas la stabilité et le retour à l'équilibre qui prévalait. Face à une adversité majeure, la société se transforme, innove et se renouvelle. »

La résilience d'un individu se forme grâce à des interactions sociales positives et bienveillantes. Dans leur texte, les deux auteurs soulignent « [...] il ne s'agit pas d'une dynamique solitaire, mais d'une co-construction humaine et sociale ; ce qui convoque a minima l'idée d'une action collective. ». Ils précisent : « [La résilience sociale] émane d'un effort collectif en vue de bénéfices mutuels et d'intérêts réciproques, qui constituent des biens collectifs ne faisant pas l'objet de rivalité et d'exclusion au sein du groupe. ». Il est donc important de faire la distinction entre la résilience collective et des approches résilientes individualistes qui peuvent se créer de manière isolée.

L'enjeu de la résilience est dans la pérennité des sociétés face aux crises environnementales notamment, mais aussi sociales ou économiques à venir. Elle amène aussi l'occasion aux communautés de récupérer un pouvoir et une posture plus active à leur échelle, de développer de nouvelles compétences et réflexions sur leur environnement. « Face à la multiplicité des drames humains (catastrophes naturelles, inondations, changement cli-

matique, poches de pauvreté grandissante, exclusion sociale, famines, guerres, crises économiques, chômage, effets directs et induits de la globalisation financière et de la mondialisation, etc.), les populations se sentent plus vulnérables. [...] Prendre conscience qu'il y a une capacité de résistance et de rebond possible, face à ces adversités, a une résonance particulière dans ce contexte où les politiques publiques de restriction budgétaire et d'austérité sont décriées et considérées comme aggravant les vulnérabilités sociales. L'interprétation simpliste de la résilience laisse même croire que « tout le monde peut s'en sortir » en cas de choc adverse. Or rien n'est joué d'avance en réalité. »

¹ "15. Formes de résilience et stratégies de politique publique. De la résilience individuelle à la résilience sociale", Jean Marcel KOFFI, Jean-Luc DUBOIS, L'État réhabilité en Afrique Réinventer les politiques publiques à l'ère néolibérale. Paris, Karthala. Hommes et sociétés. p.319-336

Désobéissance technologique

La désobéissance technologique consiste à ouvrir des objets industriels, issus de systèmes techniques obsolètes et figés, pour s'en emparer, les réparer, les modifier ou les étudier. Ce sont des systèmes conçus pour cacher leur fonctionnement. Ouvrir un objet revient à aller à l'encontre de cette conception et permet d'observer le fonctionnement et de pouvoir le comprendre, le reproduire, le modifier. C'est avoir accès au savoir technique. Cela amène à avoir un pouvoir d'interaction dessus et adopter une posture active dans son rapport à l'objet.

Le phénomène de désobéissance technologique est apparu à Cuba à la fin du XXe siècle. Après son long embargo et la chute du régime soviétique, une période de crise socio-économique s'installe et la production industrielle s'effondre¹. La population n'a d'autres choix que de détourner les objets du

quotidien pour répondre à ses besoins. Pour se faire, le gouvernement cubain publia un premier ouvrage El libro de la familia² pour répertorier des idées de détournement, puis plus tard le livre Con nuestros propios esfuerzos³ pour archiver toutes les initiatives et expérimentations menées par les habitants.e.s.

La désobéissance technologique est traduite, contextualisée, caractérisée et analysée par le chercheur et designer Ernesto Oroza. Ainsi, en 2009, il publie Rikimbili. Une étude sur la désobéissance technologique et quelques formes de réinvention.⁴

¹ <https://gauthierroussilhe.com/articles/une-erreur-de-tech>

² Littéralement "Le livre de la famille", 1991, <https://archive.org/details/ellibrodelafamiliafablabulbeo2019/Lellibrodelafamiliafablabulbeo2019/>

³ Littéralement "De nos propres efforts". PARTIDO REVOLUCIONARIO CUBANO. Con nuestros propios esfuerzos: Algunas experiencias para enfrentar el periodo especial en tiempo de paz, Editora Verde Olivo., Cuba, 1992. https://archive.org/details/connuestrospropiosesfuerzos_202002

⁴ <https://www.citedude-sign.com/archives/fr/editions/260712-rikimbili>

(Techno-)solutionnisme

Le techno-solutionnisme, ou solutionnisme technologique, est le « fait de croire que la technologie peut résoudre tous les problèmes »¹. Le dictionnaire Le Robert le définit également comme « une idéologie qui consiste à rechercher des solutions technologiques aux problèmes (sociaux, écologiques, etc.) sans en examiner les causes profondes »².

Ce courant est issu de la Silicon Valley, qui met en avant les « nouvelles technologiques comme capables de résoudre les grands problèmes du monde, comme la maladie, la pollution, la faim ou la criminalité. »³ Le chercheur et docteur en philosophie Eric Delassus écrit « [...] réduire notre rapport au monde à la technique consisterait à penser que les solutions des problèmes que pose la technique sont elles-mêmes techniques. Or, si ces solutions ont incontestablement une dimension technique, elles ne peuvent s'y réduire. Elles doivent être déterminées par une réflexion sur l'essence de la technique elle-même, sur son mode de fonctionnement, sur la genèse des objets techniques et les processus d'individuation et de concrétisation qui sont à l'œuvre lors de leur conception et de leur production, ainsi que sur les rapports qui s'établissent entre les procédés, les objets et le mode de pensée technique pour produire le système technique dans lequel nous sommes insérés. » Gauthier Roussilhe évoque également cette vision technophile dans son article Une erreur de "tech" : « La crise environnementale est aussi un point

d'appui pour la "high-tech" qui y voit la justification de ses avancées technologiques. Une sortie par le haut serait alors possible par le développement des smart city, des énergies renouvelables de pointe, de la biotechnologie, etc. Ces imaginaires s'ancrent dans une foi résolue dans le mythe du progrès technologique, solutionnant les problèmes qu'il a lui-même créés. »⁴ Il précise que « La critique est bien sûr facile, car la plupart de ces imaginaires ne s'appuient pas sur les limites matérielles et écologiques de notre planète. ». Ainsi les problématiques que la vision techno-solutionniste amène sont entre autres l'approche à court-terme et souvent simpliste de problèmes sociétaux complexes, l'absence de considération des usages et pratiques antérieures ainsi que la conception de projets qui ne prennent pas en compte les réalités matérielles des ressources et des territoires.⁵ Fred Turner, professeur américain en sciences de la communication et histoire des médias, est auteur de l'ouvrage Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture : Stewart Brand, un homme d'influence, dans lequel il détaille la manière dont l'utopie numérique et la vision techno-solutionniste se sont formées au sein de la Silicon Valley. Il y explicite : « L'utopie numérique repose sur une série de clés. La première, c'est l'idée que tout serait fait d'information. La deuxième clé, puisque tout est fait d'information, c'est que nous pouvons tout manipuler et modeler via les ordinateurs. Et plus que tout,

troisième clé, il y a la conviction que les spécialistes de l'information, les techniciens, les gens compétents sur ce terrain peuvent piloter le monde grâce à ces outils, ces machines d'information. Affirmer que le monde est fait d'information donne en effet une primauté à ceux qui la façonnent et travaillent à sa circulation. Cela signifie que ces personnes, qu'il s'agisse d'entrepreneurs, de développeurs ou de créatifs, ont la capacité de voir et d'agir sur ces formes invisibles que sont les informations, et doivent à ce titre avoir le pouvoir de nous diriger. C'est donc une idéologie qui part de la conviction que tout est programmable, et du credo que ceux qui comprennent cette logique devraient être nos leaders. ».

¹ <https://fr.wiktionary.org/wiki/techno-solutionnisme>

² <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/solutionnisme>

³ <https://la-rem.eu/2015/04/solutionnisme/>

⁴ <https://gauthierroussilhe.com/articles/une-erreur-de-tech>

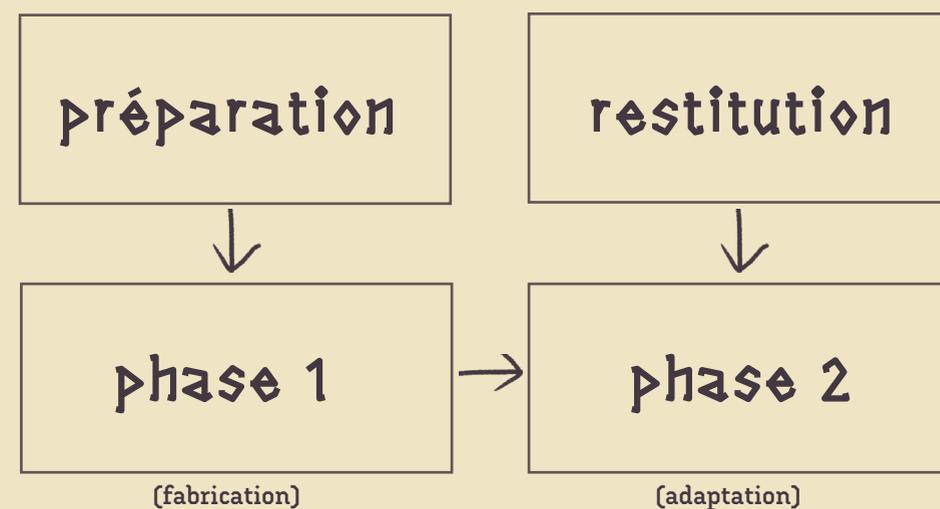
⁵ <https://la-rem.eu/2015/04/solutionnisme/>

Atelier outillé

Objectif

Cet atelier a pour objectif d'observer et de déchiffrer le rapport des individus au faire et à l'expérimentation collective. De quelles manières les groupes s'adaptent techniquement à une situation de façon intuitive ? Optent-ils pour une approche théorique ou plus expérimentale ? Détournent-ils les outils ? Se répartissent-ils les tâches ? S'adaptent-ils à une nouvelle contrainte technique ?... Pour se faire, il met en scène une situation où des petits groupes doivent expérimenter en temps limité des solutions à l'aide du matériel et des outils mis à disposition.

Déroulement global

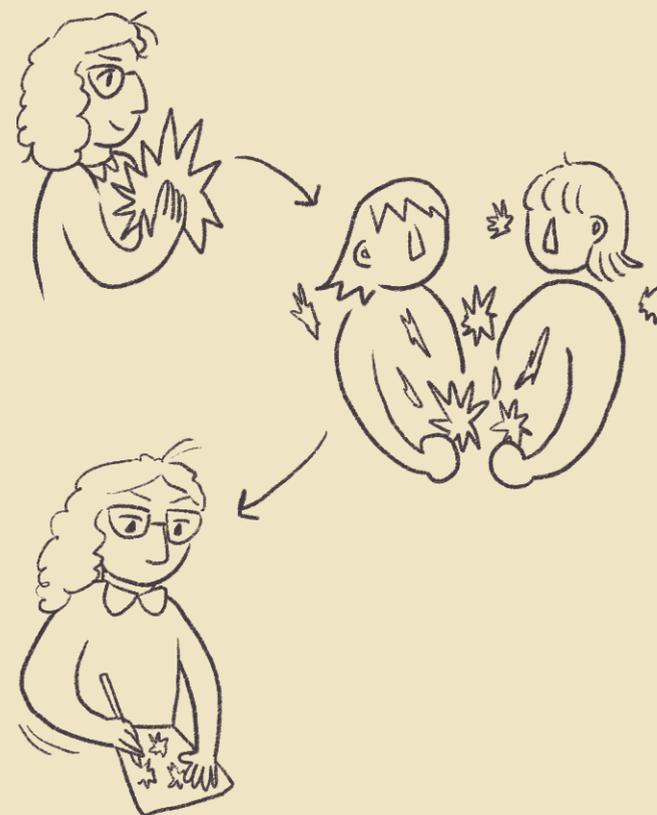


Posture de designer

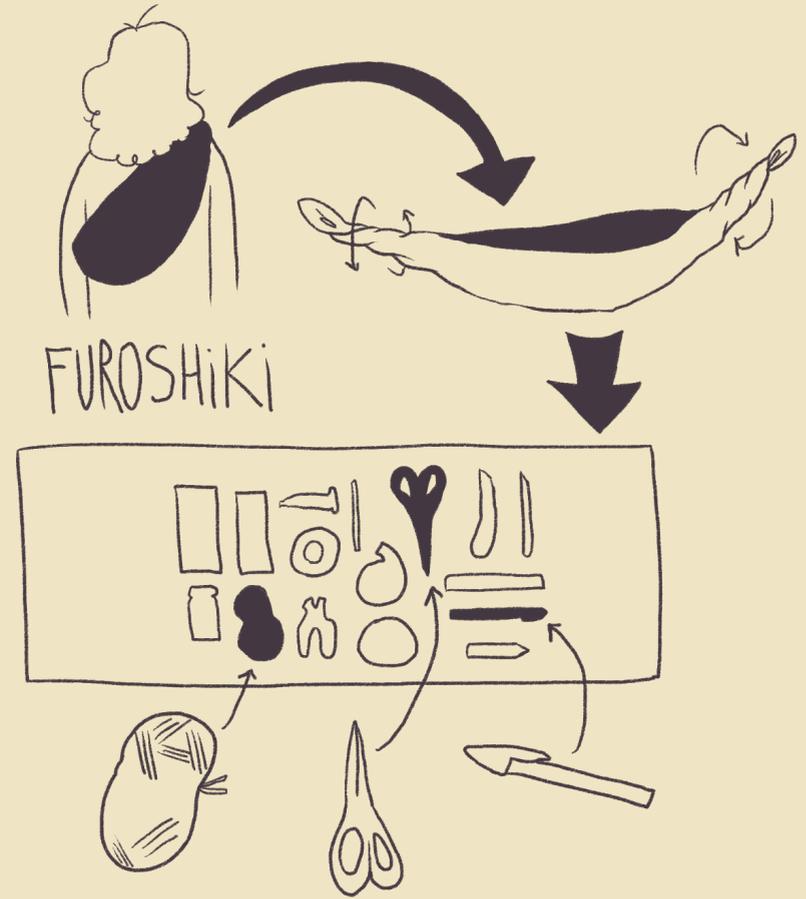
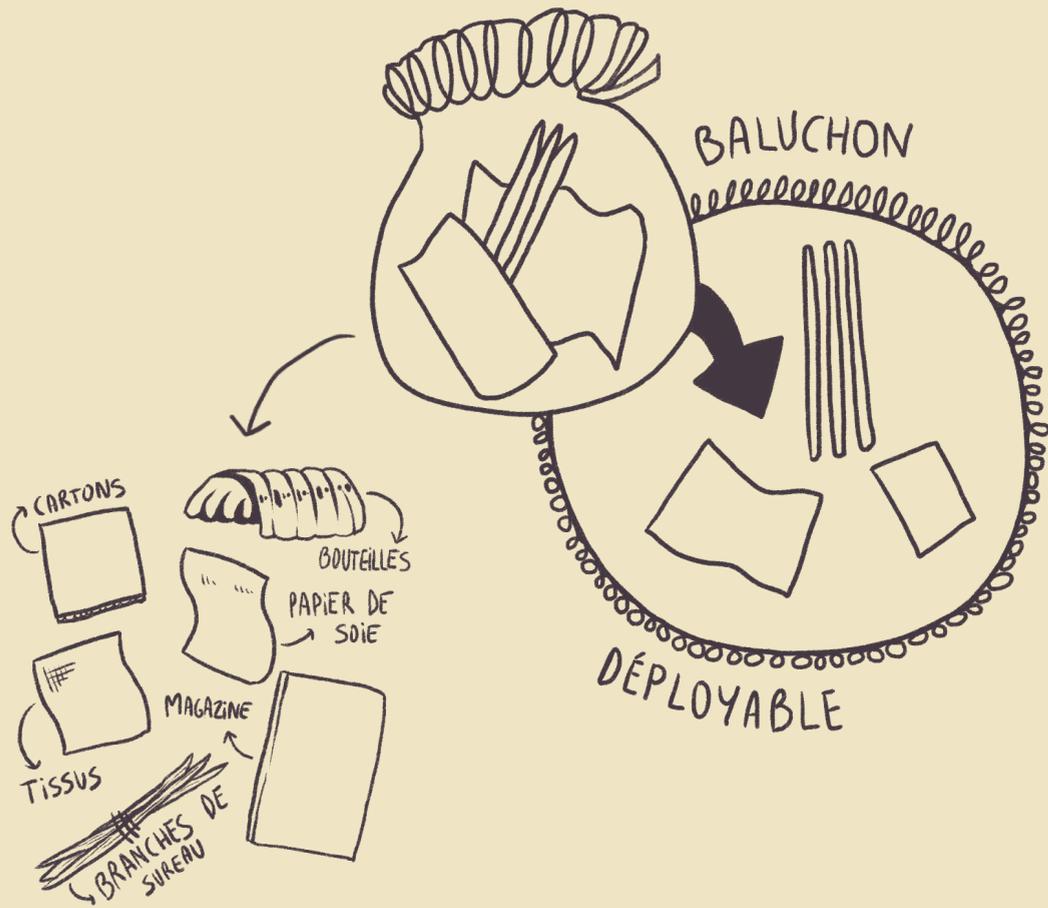
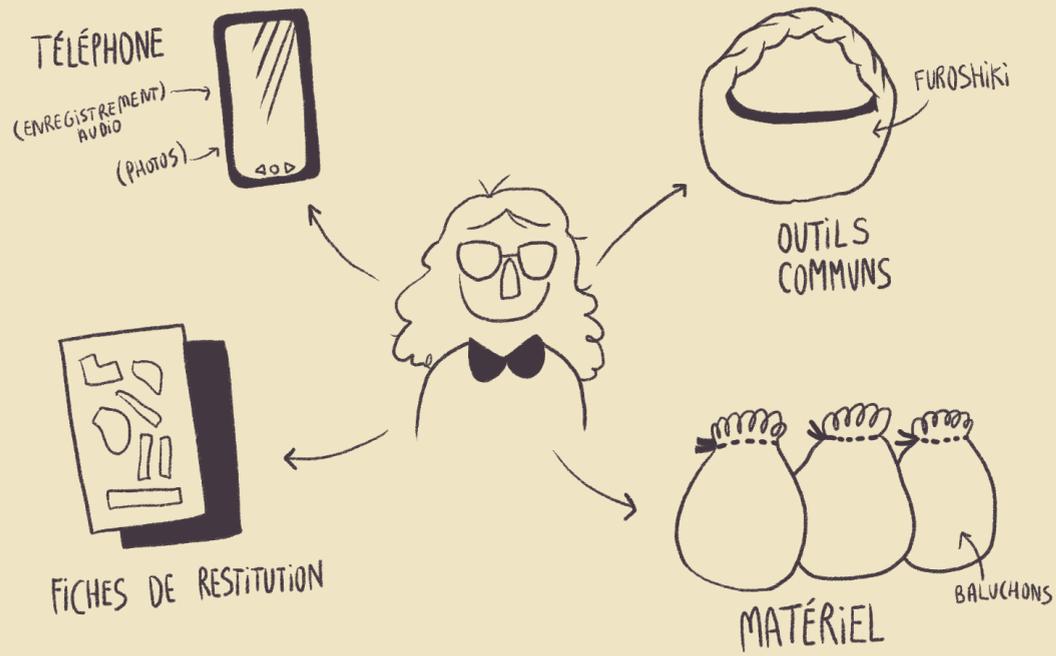
La posture de designer choisie pour cet atelier est celle du designer médiateur. Le designer crée un contexte favorable à la création et l'expérimentation technique. Il met en place un récit, un objectif, un temps limité, du matériel et des outils communs.

Une fois que le groupe travaille, il aborde une posture extérieure à l'atelier, sans donner d'indication ni commenter l'action, pour ne pas influencer la fabrication et les interactions. Il observe et analyse sa démarche afin d'en tirer les informations souhaitées, en décrivant les actions et les approches des usagers. Il documente également l'atelier grâce à des photographies.

Enfin, à la fin de l'atelier, il propose un retour sur l'expérience en posant des questions liées aux ressentis des groupes.



Matériel et outils



Contexte

"Voyageons ensemble en 2084. Le monde n'est plus exactement le même. Certaines choses que nous connaissons bien, des ressources comme le cuivre ou certaines énergies comme l'électricité se font plus rares et précieuses.

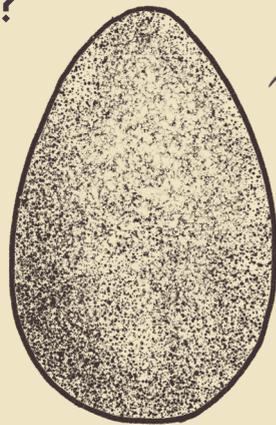
Heureusement, les habitants des villes se sont regroupés par quartier, et ont instauré des régimes d'auto-gestion : ils cuisinent en communauté, réparent ensemble leurs objets, cultivent fruits et légumes dans des jardins partagés, partent explorer et récolter des matériaux pour construire de nouvelles choses à destination du groupe...

Dans cette société, vous incarnez un groupe d'habitant.e.s, chargé.e.s de construire des nouveaux projets pour votre quartier.

Votre groupe (A) se situe dans le quartier Granite, l'ancienne maille Jacqueline d'Haute-pierre. Votre groupe (B) se situe dans le quartier Opale, l'ancienne maille Brigitte d'Haute-pierre. Votre groupe (C) se situe dans le quartier Nacre, l'ancienne maille Éléonore. Dans votre baluchon se trouvent les matériaux que vous avez en votre possession, et au centre de la table les outils partagés de votre quartier.

Vous avez 10 minutes, pour trouver par groupe un moyen de [protéger un œuf d'une chute d'1 mètre] [transporter à plusieurs des œufs] [stocker des grandes quantités d'œufs]."

œuf?



léger mais fragile

commun donc la difficulté est vite perçue et assimilée

pertinent avec le récit introduit

Scénario

The comic strip scenario is divided into several panels:

- Panel 1:** Shows an egg and a box labeled "OUTILS COMMUNS" containing various tools like a hammer, saw, and nails.
- Panel 2:** Shows three groups of people labeled A, B, and C. Group A has a small pile of material, B has a larger pile, and C has a very large pile. A label says "MATÉRIEL ATTRIBUÉ PAR GROUPE".
- Panel 3:** A character with glasses and a bowtie explains the "CONTEXTE" and "OBJECTIF" (10 minutes, indicated by a clock icon).
- Panel 4:** Shows hands working on a protective structure for an egg.
- Panel 5:** Shows two groups working on their egg protection projects.
- Panel 6:** A character looks at a crossed-out idea with a "10MIN" timer.
- Panel 7:** Shows two groups struggling with their egg protection.
- Panel 8:** A character looks at a notebook with a drawing of an egg.
- Panel 9:** A character looks at a clock and a box labeled "RÉSULTAT" with a drawing of an egg.
- Panel 10:** Shows a character talking to a group, with a label "ÉCHANGE" and question marks.

Restitution

les fiches



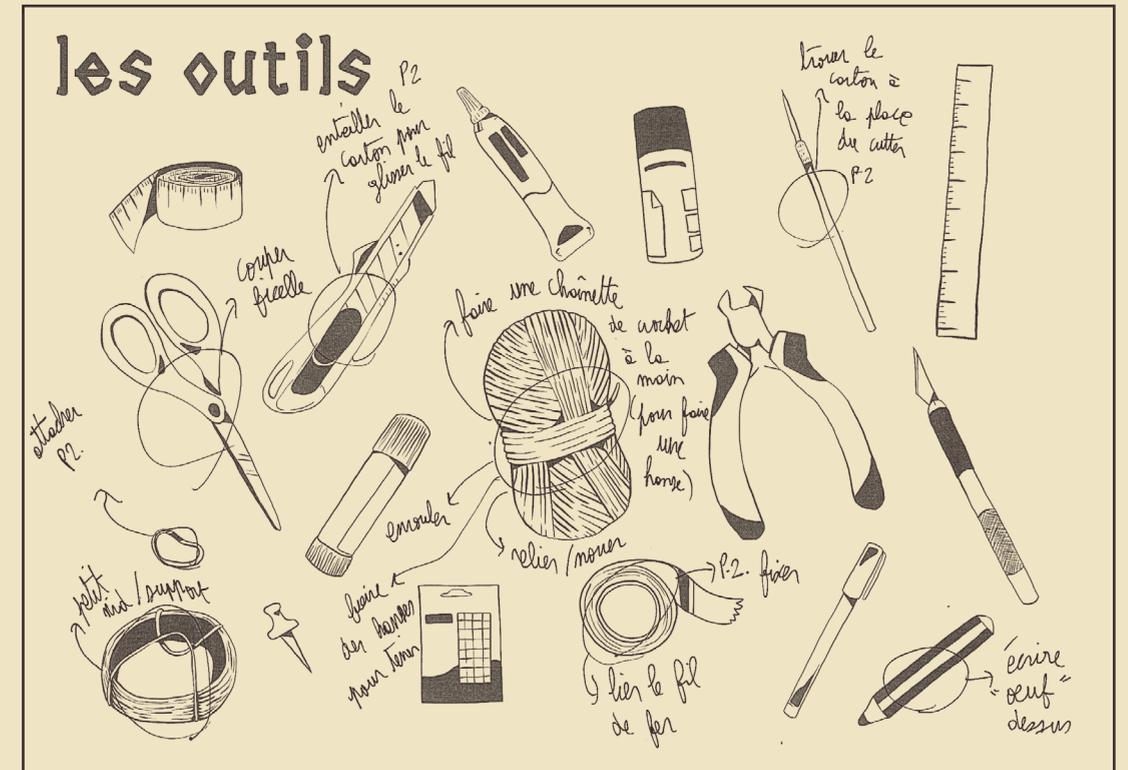
la démarche

- Le groupe a détourné le matériel/les outils
- Le groupe s'est adapté
- Le groupe a coopéré
- Le groupe a eu une approche théorique
- Le groupe a eu une approche expérimentale

les verbatims

les questions

- Que pensez-vous de votre création ?
- Comment la qualifiez-vous ?
- Comment avez-vous vécu l'expérience ?
- Avez-vous l'habitude de construire des choses vous-mêmes ?
- Comment avez-vous vécu le changement de contrainte ?



la photo de l'artefact



Résultats

Le premier atelier outillé a été organisé au Centre Socio-Culturel Le Galet dans le quartier d'Hautepierre, à Strasbourg. Quatre groupes ont participé à cette session. Leur objectif est de « protéger » un oeuf.

Le premier groupe est un duo. Elles coopèrent et partagent les outils qu'elles utilisent avec l'autre groupe quand c'est nécessaire. Elles optent pour une approche théorique en exploitant les caractéristiques des matériaux, comme par exemple la ficelle qui est utilisée pour rembourer de par sa « douceur ». Elles ont aussi pris le temps de considérer l'aspect esthétique et ajoutent un petit noeud décoratif à leur artefact.

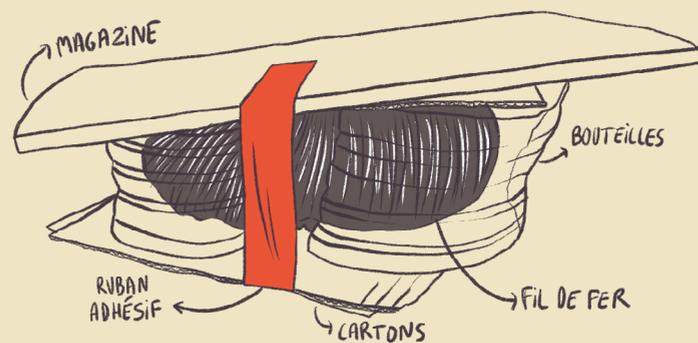
Baluchon à oeuf



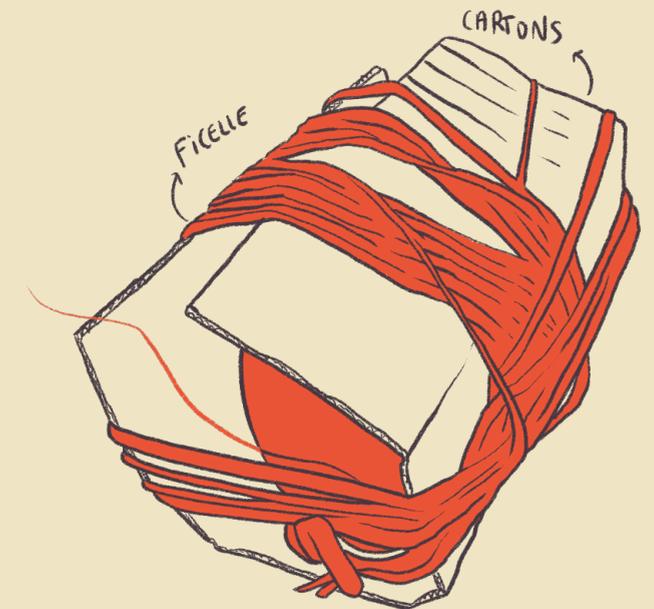
En parallèle de ce groupe, le deuxième groupe manifeste une approche beaucoup plus expérimentale : ils construisent spontanément en ajoutant au fur et à mesure de nouveaux éléments pour renforcer l'idée d'origine. Ils détournent dès le départ le fil de fer, qu'ils prennent entièrement sans même le déballer pour mettre l'oeuf au centre. Le seul outil utilisé en tant que tel est donc le scotch qui fixe rapidement l'ensemble.

Ce sont des jeunes adultes et ils affirment ne jamais fabriquer des choses eux-mêmes. Ils trouvent l'expérience difficile car il faut mobiliser beaucoup d'imagination pour créer.

BFS Ressort



« Il faut prendre l'élastique orange, il est plus souple. »

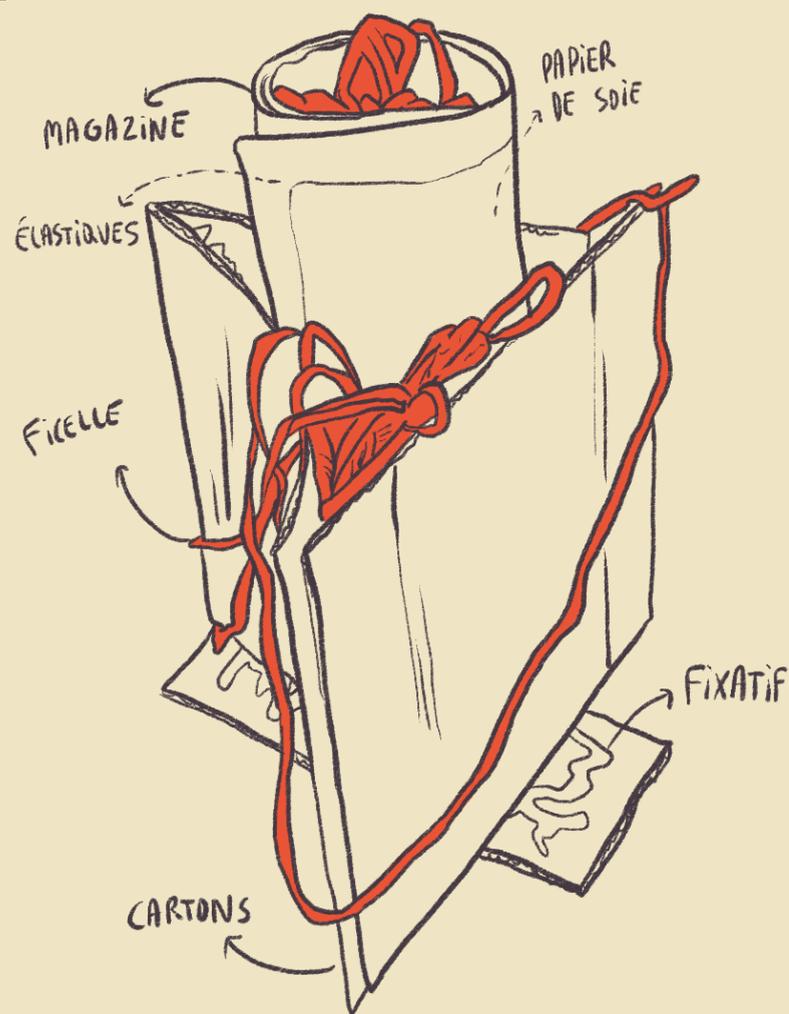


Le troisième groupe est un trio. Ils ne détournent pas les outils et ont une approche plutôt expérimentale : ils choisissent un matériau (le papier de soie) et improvisent la suite à partir de ça. Ils développent tout de même une réflexion théorique pendant leur progression et se partagent plusieurs informations techniques sur la résistance de l'oeuf et ses modes de protection habituels.

Pour la phase 2 de l'atelier, le ruban adhésif est retiré. Cependant, le groupe s'adapte très facilement et remplace directement le ruban adhésif par de la ficelle, pour exécuter la même fonction de consolidation.

Le groupe a beaucoup coopéré pendant toute la session. Ce sont trois adultes, de tranches d'âges différentes. Ils se réfèrent aux modes de transport habituels des oeufs pour concevoir un dispositif stable et protecteur. Ils ne sont pas très satisfaits de leur production malgré tout.

Protège-oeuf



Le quatrième et dernier groupe de la session d'Haute-pierre est un duo très dynamique. Ils coopèrent et ont une approche très expérimentale. Ils fouillent directement dans le baluchon, enroulent l'oeuf avec tout ce qu'ils trouvent. Ils commencent quand même d'abord par les éléments les plus flexibles tels que le papier de soie, la ficelle... puis finissent avec le carton pour piéger entièrement l'oeuf. C'est le seul groupe qui a utilisé le fixatif, dans l'objectif de fixer les cartons de manière très solide.

« On écrit ici « fragile », comme ça personne ne va toucher. »

Le groupe n'appréhendait pas l'expérimentation et la contrainte technique. C'est un groupe de jeunes adultes qui sont habitués à travailler avec les enfants et organiser des activités manuelles pour eux. Ils ont trouvé l'atelier amusant.

Le deuxième atelier outillé a eu lieu au Lycée le Corbusier, avec un groupe de trois étudiantes en design social. Leur objectif est de « transporter à plusieurs » un oeuf.

Elles ont une approche dans un premier temps théorique, car elles réfléchissent ensemble avant de commencer la fabrication. Elles gardent notamment en tête l'objectif. Elles participent toutes autant dans les échanges et la réalisation ce qui montrent leur coopération. Ensuite, elles ont une approche plus expérimentale car elles

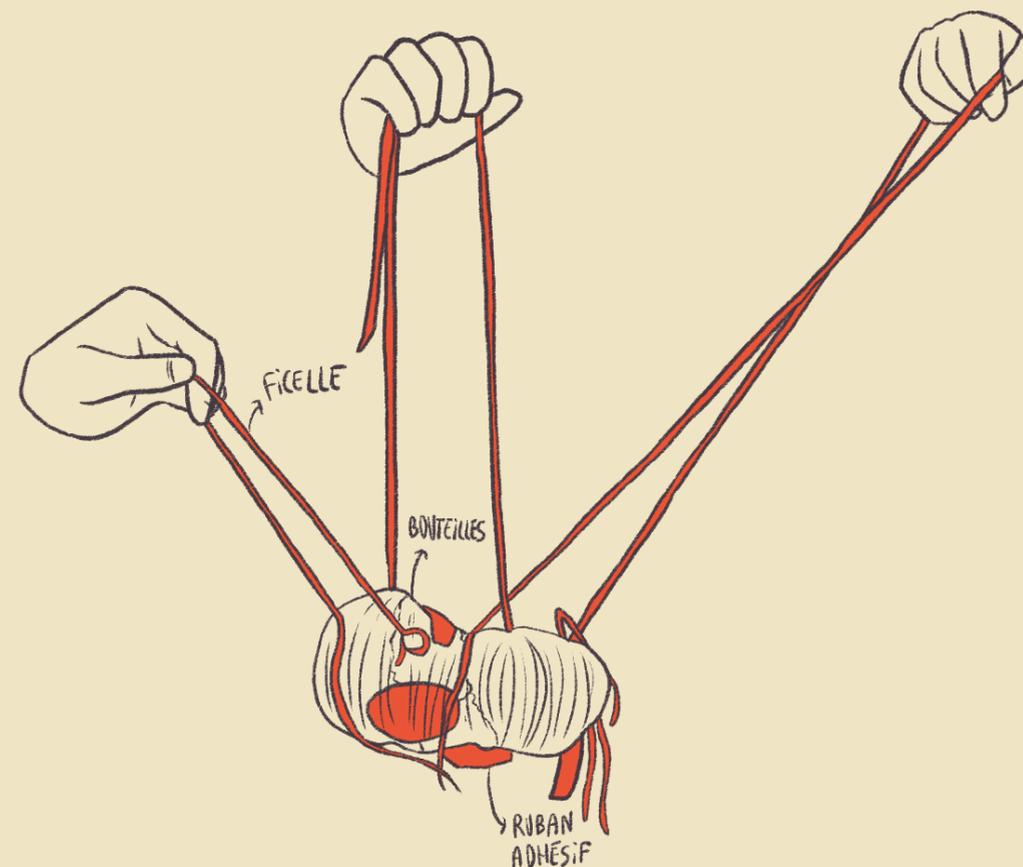
ajoutent des éléments spontanément, pour compléter l'artefact. Elles utilisent de nombreux outils, parfois pour réaliser la même action en les changeant d'outils selon leur efficacité. Elles ont détourné le fil de fer, de la même manière que le deuxième groupe, de sorte à encercler l'oeuf et le restreindre. L'une des participantes est chargée de fabriquer une chaînette à la main, sans crochet, pour faire des hanches. Elle utilise donc un savoir-faire spécifique, propre à ses compétences techniques, pour aider le groupe.

Le groupe est familier à la pratique technique et mobilise ses compétences pour faire face à la contrainte. Elles sont déstabilisées par le changement et le temps limité mais s'adaptent. Elles prennent en considération l'aspect esthétique pour être satisfait de leur réalisation.

« Y a pas de crochet, mais y a ça ! »

en désignant le poinçon.

Citrouille couveuse



Analyse des résultats

1. Plusieurs groupes relèvent de l'importance de l'inspiration pour savoir comment répondre à la problématique et savoir comment mobiliser les outils et matériaux dans la solution. Cet aspect est relevé autant au sein d'un groupe qui n'est pas habitué à fabriquer soi-même des choses que dans un groupe familier avec la fabrication. L'inspiration est ce qui permet de s'adapter plus facilement à des contraintes techniques, en détournant l'existant par exemple. C'est une capacité qui peut-être développée peu importe le niveau technique qu'a une personne.

2. L'atelier instaure un contexte de prise de décisions rapides et spontanés, probablement par le cadre mis en place avec le temps limité et l'objectif précis. Chaque groupe s'est directe-

ment lancé dans la création. Cela n'a pas empêché à des groupes d'adopter des approches partiellement théoriques ou de créer des échanges autour de l'axe à prendre. Ainsi, pour « protéger » l'oeuf, la plupart des groupes ont évolué en se lançant dans une idée puis en la développant ou en l'améliorant au fur et à mesure.

3. Certains groupes - ceux qui ne sont pas très à l'aise techniquement et ceux qui ont l'habitude de faire des activités manuelles avec les enfants - optent pour la spontanéité pour répondre à la problématique efficacement tout en s'amusant. D'autres se prennent en considération l'aspect esthétique et cherchent à améliorer la forme à la fin.

4. Tous les groupes ont coopéré dans la réalisation des outils,

qu'ils soient composés de deux ou trois personnes. Certains se complètent dans le cas où un participant a une difficulté technique ou dans le cas où un participant peut mettre à profit ses compétences techniques.

5. La plupart des groupes ont utilisé les mêmes outils notamment le ruban adhésif, le fil de fer, la ficelle et les ciseaux. Certains outils n'ont jamais été utilisés comme la pince. Le fil de fer et la ficelle ont souvent été détournés et utilisés comme matériaux plutôt que comme outils. À l'image de la démarche, ils privilégient les outils « spontanés » et avec lesquels ils sont familiers. Seul le groupe d'étudiantes et le groupe habitué aux activités manuelles ont testé et exploré une pluralité d'outils, en changeant notamment selon l'efficacité.

Pour conclure, l'atelier était accessible aux groupes de tous niveaux mais la difficulté résidait plus sur les choix à faire pour trouver une solution efficace dans un temps limité. Le fait d'être à l'aise avec la technique permet notamment d'explorer plus de pistes et de possibilités techniques en mobilisant toutes les ressources présentes. Le contexte a été favorable à la création collaborative et parfois à la discussion théorique autour de l'objectif.



Verbatims

« Faut vraiment avoir de l'imagination, parce qu'au niveau des matériaux, on peut pas faire grand chose avec... sans imagination. »

« Y avait beaucoup de choses, mais d'un autre côté, que faire? »

« À la fois tu pouvais tout faire, à la fois tu pouvais rien faire. »

« C'est sur le fait accompli, c'est là que tu trouves les meilleures idées. »

« Nous, on pense esthétique, donc on est un peu perplexes. »

« Si on savait qu'il y avait une deuxième étape après, on aurait peut-être utilisé les choses différemment. »

« Quand j'ai des trucs cassés, j'essaie de les réparer avec ce que j'ai, quand c'est possible. On est dans cette logique là, mais parfois... On apprend pas forcément à faire ça. »

OpenStructures

OS_Studio

OpenStructures est un projet réalisé en 2007 par OS_Studio, fondé par les designers Christiane Gögner et Thomas Lommée. Thomas Lommée, designer belge, est actuellement responsable de la section "Well-Being" à la Design Academy Eindhoven¹. Auparavant, il a fondé le studio Intrastructures, défini comme «un studio de design utopique et pragmatique qui crée des modèles, des outils et des produits pour une restauration sociale et environnementale»². Christiane Gögner, designeuse allemande, est professeur à la KASK/School of Arts, dans les filières de design textile et de design «autonome»³. Elle a aussi enseigné à la Design Academy Eindhoven dans la filière de design social, comme Thomas Lommée⁴.

OpenStructures est une méthodologie de design modulaire et ouvert. Elle consiste à utiliser une grille en tant que support de création commun. Cette grille est normée et il est possible de créer une infinité d'objets et d'éléments sur cette même base. Elle est ainsi conçue pour permettre une économie circulaire car les pièces sont compatibles entre elles⁵, de sorte qu'on puisse modifier, adapter, réparer et même réutiliser des parties des objets créés pour en reconstruire d'autres. Chaque individu peut partager et modifier les objets sur le site du projet.

Ce projet est lié à ma thématique car il permet d'inviter à l'expérimentation collective avec uniquement une grille comme ressource commune. Les objets créés sont ouverts

et ne limitent donc pas l'adaptation et l'appropriation des éléments par les individus, peu importe l'évolution des besoins ou des ressources. Même si un nouvel objet est nécessaire, on peut réutiliser les pièces d'autres objets qui sont à notre disposition pour le créer. Le fait de rendre ce projet open-source permet de créer une grande base de données de variantes qui inspirent les autres usagers et leur permettent de la faire évoluer à leur tour, ouvrant toujours plus le champ des possibles. Je constate que pour que cette méthodologie fonctionne à grande échelle, il faut instaurer des principes simples que chacun doit adopter, comme le respect des dimensions normées ou le concept de Design for Disassembly, ce qu'OS_Studio mentionne⁶. Open Structures pose donc un contexte favorable à l'expérimentation et à l'émancipation des groupes vis-à-vis des systèmes industriels souvent fermés et vite obsolètes.

¹<https://www.openstructures.net/community/506>

²http://www.intrastructures.net/intrastructures/About_-_what_we_are.html

³http://www.intrastructures.net/intrastructures/About_-_what_we_are.html

⁴<https://www.openstructures.net/community/483>

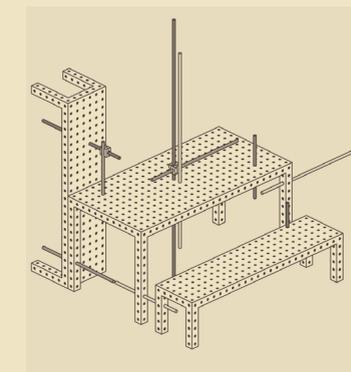
⁵<https://www.belgiumisdesign.be/designers/openstructures>

⁶https://openstructures.net/sites/default/files/2019-08/os_manual_4.3.pdf

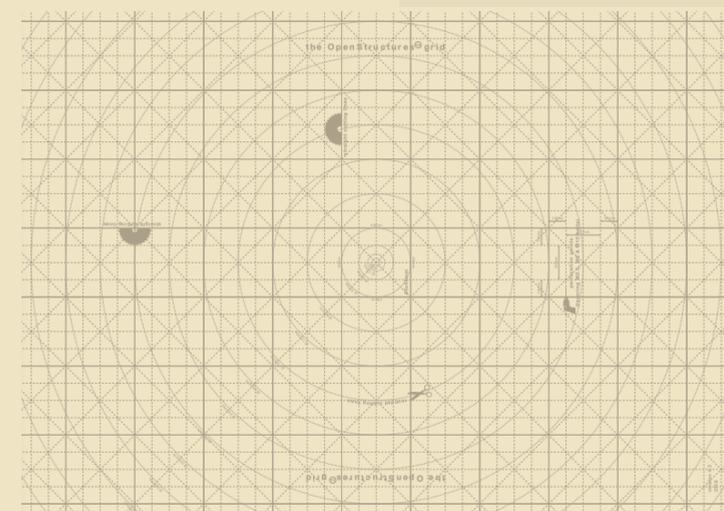
⁷ Educational installation, by OS Studio, Jul 2023, <https://www.openstructures.net/histoires/h398>

⁸ La grille https://openstructures.net/sites/default/files/2019-08/os_manual_4.3.pdf

(Pages consultées en décembre 2024)



7



8

OS
Studio
des
designers
Christiane
Gögner
et
Thomas
Lommée

Collectif Praticable

¹<https://thomas-thibault.fr/>

²<https://praticable.fr/studio/propres>

³<https://collectifbam.fr/philosophie/>

⁴<https://praticable.fr/productions/station-des-savoirs>

⁵<https://praticable.fr/productions/mobilier-do-doc>

⁶<https://praticable.fr/productions/station-des-savoirs>

⁷<https://limitesnumeriques.fr/>

⁸ La Station des Savoirs, <https://praticable.fr/productions/station-des-savoirs>

(Pages consultées en décembre 2024)

Le collectif Praticable a été fondé en 2013, sous le nom de Collectif Bam, par un groupe de designers engagés, dont le designer Thomas Thibault¹. Le philosophe Pierre-Damien Huyghe en faisait également partie, avant que le collectif prenne fin en 2024. Praticable a pour objectif de « favoriser l'autonomie en concevant des objets praticables permettant de faire soi-même »² pour que les usagers ne soient plus contraints par les outils et interfaces qu'ils utilisent. Ainsi, les designers cherchent à matérialiser la forme technique que le concept d'autonomie peut prendre, à travers des projets souvent liés au numérique.³

Ils ont conçus des projets comme la Station des Savoirs et le Mobilier Do·Doc, centrés tous deux sur la documentation autonome. Le premier a été « réalisé dans un tiers-lieu paysan pour équiper localement la documentation des pratiques et savoirs de la ferme »⁴. Le second est une station de documentation ouverte, physique et

numérique conçue avec L'Atelier des Chercheurs qui permet de capturer des médias, les éditer et les publier pendant une activité pratique⁵.

Les deux projets sont intéressants car ils permettent de rendre les usagers autonomes dans leur documentation et la transmission de savoirs au sein d'un même groupe. Prendre en compte cette étape dans une démarche d'expérimentation est essentielle pour faire évoluer les connaissances collectives, au regard de ce qui a déjà été testé. Cela permet de créer une continuité et du lien entre les expérimentations individuelles. Cela développe une pratique de recherche non-académique mais efficace et accessible à tous, pour développer des initiatives et projets communs. Ces projets sont aussi tous deux mobiles et adaptés au terrain sur lesquels ils vont s'inscrire - l'un dans une ferme et l'autre à l'intérieur d'un fablab par exemple - et au contenu qu'ils cherchent à documenter. Par ailleurs, Praticable adopte une approche low-tech et considère l'aspect environnemental de leurs projets, même à travers une pratique numérique. La Station des Savoirs se compose par exemple d'une structure low-tech, des équipements numériques réutilisés et des matériaux trouvés sur place⁶. On peut aussi noter la présence de Praticable au sein du projet de recherche Limites Numériques⁷.



8

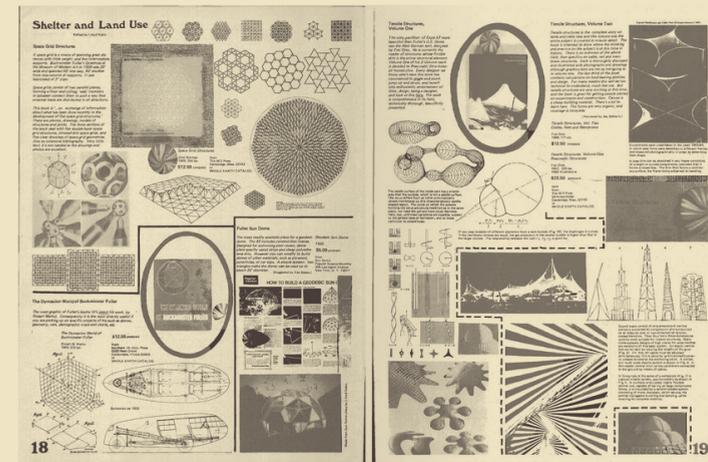
The Whole Earth Catalog Steward Brand

The Whole Earth Catalog est une série de revues américaines parues plusieurs fois par an, majoritairement entre 1968 et 1972¹. Elle a été publiée par Stewart Brand, un écrivain ayant étudié la biologie, le design et la photographie. Ces revues sont centrées sur l'autosuffisance, l'écologie, l'éducation, le « Do It Yourself » et l'holisme. Elles sont composées de références théoriques, techniques et pratiques². On retrouve surtout des retours sur des produits existants, mais aussi des articles et essais. Les suggestions des lecteurs sont ajoutées à chaque nouvelle édition de la revue, pour l'augmenter. The Whole Earth Catalog a par ailleurs inspiré le français Philippe Bone et ses partenaires à créer les trois volumes de Le Catalogue des ressources, dès 1975³.

Le sous-titre étant « access to tool », on remarque rapidement que cette revue a pour but d'outiller les individus en documentant des produits et techniques pour faire soi-même les choses. Parmi les critères des outils proposés se trouvent leur utilité, leur qualité ou prix ainsi que leur accessibilité physique (sont-ils faciles à se procurer par envoi).

Les ouvrages sont séparés en différentes sections : « Understanding Whole Systems », « Shelter and Land Use », « Industry and Craft », « Communications », « Community », « Nomadics » et « Learning »⁴. Ainsi, l'approche du catalogue, qui paraît au premier abord purement technique et matérielle, est indissociable des modes de vie et des pensées. Il

est essentiel de préciser alors que les communautés ciblées d'origine sont celles qui vont développer des start-ups ainsi qu'entretenir des mentalités individualistes, masculinistes et survivalistes⁵. C'est donc un projet idéologiquement critiquable. En revanche, la forme est intéressante car le catalogue ne fait pas de hiérarchie entre les produits, ils sont tous seulement imbriqués les uns à la suite des autres, ce qui permet à l'utilisateur de les évaluer et les comparer lui-même en adoptant une posture plus active et construire sa propre bibliothèque. Cela évite d'être moins influencé par des mécanismes visuels, comme ce que les catalogues publicitaires peuvent mettre en place.



¹<https://wholeearth.info/>

²<http://indexgrafik.fr/the-whole-earth-catalog/>

³https://fr.wikipedia.org/wiki/Stewart_Brand

⁴ « Comprendre les systèmes globaux », « Abris et utilisation du terrain », « Industrie et artisanat », « Communications », « Communauté », « Nomadisme », « Apprentissage »

⁵ Fred TURNER. *Aux sources de l'utopie numérique. De la contre-culture à la cyberculture, Stewart Brand un homme d'influence*. 2012

⁶ Whole Earth Catalog, 1975 via Wikimedia Commons

⁷ The Whole Earth Catalog

(Pages consultées en décembre 2024)

7

Clément Gaillard

¹<https://clementgaillard.com/>

²<https://www.delpireandco.com/produit/une-anthologie-pour-comprendre-les-low-tech/>

³<https://clementgaillard.com/>

⁴Ibid.

⁵<https://freio.fr/>

⁶<https://freio.fr/project/abrises-ventilation-naturelle/>

⁷Ibid.

(Pages consultées en décembre 2024)

Clément Gaillard est un urbaniste, designer, mais aussi consultant, écrivain et conférencier. Il possède un doctorat sur l'histoire de la conception bioclimatique et les techniques solaires passives de chauffage et de rafraîchissement low-tech¹. Il est auteur du livre **Une anthologie pour comprendre les Low-Tech**², paru en 2023 avec une postface rédigée par Philippe Bihoux. Il définit sa pratique comme « concevoir avec le climat local pour nous adapter au changement climatique global »³. Plus précisément, il « accompagne les concepteurs et les collectivités afin de mieux intégrer le climat dans les projets d'architecture et d'urbanisme (lutte contre l'îlot de chaleur urbain, ventilation naturelle, ...) »⁴.

Sur son site notamment, on retrouve de nombreux articles traitant des enjeux climatiques et énergétiques de l'architecture, de son histoire ainsi que de la conception bioclimatique et low-tech. Ainsi, il démontre que pour bâtir des villes résilientes, il faut adapter leur architecture et leur fonction-

nement au milieu dans lequel il s'inscrit. Intégrer de la végétation est aussi utile pour réguler la température du lieu. En valorisant des architectures vernaculaires, soit propre à un territoire et à ses habitants.e.s, il souligne le lien entre savoir-technique et territoire.

Il est le fondateur du bureau d'études Freio, qui pratique le design climatique dans les domaines de l'urbanisme, l'architecture et parfois le design d'objets. Le design climatique est une démarche inventée par Freio et qui consiste à « exploiter le potentiel climatique d'un lieu afin de répondre aux besoins des habitants »⁵. Pour se faire, « il maximise l'utilisation des phénomènes climatiques, microclimatiques et thermiques à toutes les échelles, de l'urbanisme à l'aménagement intérieur ». Freio affirme que cette méthode développe des « systèmes sobres, économes et résilients dans un contexte d'adaptation au changement climatique ». Par exemple, ils ont mené le projet des abris pour favoriser la ventilation naturelle en ville et améliorer le confort thermique malgré le phénomène d'îlot de chaleur urbain⁶. L'approche de ce bureau d'études est low-tech, notamment par la recherche d'économie et d'optimisation des énergies et ressources ainsi que par l'insertion locale des projets. C'est donc un projet valorisant l'analyse du terrain et de ses pratiques historiques pour se l'approprier et bâtir des projets cohérents et durables.



How To Make It Without Ikea

Thomas Billas

Thomas Billas est un designer industriel belge diplômé de l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre. Il est membre des studios de design Hier et rayon belge. Il écrit et illustre son projet **How to make it without Ikea** dès 2010. Sous son nom entier "Do it yourself or how to succeed in your day to day life without money or how to make it without Ikea" est une série de manuels composés d'astuces pour remplir un besoin avec des objets disponibles chez soi. Comme l'indique le nom complet avec la mention du Do It Yourself (DIY), il s'agit de construire ses objets pour répondre par soi-même à ses besoins sans devoir aller en acheter de nouveau. Il récolte des idées qu'il a pu tester ou découvrir en rencontrant d'autres personnes, les synthétise et les réunit dans ces petits ouvrages. On retrouve 61 solutions dans le premier tome. Il y précise d'abord le matériel nécessaire puis l'objet réalisé, comme le ferait un mode d'emploi. Les astuces, souvent très simples avec une seule ou deux étapes, se basent essentiellement sur le détournement des objets existants. Souvent, cela consiste même à détourner l'usage de l'objet, sans même modifier la forme. Cela rend l'alternative très accessible techniquement, car il n'est pas nécessaire de posséder ou de savoir utiliser des outils spécifiques. Les objets détournés sont aussi très communs (bouteilles vides en plastique ou en verre, chaise, briquet, papier toilette, sacs...). À travers l'aspect humoristique parfois présent selon les as-

tuces, on peut y voir une remise en question de certains objets, voire de certains besoins, qui peuvent trouver une résolution rapide. On comprend que le détournement permet à un objet de posséder des usages multiples, au-delà de ce qui lui est désigné. Cela permet de se réapproprier ses objets et son environnement, de solliciter son imagination, d'expérimenter de nouveaux modes de vie autour des objets qu'on possède déjà, qui offrent souvent plus de possibilités que ce qu'on croit.

¹<https://www.futuregenerations.be/fr/portal/people/billas-thomas>

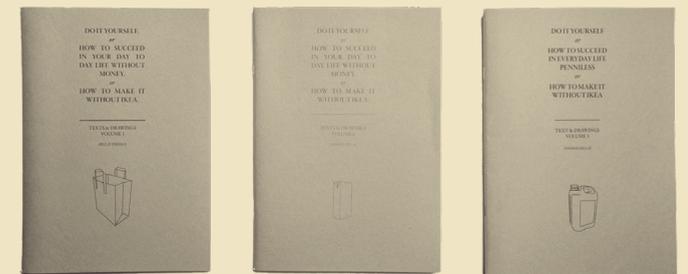
²<https://www.hier-dp.com/>

³<https://rayonbelge.com/>

⁴https://www.lapetitefanzinothequebelge.eu/bin/view/render.cgi?id=0060497_fanz_issue

⁵How to make it without Ikea, Thomas Billas.

(Pages consultées en décembre 2024)



Chair.

- Beer case



Clothes Valet.

- Chair, see page 20



Take any beer case, place it on the ground and sit on it. May be combined with the book on page 14 for a dinner table.



Place a chair, place a jacket on the back, and a pair of trousers on the seat.



Petit Atlas de la Débrouille Fabrication Maison

¹ <https://www.fabricationmaison.fr/>

² <https://www.fabricationmaison.fr/complices>

³ <https://www.fabricationmaison.fr/privacy-policy>

⁴ <https://plateforme-socialdesign.net/fr/decouvrir/petit-atlas-de-la-debrouille>

⁵ Ibid.

(Pages consultées en janvier 2025)

Fabrication Maison¹ est un collectif de graphisme et d'édition composé d'une équipe pluridisciplinaire artistique comprenant graphistes, photographes, paysagistes, écrivains et plasticiens². Dans leur manifeste³, Fabrication Maison se déclare « passeurs d'images » et oeuvre pour la transmission culturelle et sociale, pour des projets impliquant les habitants par les arts graphiques, pour la pluralité des pratiques artistiques et pour le dialogue et l'expression des citoyens.e.s.

En 2019, Fabrication Maison édite le Petit Atlas de la Débrouille, résultat d'un appel à projet et de partenariats avec l'école Robert Pilon et les résidents du foyer-logement Jacques Weil⁴. Ce projet intergénérationnel consiste à faire le lien entre les habitudes de vie des personnes âgées et organiser des échanges entre celles-ci et les enfants. Le photographe Olivier Pasquiers les accompagne pour documenter ces moments. Ici, l'échange de savoirs se fait par le biais d'ateliers et de dialogues entre les expériences des deux groupes -



les résidents et les enfants. Ces groupes ont des visions de leur environnement et un rapport aux objets différents.

Ainsi, dans le Petit Atlas de la Débrouille, on retrouve des recettes, des idées pour conserver des aliments, pour faire des produits de bien-être ou de beauté avec des végétaux, pour cultiver des plantes, mais aussi pour réparer ses affaires et même fabriquer des jeux ou des instruments. Ces idées, partagées par les personnes âgées, sont des savoirs vécus. Ils se sont créés grâce à l'expérience des individus et ont été formulés par la suite sous la forme de témoignages. Ainsi, comme il l'est précisé dans le sommaire de l'ouvrage, ces astuces ne sont pas forcément complètes ou tout à fait précises. À travers les indications des résidents, l'ouvrage fait récit d'une époque, d'une partie de vie des individus. Ces formes de techniques pratiquées ont été portées à partir d'un besoin, d'une situation, des éléments qu'ils avaient à disposition... Le lien entre le territoire, la culture et la technique est omniprésent. Cette narration rend aussi la technique plus humaine et accessible car on se projette mieux dans la fabrication et son contexte. Cette transmission de savoirs intergénérationnelle permet de ne pas perdre les acquis des plus âgés, qui ont déjà expérimenté des techniques.

Box Furniture Louise Brigham

Louise Brigham est une designeuse et enseignante américaine du début du XXe siècle. Au cours de sa vie, elle voyage pour étudier des savoir-faire de pays européens différents¹. Elle passe notamment deux étés au sein d'un camp minier, sur l'île norvégienne de Spitzberg, l'île étant isolée du reste du monde à cause de la glace la majorité de l'année, les marchandises sont uniquement acheminées et stockées pendant l'été, ce qui amène à un grand nombre de caquettes en bois vides accumulées et abandonnées. Louise Brigham décide de s'en servir en tant que matériau pour concevoir des meubles. Elle répertorie toutes ses constructions et publie le livre **Box Furniture - How to Make a Hundred Useful Articles for the Home**² en 1909, illustré par Edward H. Aschermann.

Dans ce manuel se trouvent des plans de meubles variés, des indications sur la menuiserie et la manière de démonter les caquettes, une liste des outils nécessaires pour les réaliser et même des conseils pour aménager et décorer l'espace. Box Furniture démontre comment meubler un appartement entier à moindre coût³. L'objectif de Louise Brigham est de créer du mobilier utile facilement, rapidement et peu cher⁴ à partir d'objets communs destinés à être jetés⁵. À l'aide du soutien de la ville de New York et d'autres associations, elle organise des ateliers pour inciter d'autres individus à faire pareil, notamment des centaines de jeunes précaires qui suivent son enseignement en tant qu'apprentis⁶. Louise Brigham peut être considé-

rée comme une pionnière du design social mais aussi du mouvement Do It Yourself et du meuble en kit à monter.

Dans sa pratique, la designeuse a exploité une ressource abondante près d'elle pour créer des projets accessibles financièrement et reproductibles. C'est particulièrement efficace car, mis à part les outils de base de menuiserie, seules les caquettes sont nécessaires à la fabrication des box furniture. À travers son manuel et ses ateliers, elle démocratise techniquement ces solutions et invite à développer ses propres compétences techniques pour répondre à ses besoins, notamment auprès d'individus précaires.

¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Louise_Brigham

² <https://archive.org/details/boxfurniture00brig/page/n6/mode/lup>

³ <https://www.slate.fr/societe/femmes-de-dessein/louise-brigham-do-it-yourself-eco-design-meuble-kit-deco>

⁴ https://www.maharam.com/stories/rawsthorn_louise-brigham

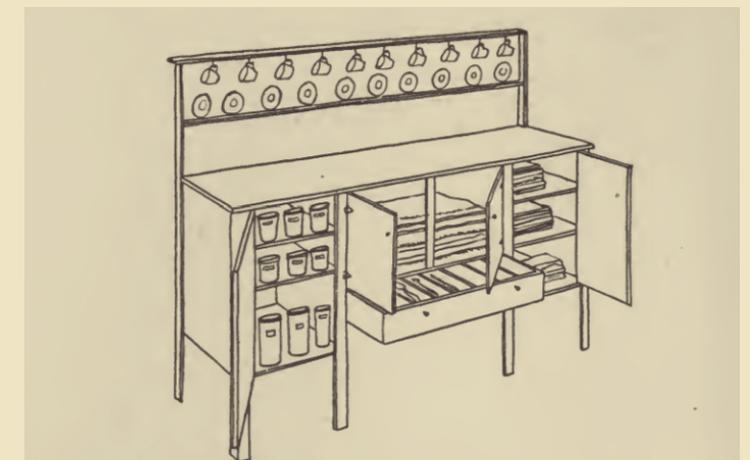
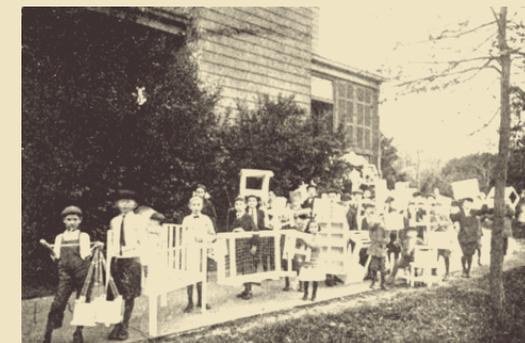
⁵ Op.Cit. Slate

⁶ Ibid.

⁷ Courtesy Winterthur Library

⁸ Dans Box Furniture - How to Make a Hundred Useful Articles for the Home, 1909

(Pages consultées en janvier 2025)



SPITZBERGEN SIDEBOARD

Illustration 86

Figures 1 and 2

Low-Tech Lab

¹ <https://lowtechlab.org/fr/le-low-tech-lab/presentation>

² <https://lowtechlab.org/fr/>

³ <https://lowtechlab.org/fr/le-low-tech>

⁴ <https://lowtechlab.org/fr/le-low-tech-lab/presentation>

⁵ https://wiki.lowtechlab.org/wiki/Group:Low-tech_Lab

⁶ <https://www.helloemotion.com/projets/low-tech>

(Pages consultées en janvier 2025)

Le Low-Tech Lab est une association qui vise à documenter et explorer les pratiques des low-techs¹. Il est le principal représentant du mouvement low-tech en France et participe à sa diffusion. Il revendique : « **En se faisant porte-voix de la low-tech, le Low-tech Lab souhaite contribuer à l'émergence de modes de vie, de production ou de consommation plus sobres, plus respectueux et plus résilients, in fine à l'avènement d'une société plus soutenable et surtout, plus désirable!** »². Cette organisation qualifie les low-techs de modes de vie, philosophies ou systèmes techniques qui considèrent la technologie en respectant trois principes-clés : l'utilité, l'accessibilité et la durabilité³. La technique doit être utile car elle répond aux besoins essentiels des individus ou du collectif, sur tous les domaines (énergie, alimentation, eau, santé, habitat,...). Elle doit être accessible car elle doit « être appropriable par le plus grand nombre », favoriser « une plus grande autonomie des populations à tous les niveaux », « pouvoir être fabriquée et/ou réparée localement ». Enfin, la technique doit être durable, « éco-conçue,

résiliente, robuste, réparable, recyclable, agile, fonctionnelle » et s'inscrire dans un cycle de vie circulaire. Le Low-Tech Lab prend sa source en 2009, au Bangladesh. Corentin de Chatelperron, jeune diplômé, débute un voyage à bord d'un navire prototype en visant l'autonomie par l'utilisation de systèmes low-techs⁴. En 2014, Le Low-Tech Lab est officiellement créé grâce au lancement d'une plateforme de documentation collaborative et au début de l'expédition Nomade des Mers, un tour du monde pour découvrir et répertorier les innovations low-tech. Le Low-Tech Lab a mis en place une plateforme de tutoriels collaborative pour répertorier les systèmes low-techs⁵. On retrouve comment fabriquer soi-même des fours solaires, des marmites norvégiennes, des produits de nettoyage, des chauffeuses ou même des ceintures en pneus de vélo.

Le Low-Tech Lab est un réseau de communautés engagées et présentes physiquement sur son territoire pour participer à des événements, ouvrir des lieux collectifs comme des FabLab, proposer des outils et accompagner les individus. Les communautés s'auto-gèrent et n'importe qui peut en rejoindre ou en former une, mais le réseau Low-Tech Lab permet de mettre toutes les communautés en contact permanent pour partager des ressources techniques et administratives, organiser des événements à grande échelle, s'entraider et se réunir autour de valeurs et principes communs tels que la résilience, l'inclusivité et la sobriété.



Paper Emergency Shelter Shigeru Ban

Shigeru Ban est un designer et architecte japonais connu pour son travail autour des habitats d'urgence éphémères en tubes de carton. Il reçoit le prix Pritzker d'architecture en 2014 pour son investissement humanitaire et son utilisation innovante des matériaux¹. Il apprécie exploiter des matériaux communs pour se concentrer sur la conception de structures uniques.

En 1999, il a conçu le projet Paper Emergency Shelter for UNHCR - l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés - qui consiste à déployer des abris temporaires pour de nombreuses personnes dans un contexte d'urgence, lié ici au génocide Rwanda².

Puisque les projets de Shigeru Ban sont souvent ancrés dans un contexte d'urgence, qu'il soit amené par des catastrophes naturelles ou des conflits armés humanitaires, il est essentiel que ces dispositifs se déploient rapidement. La structure de Paper Emergency Shelter est facile à transporter et à assembler. Ils nécessitent peu d'éléments à assembler : majoritairement des tubes de carton, des pièces de jonction pour les assembler ainsi que des bâches en plastique pour les recouvrir³. Les constructions sont pensées pour ne contenir que des matériaux communs et économiques, pour déployer la solution à grande échelle. Les bâches en plastiques mobilisées sont celles habituellement données à chaque réfugié, aux dimensions standards de 4 mètres sur 6 mètres⁴. Cela permet de s'adapter à la plupart des terrains.

La pratique de cet architecte s'inscrit dans une démarche résiliente et low-tech, avec ses projets accessibles, situés et utiles. Le travail de Shigeru Ban illustre comment des matériaux communs, économiques et recyclables comme le papier ou le carton peuvent se déployer en de multiples usages, y compris en architecture. Ce qui pourrait être une contrainte technique est abordée par Shigeru Ban comme moteur à la création.

¹ https://en.wikipedia.org/wiki/Shigeru_Ban

² <https://shigerubanarchitects.com/works/paper-tubes/paper-emergency-shelters-for-unhcr/>

³ Angeli SACHS, Claudia BANZ, Michael KROHN. Social Design : Participation and Empowerment, Lars Müller Publishers/Museum für Gestaltung Zürich, 2018.

⁴ <https://shigerubanarchitects.com/works/paper-tubes/paper-emergency-shelters-for-unhcr/>

⁵ Shigeru Ban Architects

(Pages consultées en janvier 2025)



L'Atelier Paysan

¹<https://www.latelierpaysan.org/>

²<https://www.latelierpaysan.org/ Qui-sommes-nous>

³ Cyril Lorréard, dans Socialter, L'avenir sera low-tech, hors-série n°6, 2019, p.70.

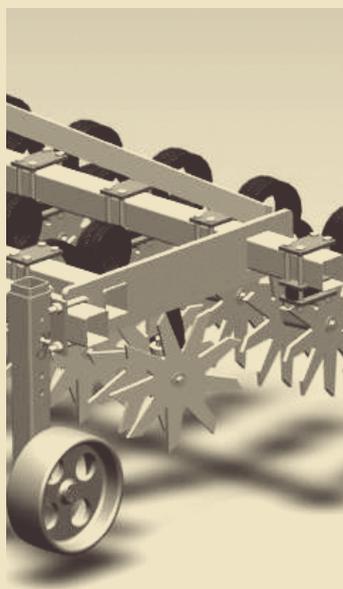
⁴ <https://www.latelierpaysan.org/Beches-roulantes>

⁵ L'Atelier Paysan (Pages consultées en janvier 2025)

L'Atelier Paysan est une coopérative visant à accompagner les agriculteur.ice.s dans la conception, la fabrication et l'adaptation de leurs propres outils agricoles. Depuis sa création en 2009, cette coopérative propose des plans en 3D, des tutoriels et des stages pour permettre aux agriculteurs de se former à l'autoconstruction d'outils. Le collectif affirme : **En remobilisant les producteurs et productrices sur les choix techniques autour de l'outil de travail des fermes, nous retrouvons collectivement une souveraineté technique, une autonomie par l'entraide et la réappropriation des savoirs et des savoir-faire.**»² Ainsi, il défend une approche qui privilégie l'autonomie, la durabilité et la simplicité des systèmes techniques, en offrant aux agriculteur.ice.s la possibilité de créer des équipements sur-mesure et adaptés à leurs besoins spécifiques sans être dépendant des grands industriels de l'agriculture.

Leur pratique et les systèmes techniques que l'Atelier Paysan engendre peuvent être qualifiés de low-tech car ils répondent aux principes de simplicité, réparabilité, accessibilité, d'autonomie et d'appropriation technique. Ces outils sont généralement conçus pour être robustes, peu coûteux et ancrés dans leur contexte, que ce soit le terrain ou les pratiques de l'usager. Les formations proposées par la coopérative permettent de diffuser les compétences techniques nécessaires aux usagers et donc de leur redonner un pouvoir sur leurs outils de travail.

L'Atelier Paysan affirme : «**En partageant ses savoirs et ses savoir-faire, la coopérative souhaite retrouver collectivement une autonomie technique sur les fermes tout en développant une communauté d'acteurs et d'actrices engag.e.s.**»³ Cette démarche fait lien avec mon sujet de par sa participation à l'autonomie technique collective ainsi que par la formation d'un réseau communautaire : «**L'Atelier Paysan permet de rendre accessibles ces savoirs au plus grand nombre. Avant, ils restaient dans les fermes. Le collectif s'est donné pour objectif de faire circuler ces connaissances. Il est devenu un gros réseau de mise en connexion.**»³ La coopérative prône aussi les objets ouverts en s'opposant à la conception de machines fermées et propriétaires et en proposant des plans libre accès sur Internet.



Écho du Marteau

L'Écho du Marteau est un festival de construction et d'expérimentation architecturale. Il est organisé tous les ans en été et se prépare pour sa cinquième édition en 2025. Cet événement prend place à Vaudémont (54), au sein d'une ferme. L'objectif est de construire des structures à la main, sans outillage électrique. Plusieurs projets sont sélectionnés au préalable et sont préfabriqués pour être amenés sur le site pour l'assemblage durant le festival. Le chantier est accessible à tous : «**le cœur du festival, c'est également l'accompagnement de tous les publics, novices ou non, qui cherchent à découvrir et s'approprier de nouveaux savoir-faire, de l'utilisation des outils aux techniques constructives plus complexes.**» Ainsi se démarque l'enjeu de la pratique technique et le partage de savoir-faire. Les organisateurs affirment : «**cette mutualisation des moyens de production est, par ailleurs, l'occasion de sensibiliser au travail collectif.**»

Par ailleurs, en plus des chantiers participatifs, des tables

rondes ainsi que des conférences-débats sont organisées afin «**réinterroger nos connaissances, nos valeurs, les confronter parfois**». Le festival «**se veut un lieu où l'architecture est un préalable à une réflexion plus vaste sur la manière d'habiter le monde. Pourquoi, pour qui, comment construire encore ?**». Ce festival invite à la pratique et la réflexion collective. Il s'inscrit pleinement dans une démarche low-tech, de par les valeurs qu'il porte, la volonté de créer du lien social, de partager des savoir-faire techniques y compris avec des personnes non-initiés et de bâtir des projets collectivement. Il est également présenté en tant que tel : «**le festival ambitionne de devenir un véritable laboratoire low-tech, de l'usage de matériaux bio-sourcés et locaux à l'utilisation d'outils à main, sans recours à d'autres énergies que la nôtre. [...] Cette ambition vaut pour la construction en premier lieu, mais plus généralement pour l'empreinte globale de nos activités.**»



¹ <https://www.echodumarteau.fr/>

² <https://www.maregiondemain.fr/project/trophee-grand-est-associations/collect/deposez-votre-candidature/proposals/echo-du-marteau>

³ <https://www.echodumarteau.fr/>

⁴ Op. Cit. Ma région demain

⁵ <https://www.echodumarteau.fr/>

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

⁸ <https://www.echodumarteau.fr/projets-2023>



Étudier l'art des racines de la Résilience

Racines de Résilience Terractiva

Racines de Résilience est un projet mené par l'association Terractiva. À l'origine de ce projet se trouve le film engagé "Une fois que tu sais"¹ réalisé par Emmanuel Cappellin. Racines de Résilience est pensé comme un guide à partager, en réponse à ce film, pour passer à l'action face aux problèmes environnementaux et sociétaux. Le film est un documentaire sensible français, paru en 2021, dans lequel le narrateur fait récit de sa prise de conscience environnementale. Il décide ensuite de partir à la rencontre de différents scientifiques et acteurs de la cause environnementale pour comprendre comment vivre à la suite de la prise de conscience d'un monde en effondrement et découvrir des solutions résilientes pour y faire face. Ainsi, le projet Racines de Résilience s'ancre directement comme un outil faisant suite à cette démarche, car il permet d'augmenter collectivement ce documentaire pour orienter et accompagner les individus qui sont confrontés à cette prise de conscience. Son approche faisant écho au film tente de répondre à la question « Une fois que tu sais, qu'est-ce que tu fais ? ».

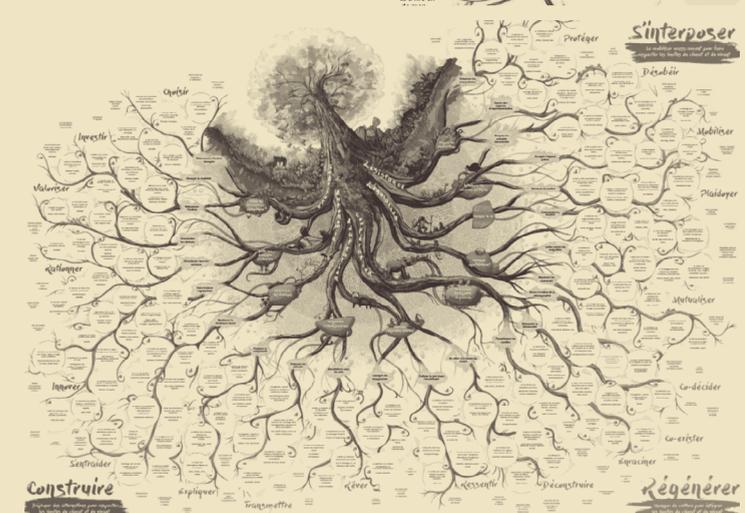
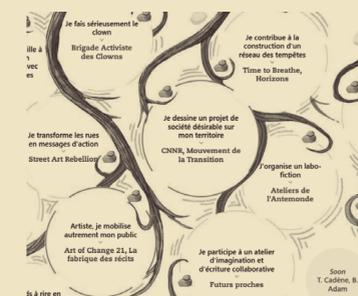
Sous la forme d'une plateforme collaborative, le projet consiste à proposer des actions concrètes, liées aux thèmes de l'énergie, du climat, de l'effondrement et de la résilience. Ces 4 thèmes sont divisés en 24 thématiques, représentant des objectifs à viser comme « Changer la mobilité », « Ouvrir les espaces d'expérimentation », « Changer les imaginaires », « Repenser les communs » ou

« Traduire la complexité ». Pour chaque objectif, on retrouve plusieurs actions allant dans cette direction et rattachées à des structures existantes locales, que ce soit une association, un collectif ou une autre organisation. Chaque individu peut suggérer de nouvelles actions ou de nouvelles structures pour compléter le réseau. En tout, on retrouve plus de 150 actions organisées pour créer un mouvement collectif et construire un écosystème évolutif. Ainsi, Racines de Résilience prend aussi la forme d'une cartographie expansive intitulée l'Arbre de l'Action. Dans cette version, on retrouve plus d'informations : à l'origine des racines on peut lire 6 principes clés « Sobriété », « Autonomie », « Adaptation », « Coopération », « Régulation » et « Résistance » tandis qu'à l'extrémité des racines, on retrouve une pluralité de verbes d'action plus précis comme « Transmettre », « Innover », « Ressentir » ou « Désobéir ». Toutes les actions sont regroupées en trois grands axes pour respecter et considérer les limites du climat et du

vivant : « S'interposer » qui consiste à se mobiliser de manière citoyenne, « Construire » pour développer des alternatives ainsi que « Régénérer » pour changer nos représentations culturelles. Les actions sont transdisciplinaires et chacun peut opter pour le domaine où il peut mettre en pratique ses compétences, qu'elles soient artistiques, sociales, scientifiques ou autres. Ainsi, la résilience peut se manifester concrètement et peut être abordée par n'importe quel individu.

¹ <https://www.racinesderesilience.org/le-film-une-fois-que-tu-sais>

² Carte de l'Arbre aux Actions en ligne, <https://www.racinesderesilience.org/arbre-aux-actions/france> (Pages consultées en janvier 2025)



Green Guérilla Liz Christy

¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerrilla_gardening

² https://en.wikipedia.org/wiki/Liz_Christy_Garden

³ <https://planlibre.eu/la-green-guerilla-un-jardin-contestataire/> La Green Guérilla. Un jardin contestataire, Hugo Rochard.

⁴ <https://shs.cairn.info/revue-chimeres-2014-1-page-49?lang=fr> communiqué dans la revue Chimère par Emeline Eudes

⁵ Hugo Rochard, photographie (Pages consultées en décembre 2024)

La Green Guérilla, aussi appelée Guerilla Gardening, est un mouvement initié par Liz Christy et ses ami.e.s en 1973, à New York¹. Liz Christy est aussi à l'origine du premier jardin communautaire de New York, dans une parcelle inoccupée et délaissée de son quartier². Cette guérilla lutte contre la privatisation des espaces urbains, l'uniformisation des paysages, la disparition du vivant ainsi que le concept même de permis de végétaliser³. Ce dernier est vu comme une « **contrainte au libre investissement de l'espace public** ». Ainsi, cette pratique consiste à créer des bombes à graines pour réinvestir des espaces, soit totalement industrialisés, soit des zones végétalisées conventionnelles. Pour se faire, les bombes à graines sont composées de terreau, d'argile, de graines et d'eau. Deux groupes se forment au sein du mouvement, le premier opte pour « **des plantes vivaces ou bisannuelles résistantes à la sécheresse, aux sols pauvres en matière organique et avec un système racinaire traçant (comme les rhizomes)** » et le second oeuvre pour l'autosuffisance alimentaire en ville en favorisant « **des légumes vivaces et rustiques comme le poireau perpétuel ou des plantes aromatiques** ».

À travers les enjeux d'autosuffisance alimentaire et d'expansion des écosystèmes, ce phénomène représente donc un exemple concret de résilience collective, qui incite à reprendre possession de nos lieux de vie. Cela illustre aussi le lien étroit entre territoire et communautés car elles revendiquent des droits sur leur

environnement. Dans Un manifeste de Guérilla jardinière⁴ est écrit « **Nous faisons appel à la création de jardin à moindre coût, non techniciste et avec des savoir-faire appropriables par tous. Nous bidouillons, nous expérimentons sans arrêt de nouvelles formes de jardinage, de culture et de guérilla de l'espace public.** ». Cela amène donc de nouvelles formes de culture, créées par ces pratiques, accessibles et reproductibles par tou.te.s. On peut aussi remarquer que c'est un mouvement à portée internationale, mais qui se doit de s'adapter localement aux caractéristiques des milieux réinvestis.



Collection Résiliences éditions Ulmer

Résiliences est une collection de livres initiée par Charles Hervé-Gruyer aux éditions Ulmer. Charles Hervé-Gruyer est maraîcher, éleveur, éducateur et professeur, pratiquant la permaculture. Les livres Résiliences traitent d'environnement et d'autosuffisance à travers différents domaines du quotidien selon la thématique : l'alimentation, l'habitat, l'énergie, les vêtements... Ce sont des petits guides pratiques partageant des techniques et qui « **donnent l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour maîtriser un champ de compétences** ». Ils sont explicitement ancrés dans une approche low-tech de par les systèmes techniques proposés. Certains livres se penchent même exclusivement sur des projets low-techs comme **Objets low-tech & énergies directes**, **Objets low-tech du quotidien** ou **Cuisiner low-tech**. Par exemple, le premier des livres cités est écrit par Alizée PERRIN et Yoann VANDENDRIESSCHE, un duo d'artisans-designers cofondateurs de l'atelier itinérant Chemins de Faire. On voit que l'ouvrage est très didactique, qu'il présente dans un premier temps les low-techs, les différents outils (à travers les verbes couper, assembler, percer, mesurer/tracer et plier) avant d'expliquer les 6 systèmes techniques choisis à l'aide de photographies, de schémas et d'illustrations. Malgré la complexité de certains objets, on remarque que cela reste très accessible y compris pour les débutants qui ne sont pas familiers avec les outils ou le fonctionnement de systèmes énergétiques par exemple.

La diversité des thématiques traitées dans cette collection implique toutes les sphères du quotidien d'un individu et tout son mode de vie. Cela ne fait pas que remettre en question sa manière de consommer mais cela l'invite aussi à produire par soi-même (son énergie, ses objets, sa nourriture, ses produits d'hygiène...) pour tendre vers l'autosuffisance. Ainsi, on retrouve même des ouvrages sur le nomadisme et la vie en collectif. Cette approche se détache du système consumériste. Pour se faire, ils accompagnent techniquement les individus. Dans ces ouvrages aussi, l'enjeu de la transmission de savoirs et de savoir-faire est une porte vers l'émancipation d'un système industriel et vers d'autres modes de vie. Cependant, cet ouvrage a une approche individualiste qui ne correspond pas précisément à ma recherche, elle ne peut pas s'appliquer à tou.te.s et qui ne visent pas à s'appliquer en communauté. On retrouve des solutions autonomes qui nécessitent d'avoir de l'espace pour les mettre en place, souvent un accès sur l'extérieur également, mais aussi de l'argent pour le matériel et du temps pour les aborder. Je retiens donc de ce projet la forme didactique qui transmet efficacement des compétences techniques.

¹ <https://permaculture-upp.org/upp/les-diplomes/charles-herve-gruyer/>

² <https://journal.editions-ulmer.fr/decouvrez-la-collection-resiliences/>

³ https://www.editions-ulmer.fr/editions-ulmer/collections.php?id_collection=72

⁴ https://www.instagram.com/resiliences_livres/

(Pages consultées en décembre 2025)



Kintsugi

¹<https://fr.wikipedia.org/wiki/Kintsugi>

²<https://www.britannica.com/art/kintsugi-ceramics>

³<https://fr.wikipedia.org/wiki/Kintsugi>

⁴<https://www.britannica.com/art/kintsugi-ceramics>

⁵<https://www.dezeen.com/2020/08/18/victor-solomon-kintsugi-court-basketball/>

⁶ Kintsugi Court, photographie par Shafik Kadi

⁷<https://www.vedea.archi/article/le-kintsugi>

(Pages consultées en janvier 2025)

Le kintsugi (« jointure en or »), parfois appelé kintsukuroi (« réparation en or »)¹, est une technique traditionnelle japonaise qui consiste à réparer des céramiques ou porcelaines cassées avec de la laque mélangée à de la poudre d'or ou d'argent². Visuellement, cela met l'accent sur la réparation, sans essayer de la cacher mais au contraire en la sublimant. Le kintsugi est très ancré dans une philosophie qui tend à « reconnaître la brisure et la réparation comme faisant partie de l'histoire de l'objet, plutôt que de la dissimuler »³. L'origine précise de cette technique est inconnue mais les récits populaires la datent communément au XV^e siècle, lorsque le shogun Ashikaga Yoshimasa envoya à réparer son bol de thé chinois favori⁴. À son retour, la réparation lui paraissait inesthétique si bien qu'il mobilisa les artisans japonais pour trouver une nouvelle méthode.

Ainsi, cette technique est généralement utilisée sur les

objets précieux et génère une profonde culture de la réparation. Cela entretient un rapport fort et souvent sentimental entre l'objet et l'utilisateur. C'est directement lié au concept de résilience : au lieu de considérer une fatalité, l'utilisateur redonne vie à l'objet tout en marquant et valorisant les traces de cette renaissance. Ce qui pourrait être considéré comme des imperfections, dans un processus de réparation habituel, rend l'objet unique et témoigne de son histoire.

Le projet Kintsugi Court de l'artiste et designer américain Victor Solomon exploite cette technique pour combler les fissures d'un terrain de basket. Le kintsugi est alors utilisé pour symboliser le fait que le sport peut aider à la guérison, car il réunit et connecte les individus inconditionnellement⁵.

Le kintsugi est l'exemple que la réparation peut être esthétique tout en manifestant une histoire et un nouveau rapport à l'objet. L'idée de valoriser cette démarche, ces liens et cette apparence est intéressante. C'est une technique simple mais minutieuse.



6

7

1972

Le Facteurs Communs

La pièce de théâtre 1972 fait récit d'une prise de conscience environnementale de deux protagonistes, de manière active en intégrant le public dans le jeu. Elle est créée en 2023 par la compagnie Facteurs Communs¹. Cette compagnie, fondée en 2003, s'installe à Strasbourg en 2015. Elle affirme vouloir être « un espace de rencontre, de dialogue où se partagent des valeurs communes : l'importance de la création et de la créativité dans l'épanouissement de chacun ainsi que la conviction du rôle de l'art dans la société pour connaître l'autre, rêver, réfléchir, créer du lien »².

1972 est mise en scène et jouée par Fred Cacheux et Nils Öhlund. Ils prennent le rôle de deux personnages nommés tous deux "Francis" et nés en 1972. Par le biais d'extraits du Rapport Meadows (Les limites de la croissance) et d'œuvres littéraires, picturales et musicales variées, ils analysent de manière méthodique la société, la situation environnementale et les freins cognitifs au changement. Les spectateurs sont amenés à venir sur scène pour voter en se déplaçant dans l'espace et interagir avec le récit et la mise en scène.

Cette pièce de théâtre se termine sur une projection future où la société se serait renouvelée pour proposer de nouveaux corps de métiers liés aux enjeux de ce nouveau système social. On retrouve la vision d'un idéal de résilience sociale. Après la pièce, une cartographie des structures locales qu'il est possible de rejoindre est affichée, puis une table ronde

est organisée pour discuter des ressentis des spectateurs ainsi que des changements réalisables dès aujourd'hui. Cette pièce de théâtre, au-delà de son récit, propose une véritable réflexion sur les enjeux environnementaux et sociaux actuels. Elle invite les spectateurs de manière active dans ce raisonnement, pour qu'ils puissent eux aussi vivre ce cheminement, à l'image des deux protagonistes. Elle est complète jusqu'à proposer des outils concrets pour dépasser la réalisation et participer aux réseaux communautaires locaux existants.

¹<https://lecurieuxfestival.com/evnement/1972/>

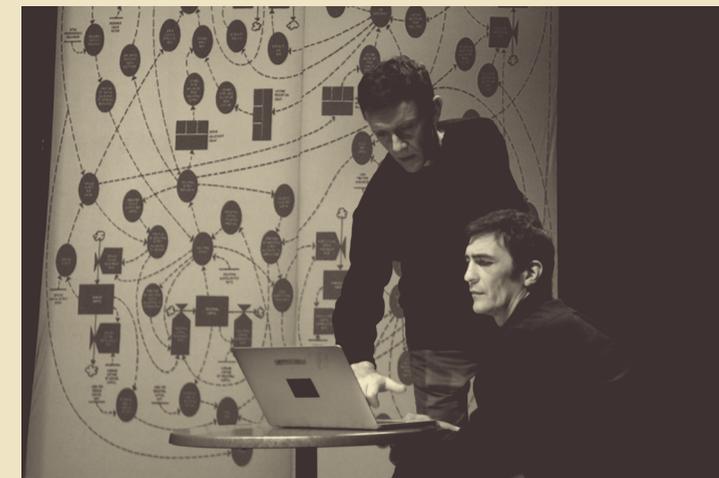
²<https://facteurs-communs.fr/presentation/>

³<https://facteurs-communs.fr/spectacle/1972-2/>

(Pages consultées en janvier 2025)



3



Labo-Fiction Ateliers de l'Antémonde

¹ <https://antemonde.org/labofiction/>

² <https://antemonde.org/>

³ <https://antemonde.org/labofiction/>

⁴ <https://antemonde.org/textes/manufacture-des-utopies/>

⁵ <https://antemonde.org/>

(Pages consultées
janvier 2025)

Les ateliers de l'Antémonde est un collectif de personnes engagées dans les luttes anticapitalistes et féministes. Iels se définissent comme « un espace de fabrication d'imaginaires enthousiastes, féministes et critiques du complexe techno-industriel »¹. En 2019, iels publient leur ouvrage *Bâtir aussi*, dans la collection Sorcières des éditions Cambourakis. Ce livre est une fiction qui fait récit de l'Haraka, des communes libres et des régions autonomes issus d'« un mouvement social qui démarre avec les printemps arabes en 2011 et s'étend à d'autres révoltes ailleurs sur la planète »². Les nouvelles de cet ouvrage sont indépendantes les unes des autres, mais toutes liées par ce même univers.

Leur activité est la « fabrication d'imaginaires enthousiastes, féministes, anticapitalistes et critiques du complexe techno-industriel ». Pour se faire,



ils conçoivent des ateliers d'imagination collective, appelés labo-fiction, à partir de l'univers de *Bâtir aussi*. Ces labo-fiction prennent la forme de discussions de 2h30 en petits groupes ou de 4h en grands groupes. C'est « un moment collectif de recherche et d'expérimentation »³. Ils prennent la forme d'échange et de débats à l'oral afin d'être accessible à tou.te.s, y compris ceux qui ne maîtrisent pas l'écrit ou ne sont pas à l'aise avec ce moyen. Les Ateliers de l'Antémonde visent à créer des nouveaux imaginaires, non pas ceux de héroïne.s mais ceux de mouvements sociaux : « Seuls des mouvements sociaux d'ampleur forceront des changements de société capables d'agencer un monde plus habitable. »⁴. Ils affirment expérimenter « la science-fiction à plusieurs mains pour s'extirper d'un présent verrouillé en puisant dans leurs pratiques de luttes et de vie collective »⁵.

Cette pratique invite à créer collectivement et échanger autour d'enjeux sociétaux. Elle permet de se projeter dans des possibilités d'avenir ou d'initiatives à mettre en place, à évaluer leurs avantages et leurs limites. Cultiver une posture d'imagination se rattache à la capacité de résilience. L'imagination est un outil pour ne pas se limiter à ce que l'on pense être défini et donc à pouvoir s'adapter et changer de regard sur nos marges de manœuvre individuelles ou collectives.

The Refugee Nation Flag Yara Said

Le projet Refugee Nation¹, mené par Amnesty International², vise à créer une identité communautaire à tous les réfugié.e.s du monde, au-delà des frontières politiques et géographiques. Son symbole principal est le Refugee Nation Flag, un drapeau conçu en 2016 pour la première participation aux Jeux Olympiques d'une équipe représentant les réfugié.e.s. Sa créatrice, Yara Said, est elle-même une réfugiée syrienne qui a trouvé asile à Amsterdam. Elle s'inspire des gilets de sauvetage pour réaliser un drapeau orange, avec une bande noire, ce qu'elle affirme être un symbole de solidarité avec toutes les personnes qui ont dû en porter au cours de leur vie pour traverser la mer dans l'espoir de trouver sécurité dans un nouveau pays³.

Ainsi, ce drapeau est devenu un symbole d'espoir et d'unité pour des personnes issues de pays, cultures et langages différents. Il met en évidence leur existence et leurs récits en démontrant leur capacité à résister et s'épanouir. C'est un acte de résistance contre la marginalisation et la déshumanisation de cette communauté. Ce projet redéfinit la notion de nation et d'appartenance en mettant l'accent sur la résilience, l'identité et la dignité des réfugié.e.s, tout en manifestant leurs droits et à leurs luttes. Démocratiser un fort symbole visuel tel que ce drapeau permet de mobiliser les enjeux liés à cette communauté⁴.

Cette initiative met en lumière l'importance du réseau communautaire. Ici, le projet a une

résonance identitaire mais il participe à la création d'un réseau de personnes unies par leurs expériences communes et leur lutte pour la dignité, la sécurité et la liberté. Il rappelle que la résilience collective n'est pas seulement un acte individuel, mais un processus commun qui nécessite l'unité, le soutien entre individus et l'action partagée. Il permet donc de changer d'échelle. Cela rend possible la création et la mise en place de projets de plus grande envergure.

¹ <http://therefugeenation.com/>

² <https://www.dandad.org/awards/professional/2017/pr/25818/the-refugee-nation/>

³ <http://therefugeenation.com/#OurFlagFilm>

⁴ <https://www.dandad.org/awards/professional/2017/pr/25818/the-refugee-nation/>

⁵ <http://therefugeenation.com/>

⁶ <https://designmuseum.org/exhibitions/beazley-designs-of-the-year/graphics-20xx/the-refugee-nation-flag>

(Pages consultées
en janvier 2025)



Études de cas techniques

J'organise mes expérimentations techniques autour d'un travail avec le fil en tant que matériau. Il prend de nombreuses formes, que ce soit de la corde, du fil métallique, du fil à tisser... Il peut être épais, très fin, flexible ou rigide. Le fil peut être trouvé partout dans nos quotidiens, ce qui le rend accessible. Les techniques et savoir-faire liés à sa manipulation sont souvent simples et répétitives, ce qui les rend compréhensibles facilement et reproductibles. C'est cet aspect qui m'intéresse puisque ma recherche tend à développer les compétences techniques des usagers et leur faire fabriquer des choses par eux-mêmes.

Dans ces expérimentations techniques, j'explore deux pistes : le fil en tant que lien, pour nouer des éléments entre eux, et le fil en tant que matériau, pour créer de la matière, des surfaces ou réparer en comblant des trous.

1 Double Fisherman's

Objectif : rallonger un fil en nouant de manière solide et fixe l'extension, afin qu'elle ne se dénoue pas.

Couper deux longueurs de fil de 20cm.

Placer les deux brins côte à côte (A et B).

Nouer A autour de B comme montré sur le schéma.

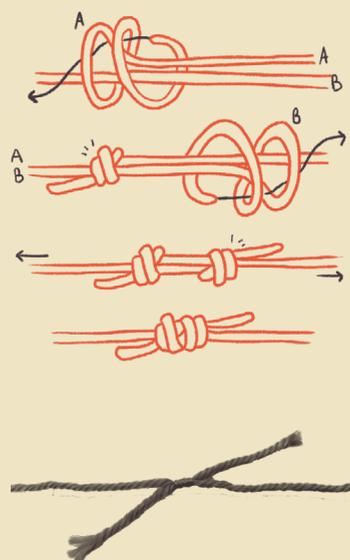
Puis nouer B autour de A comme sur le schéma.

Tirer fort des deux côtés pour que les nœuds se rejoignent.

Une fois serrés, les fils se bloquent mutuellement.

La technique fonctionne, les fils ne glissent pas, même en tirant très fort. C'est une technique rapide et simple à exécuter. Les deux fils pourraient être de matières différentes, à partir du moment où ils sont assez flexibles pour appliquer la méthode. Il faut garder en tête qu'il est nécessaire d'anticiper l'extension : chaque partie du fil doit avoir assez de longueur pour mettre en œuvre cette méthode.

Cette technique permet d'assembler efficacement deux fils entre eux. Elle est facile à réaliser techniquement, donc elle pourrait être reproductible pour un usager.



2 Nœud de galère (Ladder Hitch)

Objectif : lier simplement des éléments de bois grâce à du fil.

Couper trois bâtons de même dimension, ici 10cm.

Couper 25cm de fil.

Enrouler le premier fil autour d'un bâton.

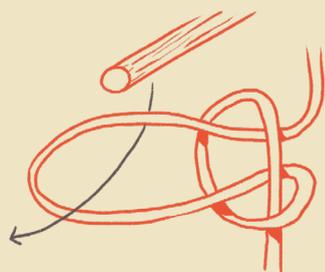
Passer le fil situé du côté intérieur par-dessus l'extrémité du bâton, de manière à ce qu'il soit derrière.

Répéter l'opération pour les deux autres bâtons avec le même fil en laissant 5cm entre chaque nœud.

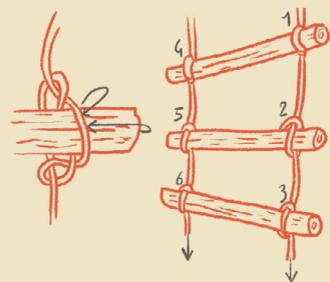
Enrouler le second fil sur l'autre extrémité du premier bâton.

Passer le fil situé du côté intérieur par-dessus l'extrémité du bâton, de manière à ce qu'il soit derrière.

Répéter l'opération pour les deux autres bâtons en laissant 5cm entre chaque nœud.



I - Nouer



3 Œil de Dieu

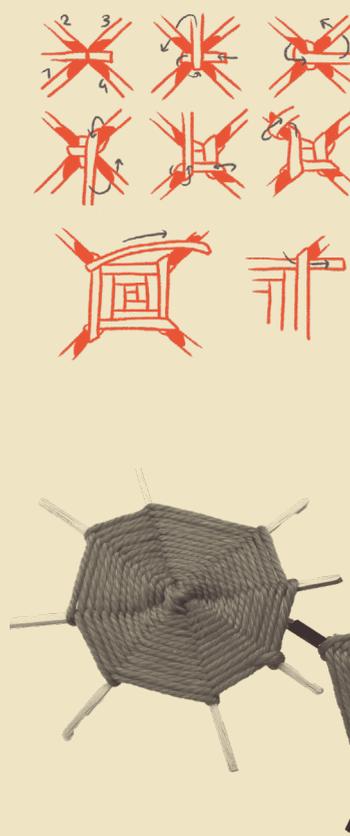
Objectif : Créer de la matière avec du fil autour de bâtons et les lier entre eux.

Prendre au moins deux morceaux de bois, ici de 10cm.

Prendre une pelote de fil.

Enrouler le fil autour de chaque extrémité de bois de manière répétitive, comme indiqué sur le schéma.

Pour terminer, passer le fil sous un autre pour le bloquer.



II - Tisser

4 Paillage

Objectif : Créer de la matière avec un fil épais pour remplir la surface d'un cadre.

Fabriquer un cadre de 8x8cm.

Faire un nœud sur un des angles.

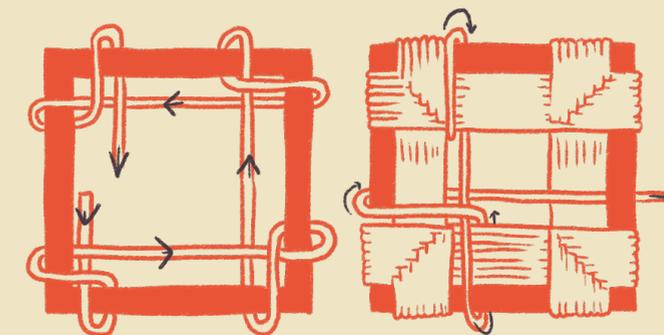
Passer le fil tendu autour de chaque angle du carré de manière répétitive jusqu'à atteindre le centre.

Retourner le cadre et faire un nœud.

Couper le restant du fil.

C'est une technique très longue à appliquer sur une toute petite surface déjà. Il faut veiller à être régulier et à tendre le fil en permanence.

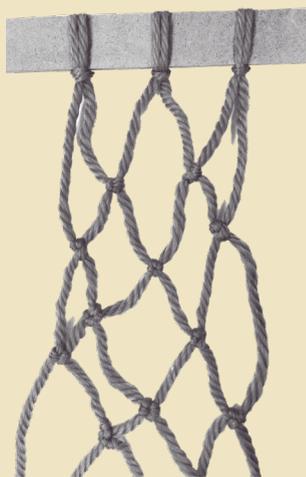
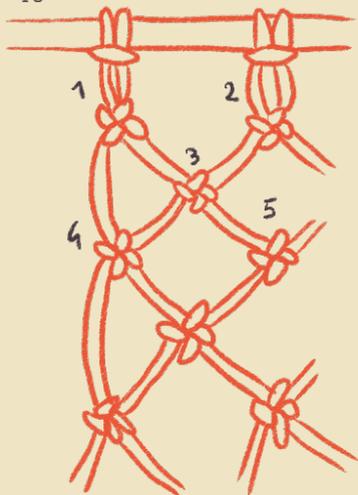
La technique est facile à réaliser techniquement car le geste est simple et répétitif.



La méthode n'est applicable que sur une surface 2D, donc cela ne pourrait pas faire la jonction entre trois bâtons dans trois axes différents. Par contre on peut lier autant de bâtons à plat qu'on veut entre eux. Plus de bâtons sont présents à l'origine, plus la surface créée sera solide, car le fil sera plus tendu régulièrement. Mais plus il y a de bâtons, moins la technique est pratique à réaliser car il faut maintenir tous les bâtons au début du procédé. Il faut aussi faire attention à prendre des bâtons résistants car les tiges de balsa utilisées dans la deuxième variante se sont parfois brisées à l'intérieur à cause de la tension. Malgré ça, l'expérimentation reste solide à l'extérieur. Le motif est aussi très joli.

La technique crée rapidement sans nœud une surface résistante et qui lie les deux bâtons ou plus de manière solide. Elle est facile à reproduire avec peu d'étapes qui se répètent à souhait.





5 Macramé (avec support)

Objectif : Nouer des fils entre eux, à l'aide d'un support, pour créer de la surface.

Découper trois longueurs équivalentes de ficelle, ici 50cm.

Pour chacune, prendre la longueur, la plier en deux et l'attacher à un bâton en passant les extrémités dans la boucle.

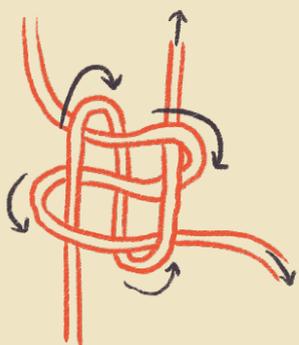
Ensuite, nouer chaque duo de fil en respectant la procédure du schéma.

Puis nouer deux fils de deux longueurs différentes entre eux.

Continuer de nouer les fils entre eux en alternant jusqu'à la longueur souhaitée.

C'est une technique longue. En revanche, elle permet beaucoup de possibilités en changeant la longueur entre chaque nœud, le type de nœud effectué, le type de fil sélectionné...

La méthode est compliquée à reproduire car malgré la répétition du geste, elle demande beaucoup de régularité pour avoir un résultat homogène.



6 Macramé (sans support)

Objectif : Nouer des fils entre eux, sans support, pour créer de la surface.

Découper trois longueurs équivalentes de ficelle, ici 30cm.

Les plier en deux de manière égale.

Faire une boucle pour chaque longueur

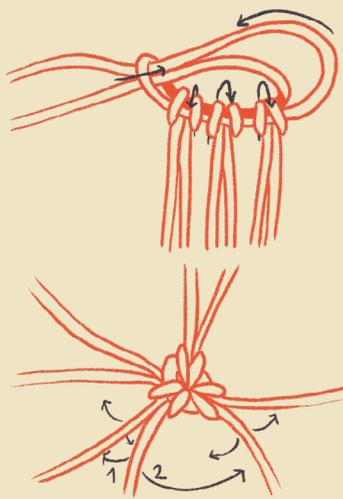
Nouer un fil avec l'un des deux fils à côté, puis avec l'autre.

Reproduire cette technique pour chaque fil.

Continuer à nouer chaque fil en respectant cette alternance, jusqu'à atteindre la longueur souhaitée.

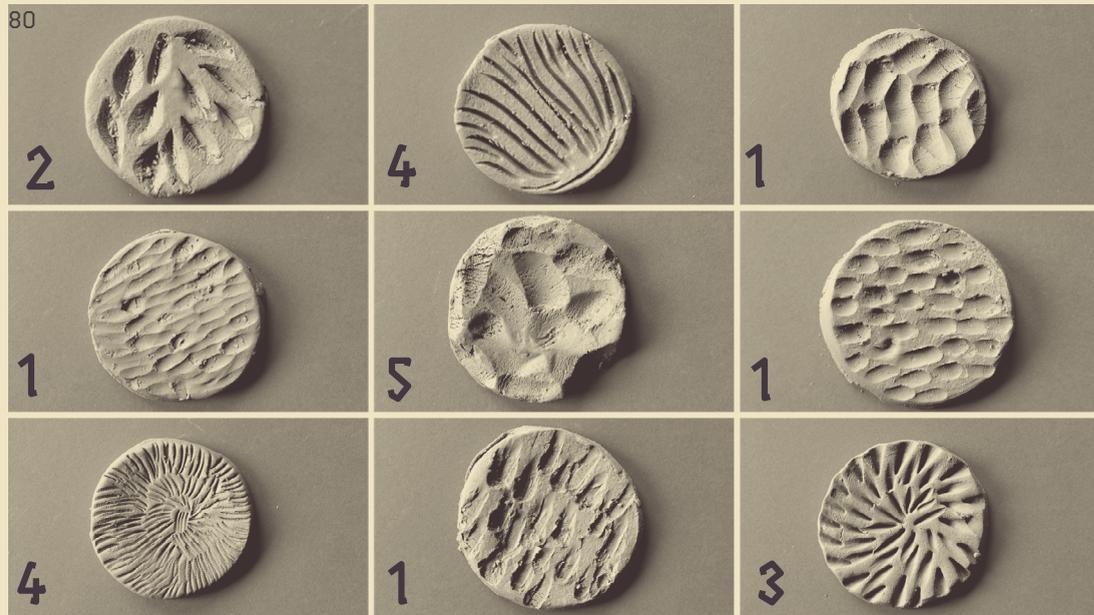
Au fur et à mesure, avec la tension, le filet s'est replié sur lui-même plutôt que de s'étendre à plat. Il faut donc faire attention à ne pas trop serrer ou du moins à laisser plus de distance entre les nœuds. Cette technique semble plus intéressante que la précédente car elle évite de devoir commencer de manière linéaire avec un support. Ici la réalisation est uniforme et crée le filet directement.

La technique a peu d'étapes mais elle est longue et un peu dure à reproduire. Ici aussi, il faut beaucoup de régularité tout en prenant en compte le volume du filet.



III - Creuser

Mon partenaire de projet travaillant sur les biomatériaux, les résultats produits à la presse sont souvent des formes planes comme des cercles ou des carrés. Pour ajouter un peu de relief, j'ai pensé à expérimenter le fait de créer des traces. Pour ce faire, j'ai expérimenté sur de la pâte auto-durcissante pas encore sèche, qui est facile à travailler et qui peut se rapprocher du "liège de café". J'ai aussi testé sur du bois, qui est plus dur et qui se rapproche des biomatériaux thermo-compressés qui sont durs mais cassants.



7 Pâte auto-durcissante

Objectif : expérimenter différentes manières de faire des traces esthétiques sur une surface en pâte auto-durcissante.

Réaliser un cercle de 4,5 centimètres de diamètre et d'au moins 0,5 cm centimètres d'épaisseur (pour pouvoir creuser plus ou moins profondément).

Utiliser un outil pour creuser la matière de façon plus ou moins régulière.

1) Se saisir d'une petite gouge creuse et arrondie.

Enfoncer plus ou moins légèrement la gouge jusqu'au bout puis retirer l'outil.

Racler vers soi la surface pour retirer de la terre.

2) Se saisir d'un tournevis plat.

Creuser dans un sens puis dans l'autre, de manière à ce que les tracés se croisent et retirent la terre.

3) Se saisir d'un crayon.

Effectuer une pression avec la mine en glissant l'outil.

4) Se saisir d'un poinçon.

Tracer des lignes sur la surface.

Tracer des trames linéaires avec des petits traits fins.

5) Se saisir d'un bouchon.

Creuser des traces épaisses avec en superposant les tracés

Avec la gouge, le résultat peut être très différent selon le geste. La profondeur et la longueur de la trace dépendent de l'angle choisi : plus l'angle est aigu, plus l'empreinte est profonde et courte. Il est difficile de réaliser quelque chose d'homogène en profondeur. En effleurant la surface et en superposant les tracés, on peut créer un léger relief ou un motif. En creusant une trace plus prononcée et nette, on peut créer un motif net et légèrement variable selon la profondeur. C'est une technique longue car le geste est plus lent car il doit être plus contrôlé.

Avec le tournevis plat, la méthode est plus longue car il faut deux gestes pour former une seule trace, d'autant plus qu'elle doit être contrôlée pour que la terre se retire bien. Le motif créé est joli et ressemble à des feuilles.

Avec les outils fins comme le poinçon ou le crayon donnent

un résultat très net et plus homogène. Ils sont très simples à manier et rapides. On peut effectuer des tracés spontanément et les accumuler. C'est la meilleure option pour créer une trame précise rapidement et dessiner ou écrire sur la matière. La trace est fine mais le tracé peut-être spontané et répétitif donc une trame pourrait être tracée rapidement sur une plus grande surface.

Avec le bouchon, les traces sont épaisses et se superposent, ce qui permet de former une unité visuellement. On se rapproche plus du relief que du motif car les creux sont prononcés et créent un jeu d'ombre et de lumière. Puisque la trace est épaisse et ne vise pas la précision, une grande surface peut-être couverte.

L'argile est un matériau pratique pour creuser et permet d'effectuer des empreintes de plein de manières différentes. J'en retiens l'idée de varier les profondeurs, les répétitions de motifs et les épaisseurs d'outils. Pour transposer ces expérimentations sur du biomatériau, il faudrait prendre en considération sa fragilité.

Bois

Objectif : expérimenter différentes manières de creuser une surface en bois.

Prendre un tasseau de bois.

Avec un cutter, entailler légèrement et répétitivement dans plusieurs sens, comme des hachures.

Entailler profondément à l'aide d'un cutter dans un sens puis dans l'autre pour détacher des parties de bois.

Creuser avec un cutter dans un sens puis dans l'autre, de manière à ce que les tracés se croisent et retirent le bois.

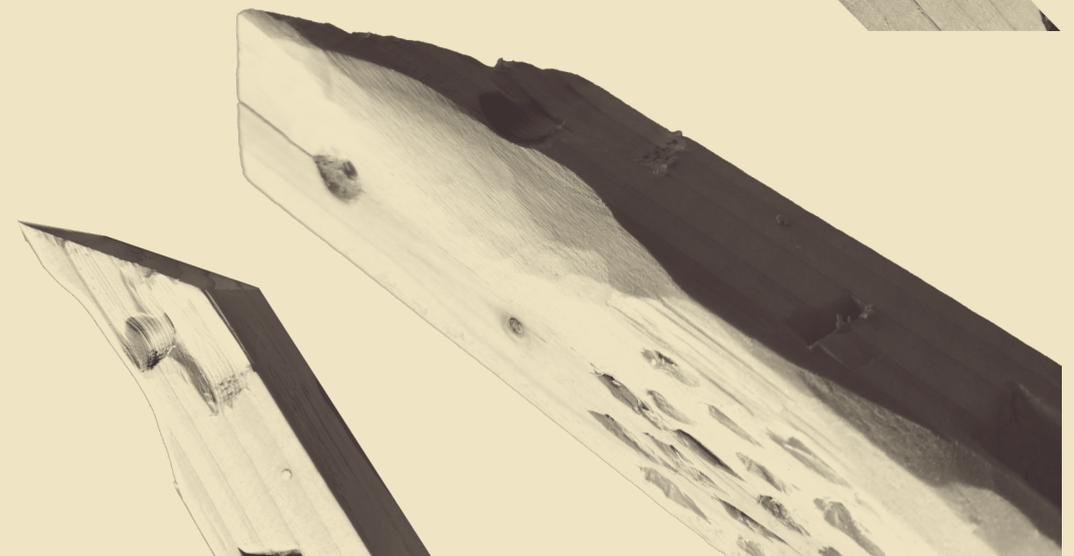
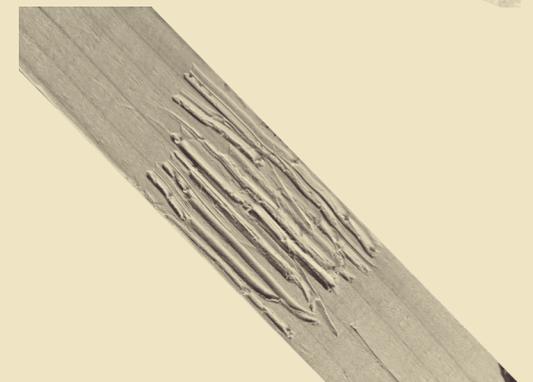
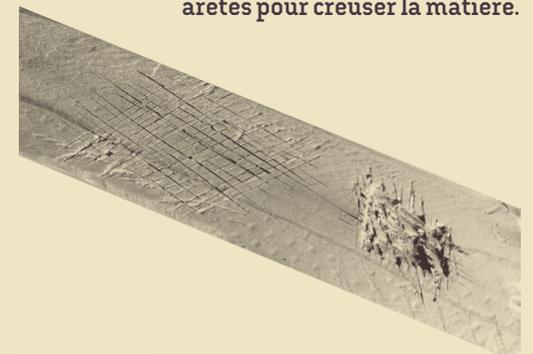
Marquer des lignes sur le bois avec une paire de ciseaux.

Creuser plusieurs fois légèrement la matière à l'aide du Dremel allumé et de ses embouts de ponçage rotatifs.

Glisser l'embout rotatif du Dremel allumé sur les arêtes du tasseau.

Dans l'ensemble, les techniques ne sont pas très efficaces, esthétiques ou rapides. Les techniques pour creuser le bois fonctionnent mieux en utilisant les arêtes du tasseau. Le résultat est plus prononcé et crée un joli relief léger.

Dans le contexte de biomatériaux, la matière serait plus fragile donc il faudrait opter pour les techniques qui entaillent ou creusent légèrement et progressivement. Le Dremel serait probablement plus efficace car il y aurait moins de résistance. Je garde l'idée de me servir des arêtes pour creuser la matière.



Entretiens sociologiques

Marjolaine BERT Entretien 1

Fondatrice de l'association EKO! qui œuvre pour la résilience sociale des exilé.e.s grâce à des ateliers low-techs.

Résumé : Cet entretien caractérise le mouvement et la démarche low-tech de manière détaillée. Il aborde ensuite la résilience collective en soulignant l'importance de la complémentarité, de l'entraide et du lien social. Il met l'accent sur l'importance des spécificités territoriales et les pratiques existantes locales. Les sujets de l'action en fonction des marges de manœuvre de chacun et la balance entre échelles locales et échelle globale sont aussi traités. Enfin, il valorise aussi le respect du vivant.

Tania : Comment tu caractérises le concept de low-tech?

Marjolaine : Déjà, ce sera une réponse qui sera subjective parce que le concept de low-tech n'est pas quelque chose qui est arrêté. Si on regarde la littérature francophone ou anglophone, on a déjà des définitions qui sont différentes. Ce qui est sûr, c'est qu'on peut identifier une nébuleuse conceptuelle autour du concept de low-tech qui nous permet de nous rapprocher de ce que c'est, et de le toucher du doigt. On peut mettre tout ce qui est technologies intermédiaires, open hardware, permaculture, technologies sobres, technologies adaptées - appropriate technologies, un terme en anglais qui donne des résultats très intéressants sur pas mal de contenus - ... frugalité. Enfin, voilà, il y a plein de choses déjà autour qui nous permettent un peu de le catégoriser de manière un peu large.

Par contre, quand on rentre dans le détail du périmètre de ce que c'est que low-tech, c'est là où ça devient extrême-

ment, beaucoup plus compliqué. Parce que la low-tech est quelque chose de relatif. On ne va pas dire cet objet, il est low-tech, cet objet n'est pas low-tech. Cet objet va être plus ou moins low-tech, si on parle d'un objet. Et ensuite, la low-tech, ce n'est pas juste un objet, c'est aussi une démarche qui peut être appliquée à une organisation, un territoire, à un projet, à plein de choses... et à un mode de vie, à une technique, à l'architecture, à l'agriculture, à finalement des domaines extrêmement variés. Donc, ça dépasse la question de l'objet. Mais on peut quand même dire que la low-tech a une approche qui part de l'objet, et qui après a été extrapolée à la démarche. Par exemple, le concept de permaculture est un concept qui d'abord a été des grands principes, dits principes de permaculture - Bill Morrison et Anne Green - et qui après ont été déclinés, dont on peut dire aujourd'hui qu'il y a des techniques un peu permaculturelles, alliées, tomate, basilic, etc., ensemble par exemple. Donc, des choses plus

concrètes et précises.

La low-tech est vraiment venue de l'objet, du concret, et donc un peu déconnectée finalement d'une démarche. Et personnellement, c'est vrai que pour moi c'est important, et c'est en ça que je préfère la permaculture, c'est que la permaculture a une approche qui va du général au petit, alors que la low-tech, je pense, peut conduire à des erreurs, parce que des gens peuvent truffer une démarche mal fichue, mal ficelée, d'objet low-tech, et donc être complètement à côté de la plaque. Par contre, là où je préfère la low-tech à la permaculture, c'est que la low-tech renvoie plutôt à l'énergie, là où la permaculture renvoie plutôt à l'alimentaire et à l'agriculture. Et donc il y a des connotations qui sont différentes, même si les deux s'appliquent à tout, on va plutôt parler de permaculture quand il s'agit de maraîchage, et on va plutôt parler de low-tech quand il s'agit de production d'énergie. Ou en tout cas de système technique, plutôt de l'ordre du mécanique.

La définition un peu type, c'est à trois critères, donc ça c'est une définition qu'on a construite avec le low-tech Lab. Trois critères, utile, accessible, durable, qui est une définition, mais ce n'est pas la seule. Mais qui permet, je trouve, quand même de caractériser assez bien ce qui est de l'ordre de la low-tech ou pas. Mais pour revenir à cette idée de relativité, un même objet peut ne pas être low-tech dans un contexte et être low-tech dans un autre contexte. Ce qui compte, c'est le fait qu'il soit rapporté à un besoin. Et donc la low-tech, ça invite pas à être anti-technologie, ça invite à être technocritique. Et de se questionner sur est-ce que c'est le juste niveau technologique pour répondre à ce besoin. Donc c'est pas l'absence de technologie ou par exemple si tu as un cancer et qu'il faut faire une IRM, et que tu as besoin d'avoir d'avoir accès à des choses qui sont extrêmement technologiques, et bien oui, dans ce cas-là, ce sera low-tech d'utiliser une IRM alors que c'est un truc de pointe. Par contre, quand il s'agit d'aller bronzer et de perdre son capital solaire bêtement sur une plage, autant le faire dans ton jardin qu'aller à l'autre bout de la planète et d'aller en Thaïlande avec un avion aller-retour pour dix jours. Donc ça vient questionner le besoin.

Je pense que ça, c'est une notion qui est importante derrière la question de la low-tech, c'est

vraiment le besoin versus les ressources. C'est vraiment cette question de l'efficacité et pas juste de l'efficacité de la technique. Il y a cette notion qui est très très importante, en tout cas qui moi m'est extrêmement chère et qui est très chère à EKO et à low-tech et réfugiés parce qu'il n'y a pas beaucoup de projets low-tech qui sont avec des publics qui sont réellement en situation d'exclusion... c'est beaucoup un délire d'ingénieur écolo, disons les choses, ou de designer écolo. L'écologie est parfois une approche un peu bobo de dire voilà la biocoop ça coûte plus cher etc. Et en fait la low-tech justement je trouve que ça rappelle que l'écologie n'est pas uniquement quelque chose qui est réservé à une élite qui aurait économiquement les moyens. Au contraire c'est quelque chose qui est très accessible en termes de savoir faire, en termes d'accès à la ressource etc. Donc ça c'est quelque chose qui est très important que beaucoup de gens oublient. Il y a beaucoup de gens qui s'intéressent à la low-tech parce qu'en fait c'est juste des ingénieurs écolos et pour eux c'est juste des techniques écologiques. La low-tech est bien plus que ça. C'est pas juste écologique, c'est accessible et écologique. Et l'"accessible" est extrêmement important.

La low-tech c'est aussi la rencontre entre l'innovation et l'ancien. C'est la rencontre entre des matériaux

ancestraux, des savoir-faire ancestraux et puis aussi la richesse de nos poubelles et tout ce qu'on peut faire avec ces nouveaux matériaux. Avec beaucoup de réemploi. Quand j'ai créé low-tech et réfugiés je pensais qu'on allait beaucoup s'appuyer sur du biosourcé au final en fait on fait essentiellement du réemploi. C'est fou ce que nos poubelles regorgent de trésors de partout. Notre terre, la planète regorge de trésors dans ses poubelles. Et du coup, la low-tech c'est une bonne manière de faire du réemploi mais en ayant toujours en tête le besoin. C'est vraiment besoin plus ressource. C'est vraiment la rencontre des deux.

Tania : Par rapport à ça, selon toi, quels sont les besoins essentiels majeurs d'un individu ou d'un groupe d'individus dans nos sociétés actuelles ? Comment tu classerais les différentes typologies de besoins ?

Marjolaine : Alors, si on reprend la pyramide de Maslow, il nous met en premier les besoins dits physiologiques donc les besoins sommeil, dormir, manger, boire, déféquer. Je parle du déféquer parce que souvent il est oublié, notamment dans l'humanitaire. On pense toujours à fournir un repas, à fournir un couchage et en fait la question de l'assainissement est très souvent oubliée. C'était le cas à Lesbos dans les camps de réfugiés, comme dans tous les camps de réfugiés. L'assainissement c'est un vrai besoin

qui n'est pas toujours identifié comme étant très important. Je pense pour des raisons purement culturelles, le tabou, c'est pas sexy. Il y a de l'emploi dans l'assainissement. Si les gens cherchent du boulot, qu'ils aillent dans l'assainissement. C'est incroyablement utile et fun, de parler de caca. Voilà donc les besoins physiologiques.

Mais Maslow, je pense, se plante sur pas mal de choses. Notamment le fait que quelqu'un puisse avoir plus besoin d'être entouré, de se sentir soutenu que de manger chaud. D'où le fait que, par exemple, des besoins comme la téléphonie, qui sont finalement traités de manière uniquement high-tech parce qu'on n'a pas encore trouvé d'alternative très low-tech au téléphone. Il y a la réparation de téléphone, il y a les Fairphones. Mais typiquement, si tu veux être en lien avec ta famille à l'autre bout du monde, aujourd'hui, il n'y a pas beaucoup d'alternatives à la réparation ou à la donation de smartphone. Et en fait, ce besoin-là, il est plus important pour beaucoup de personnes que de dormir dans un super matelas hyper moelleux. Ou de manger chaud. Elles préféreraient manger peut-être moins de trucs, avoir des repas moins équilibrés, malheureusement, mais pouvoir rassurer leur famille et être en lien. [...] Du coup, les autres besoins de sécurité, de sentiments d'ap-

partenance, etc. peuvent être très très importants.

Je pense que la low-tech peut être abordée d'une manière extrêmement individualiste. Il y a pas mal de gens, des survivalistes, qui l'approchent sous cet angle-là. Mais ça peut aussi être quelque chose qui peut être construit collectivement. Et en tout cas, ça, c'est la vision de société pour laquelle moi, je m'engage et je me bats. T'as parlé de tabou tout à l'heure.

Tania : Tu as parlé de tabous tout à l'heure. Donc, je me demandais, quels sont les blocages que tu penses que vous rencontrez au quotidien, au sein du mouvement low-tech en général, pour le diffuser ?

Marjolaine : Je pense qu'il y a un gros frein qui est, bon déjà le terme, c'est un anglicisme, ça fait très new age, innovation, et tout, ça ne plaît pas forcément à toutes les générations. Les gens ne savent jamais l'orthographier quand on utilise le terme à l'oral. Je pense que soit c'est compris de manière un peu simpliste, par beaucoup de gens, soit tout de suite, ça demande une définition qui dure très longtemps, et il faut tout de suite l'intellectualiser et lire des bouquins de 100 pages, ou 1000 pages.

Enfin, c'est pas accessible au commun des mortels. Et comme EKO par rapport à d'autres projets, type SOS Méditerranée ou Refuges Solidaires, galère à faire comprendre ce qu'on fait,

parce que c'est pas forcément simple pour tout le monde de comprendre. C'est le propre de toutes les démarches globales, c'est le propre des démarches holistiques qui sont souvent plus pertinentes, plus efficaces, mais plus complexes à expliquer. C'est intrinsèque, vraiment, à la démarche low-tech...

C'est quoi déjà la question ?

Tania : Les blocages que tu rencontres par rapport au mouvement low-tech et à sa diffusion.

Marjolaine : Ah au mouvement low-tech ? Le modèle économique. C'est bien d'être passionné de low-tech, mais si t'as pas de modèle économique derrière, si les gens peuvent pas vivre de leur engagement pour la low-tech, ça se développe pas. Aujourd'hui, la communauté low-tech, c'est une communauté essentiellement d'associations locales, qui font des ateliers gratuits. C'est le cas d'EKO aussi. Et tant qu'en fait, ça tire sur l'engagement de quelques personnes, ça s'épuise. Et les gens sont plus ou moins forts, plus ou moins coriaces, plus ou moins résilients... plus ou moins engagés aussi. Plus ou moins généreux aussi. Et du coup, les plus engagés, les plus militants, les plus généreux, les plus coriaces, vont durer plus longtemps, mais globalement, ça va se fatiguer.

Ce qui est important, c'est qu'il y ait des modèles économiques

qui se mettent en place, qui soient pérennes, qui soient autofinancés, qui permettent aux gens de s'engager durablement.

Tania : On va passer au sujet de la résilience. Qu'est-ce que la résilience pour toi, du coup ?

Marjolaine : La résilience, c'est la capacité d'un individu, d'une communauté, d'une société à rebondir face à un choc. Donc, ça peut être un choc traumatique pour une personne qui a vécu des traumatismes, et donc garder une santé mentale, aller de l'avant dans la vie et avoir confiance dans la vie malgré les traumatismes vécus. Ça peut être une société qui a la capacité d'absorber une crise Covid, une crise pétrolière. Ça peut être un territoire, comme le Briançonnais, qui dépend fortement d'une mono-activité économique, en l'occurrence le ski de piste d'hiver, qui est un sport, une activité qui va être amenée à s'effondrer, puisque on sait qu'en 50 ans, il n'y aura plus aucun glacier dans les Alpes, que bref, tout ça, c'est presque déjà du passé. Et qu'on est très dépendant de ça.

Et du coup, c'est un peu à l'image d'un champ qui ferait de la monoculture. Si t'as une maladie, ton champ, il meurt. Et si t'as diversifié tes essences dans ton champ, tu vas avoir des plantes qui vont être plus adaptées à une sécheresse. Une qui va être plus adaptée à ne pas être mangée par cet insecte. Une qui va être plus adaptée

à une inondation. Et bref, la somme de toute cette diversité va faire que ton champ ne va pas mourir totalement s'il y a un changement de ressources, un changement de climat, un changement de quelque chose. Et je pense que cette résilience, c'est pas uniquement la diversité qui l'enrichit, c'est aussi les liens et l'entraide qu'il peut y avoir entre les individus.

Donc par exemple, une forêt qui se fait couper quelques arbres, si les arbres entre eux se nourrissent les uns les autres via les champignons, via les racines, les troncs vont continuer à vivre. Et s'il n'y a pas cette solidarité, s'il n'y a pas cette complémentarité entre les individus d'un organisme, que ce soit qu'on parle d'un corps vivant, qu'on parle d'acteurs d'un territoire, qu'on parle d'essence dans un champ, on est fragilisé face à une perturbation quelle qu'elle soit.

Tania : Et du coup, par rapport à ça, en plus de la solidarité, est-ce qu'il y a d'autres aspects à considérer pour essayer de forger des communautés résilientes, par exemple ?

Marjolaine : Oui, je parlerais peut-être plus de complémentarité, d'entraide, de coopération que de solidarité. Tu vois, le fait qu'il y ait des formes de micro-spécialisation, mais pas à l'image de ce que Adam Smith pouvait écrire dans La Richesse des Nations en 1776

où en gros, il a écrit qu'il fallait que chaque pays, chaque nation se spécialise dans un truc, donc l'Angleterre dans le tissu, tout ça. Et je pense qu'en fait, cette complémentarité, elle doit être construite beaucoup plus localement, avoir un cordonnier, avoir un maréchal ferrant, avoir quelqu'un qui fait plus de céréales.

Un foyer est trop petit, surtout maintenant, des foyers avec une seule génération dedans, c'est pas adapté pour faire tes céréales toi-même. Moi, je me rends bien compte déjà d'avoir des poulets, des lapins, des abeilles, un jardin... Sylvain, il est consultant, mais il bosse pas beaucoup d'heures, enfin, on n'est pas autonome, et on a besoin de s'entraider énormément avec les voisins, de se prêter des outils, des machines, des compétences qui sont différentes parce que tu peux pas être expert en tout. Et donc la low-tech, c'est un peu quelque chose d'un peu paradoxal, c'est que d'un côté, ça te dit, "attention, y'a pas besoin d'être expert pour faire la low-tech", et mais ça rappelle aussi qu'on peut pas tout savoir et qu'il faut compter les uns sur les autres et que l'autonomie d'une personne toute seule, c'est illusoire.

Croire, je vais aller vivre dans la forêt, tout seul, parce que j'ai accès au wiki, c'est bon, je suis sauvée, non. C'est parce que t'auras tissé des liens sur ton territoire, des liens humains, de personnes que tu connais,

avec qui tu te soutiens mutuellement, avec qui tu te suis.

Solidarité, ça veut dire que c'est que dans un sens. Que l'entraide, la coopération, le partage, c'est dans les deux sens. Et finalement, c'est beaucoup plus sain, je trouve, le partage que la solidarité. Parce que dans le partage, tout le monde donne quelque chose et tu gardes ta dignité. Dans la solidarité, tu dépossèdes l'autre de son autonomie, de sa capacité, et finalement, ça peut être assez infantilisant, et ça peut mettre les personnes dans des positions d'assistantat.

Donc le lien social, le lien humain... la compétence, c'est pas de l'entraide juste, "on fait ensemble ton foin, puis on fait ensemble mon foin". Il y a ça aussi, il y a le côté, "ok, on se motive, on fait ensemble ce champ-là, parce que c'est plus facile de le faire à deux, c'est dur de faire les foins sous le soleil et tout". Mais il y a aussi le côté, toi tu t'y connais en mécanique, moi j'ai un petit tracteur, un tel, il a une centrifugeuse pour le miel, le quatrième... et en fait, c'est vraiment aussi les attributs, les talents, les ressources que chacun va mettre au service du collectif ou dans le partage. Donc il s'agit, un, d'avoir des liens, mais il s'agit aussi que les acteurs aient des ressources. Que ce soit des ressources connaissances, compétences, matériel.

Et ça, aujourd'hui, je pense que

nos sociétés ne sont pas assez résilientes parce qu'aussi, on nourrit pas ces talents-là. Tu vois, avec Sylvain, on connaît pas assez de personnes dans notre hameau, qui sont dans le même délire que nous, et on aimerait bien avoir plus de personnes avec qui partager. Et en fait, nos voisins, il y en a un, il est agent immobilier, le deuxième, il gruge le fisc pour devenir millionnaire alors qu'il a 40 ans, pour faire des chalets de montagne, le troisième, c'est sa maison de résidence de vacances, le cinquième, c'est un retraité, il a pas l'intention de faire grand-chose de ses journées parce qu'il vit sur la chance qu'il a lui, il a une retraite, et puis ça lui va bien comme ça, et puis il est pas sensible à nos sujets... et au final, on a du mal à identifier des personnes qui, comme nous, nourrissent et développent leurs compétences.

Mais même moi, tu vois, au final, je passe tellement de temps à être au service du collectif, à permettre aux gens de créer des liens entre eux, à permettre la rencontre, moi finalement, je bricole pas et je développe pas mes compétences low-tech. Je suis jamais en train de jardiner, je suis jamais en train de coudre, je suis jamais en train de bricoler, et au final, je suis surtout une très bonne organisatrice de projets. Je sais très bien comment faire des appels à projets pour trouver de l'argent, je sais très

bien comment ranger le drive et modifier un fichier en deux-deux, et être méthodique, mais au final, je sais pas tant que ça, rapiécer ou jardiner quoi... Ce qui est un de mes grands regrets. Mais du coup, ça c'est des choses que je développe dans ma vie, dans le reste de mon temps libre qui existe.

Mais du coup... il faut que les gens n'attendent pas qu'ils soient face à plus de pétrole pour se dire, "ah mince, il faudrait que j'électrifie mon vélo", parce qu'en fait, c'est toujours plus compliqué que ce qu'on croit. C'est pas juste électrifier son vélo. C'est aussi... savoir comment tu conduis sur la glace. C'est avoir aussi une remorque, avoir modifié ta remorque, avoir fait bouger ta mairie pour qu'elle fasse les voiries adaptées pour ça. C'est que culturellement, les gens se soient adaptés à la conduite avec des vélos sur la route. C'est le fait de ne pas mettre un stop à la fin d'une montée. Il y a plein plein de choses qui sont aujourd'hui pas adaptées, et tant qu'en fait, on sera pas déjà dans le changement, on se rendra pas compte de tout ce que ça induit. Du coup, faut pas repousser en se disant "ouais, je changerai le jour où il y a besoin". Faut changer maintenant, parce qu'il y a un long processus de changement. On est dans une urgence de changement, il y a besoin de bifurquer super vite, et en fait, on se rend pas compte qu'on est obligé de

le faire en format de transition.

Quand il y a eu déclaration de la Covid, c'est pas vrai, c'était pas un jour, il y a eu des problèmes énormes, ça a coûté très très cher d'être réactif, ça a impacté psychologiquement des personnes, c'était extrêmement dur à vivre pour plein de personnes qui étaient vulnérables, ça a été des traumatismes pour certains, c'était des absences de masques pour d'autres, c'était des absences de vaccins pour... Enfin, c'était plein plein de choses, c'était la méconnaissance sur les vaccins, c'était l'absence de surveillance sur la performance des vaccins, et donc on a pris des risques énormes à l'échelle de la population entière, parce que ça a pas été anticipé, construit, testé à petite échelle, prototypé, validé, avant d'être généralisé. Et donc, ça, faut se dire que ça touche tous les domaines de la vie. La santé, l'éducation, le transport, l'habitat...

Là en ce moment, je suis en plein dedans avec l'habitat, et c'est complètement dysfonctionnel. Complètement dysfonctionnel. J'ai des tout petits revenus, j'ai un bâtiment lettre G à isoler, et en fait, ça ne fonctionne pas. Donc, il y a une urgence, une urgence, parce qu'au niveau politique, il y a des choses qui bougent.

À l'échelle individuelle, tout le monde a des marges de manœuvre. Il y a des marges de manœuvre partout, dans

le privé, dans le public, les individus... Que chacun utilise les marges de manœuvre qu'il peut, il y en a. Quand il y en a, utilisons-les. On ne va pas demander à un burkinabè d'utiliser ses marges de manœuvre. Les français, on a des marges de manœuvre. Déjà, ne serait-ce qu'en allant voter, en conscience, etc. Mais clairement, il y a quand même beaucoup de choses qui sont aux mains du politique.

Tania : Selon toi, la résilience, elle ne peut pas se faire à échelle individuelle ?

Marjolaine : Je pense qu'elle se fait à tous les niveaux. Je pense qu'il y a des marges de manœuvre à tous les niveaux. Je pense qu'individuellement, on peut faire le choix de l'être. C'est mon cas. C'est uniquement parce que j'ai fait des choix individuels importants à ce niveau-là que je n'utilise pas une goutte de pétrole dans mon quotidien, ni pour me nourrir, ni pour me déplacer, ni pour me chauffer. Peut-être dans mes médicaments, éventuellement, quand j'en prends. C'est possible.

Il y a des marges de manœuvre à plein d'endroits, et on peut le faire et individuellement, et collectivement. Il faut que ce soit pensé localement, avec les acteurs territoriaux, la mairie, la Comcom, la région. Tout le monde doit se bouger à tous les niveaux. Et s'il y en a qui ne se bougent pas, ça ne les empêche

pas de se bouger. J'ai un oncle qui est routier, qui vote RN, et qui me dit, moi je continuerai à arroser mon jardin la journée alors qu'il fait soleil et que du coup l'eau s'évapore. Tant que je verrai quand je suis routier, que je suis sur les routes et que je vois les céréaliers arroser en pleine journée, tant que je vois qu'eux ils font à l'échelle industrielle, moi mon petit jardin, c'est pas ça qui va changer la face du monde, donc je vais continuer à le faire. Ce qui est, je trouve, comme argumentaire, complètement stupide. Parce qu'en fait, tu ne sais pas quelles sont les contraintes du céréalier. Si ça se trouve, il n'a pas de salarié le soir parce que ça coûte plus cher le salarié le soir que la journée. Enfin, tu ne sais pas. Toi, si tu peux le faire, fais-le. Ne te dis pas, je vais bouger le jour où les autres bougeront, sinon tout le monde va attendre tout le monde.

Tania : Ce qui fait que la résilience à ce stade-là dans nos sociétés c'est plus un cheminement, une sorte de démarche pour s'émanciper, pour être moins dépendant. Ce n'est pas une capacité directement qu'on peut...

Marjolaine : On n'a pas tous les mêmes marges de manœuvre, déjà. On n'est pas à égalité face à ça. Moi, j'estime être quelqu'un qui a beaucoup de marges de manœuvre par rapport à un burkinabè, par exemple. Mais même par rapport à un français moyen. J'ai été brillante dans

les études. J'ai eu l'opportunité de faire les choix de ce que je voulais comme travail. Je m'estime chanceuse dans pas mal d'aspects. Et sur d'autres aspects, beaucoup moins. Je viens d'une famille plutôt modeste. En tout cas, j'ai utilisé les marges de manœuvre que j'avais à ma disposition. En l'occurrence, l'aspect plus académique, professionnel, c'était un peu ma force. Mais à côté de ça, je n'ai pas de réseau. Ma famille, en tout cas, je suis partie avec un réseau zéro dans la vie, en termes de personnes influentes. Pour créer EKO, ça a été plus dur de ne pas avoir de réseau. Là où, par exemple, le Tech Lab, Corentin, ils viennent d'une famille de Châtelperon et ils connaissent beaucoup de gens qui soutiennent très facilement le projet. Donc ça change vachement la donne.

Comme dirait Bourdieu, j'ai un haut capital culturel acquis, clairement lié à l'école. Par contre, j'ai un capital économique faible et un capital social faible, pour me catégoriser socialement. Donc j'ai juste utilisé les marges de manœuvre que j'avais. Mais je pense qu'il y a des gens qui ont plus de marge de manœuvre et je pense qu'il y a des gens qui ont moins de marge de manœuvre. Ce qui est con, c'est que chacun utilise les marges de manœuvre qu'il a.

Après, il n'y a pas de... Ça peut être quelque chose d'un peu jugeant de dire qu'on peut faire plein de choses parce

que quelqu'un qui galère, une maman avec trois gamins, qui n'arrive déjà pas à boucler les fins de mois, qui bosse comme une malade, le soir elle rentre, il faut qu'elle fasse à manger pour ses gamins, peut-être qu'elle n'arriverait pas à libérer de l'espace mental pour penser à tout ça et qu'elle a juste envie de s'aplatir devant la télé et regarder BFM le soir pour se vider le cerveau parce qu'elle est épuisée. Et donc, elle n'aurait pas de marge de manœuvre. C'est vraiment de se dire quelles sont les marges de manœuvre que j'ai. Et comment j'alloue mon temps, comment j'alloue ma chance. C'est vraiment ça. Pour moi, en tout cas, de me dire.

Et après, il y a plein de manières de le faire. Ces marges de manœuvre peuvent être utilisées de plein de manières différentes. Ça peut être changer de banque. C'est juste une démarche administrative. Ça peut changer beaucoup de choses. Repenser la question du transport. Ça peut être juste déjà choisir un lieu de vacances cette année, plus près. C'est pas forcément très compliqué. On part pas en Italie, on part en Provence. On part pas en Suède. On part dans le Vercors.

Il y a plein de choix au quotidien. On passe notre temps à faire des choix de ce qu'on achète, de ce qu'on vote, de quel métier on fait, de ce qu'on regarde comme information, de

ce qu'on suit comme information, de ce qu'on partage autour de soi. Qu'est-ce qu'on relaie, de l'actualité, de ce qu'on en comprend. Il y a plein de manières d'agir et de construire cette résilience.

La résilience, c'est un terme qui m'est cher. Je pense que c'est une bonne manière d'aborder des enjeux de manière transversale. Et je pense que c'est tellement d'actualité, malheureusement.

Tania : Si tu devais expliquer pourquoi c'est important d'être résilient, c'est important de s'émanciper de ces systèmes, et quels sont les enjeux de ce combat, comment tu l'expliquerais ?

Marjolaine : C'est des vies humaines. Je pense que les gens sont souvent sensibles à la question des humains, donc je commencerai par ça. Ils sont parfois plus sensibles à la question des humains qu'à la question des écosystèmes, qui leur paraît peut-être moins intangible, la question du vivant.

Donc c'est des vies humaines aujourd'hui. Il y a beaucoup de personnes qui sont en situation d'inégalité économique incroyable, sociale incroyable, de santé incroyable... 1% de la population pollue plus que un tiers de la population. Toutes ces inégalités-là, on les paye déjà aujourd'hui. C'est pas que du futur. Il y a des gens qui disent encore que demain on aura des soucis. Non, non,

c'est pas demain. C'est on a déjà des soucis. Il y a déjà des gens qui meurent à cause de ça. Il y a déjà des guerres à cause de ça. Faut pas croire que le génocide en Palestine, c'est une question de religion. C'est le pétrole offshore à la frontière de Gaza. C'est la tension sur la ressource, sur l'espace, sur l'espace de vie. Pour reprendre des termes de Lebensraum - des nazis - qui parlaient de l'espace de vie. Il y a cette tension sur la ressource, que ce soit les minerais, que ce soit l'eau potable. Bref, déjà comprendre en fait l'interdépendance entre tous les enjeux économiques, sociaux, environnementaux, politiques... pour se rendre compte de l'impact humain sur des vies humaines, sur des enfants, des enfants décapités, là aujourd'hui en Palestine, des centaines d'enfants qui meurent aujourd'hui. C'est aujourd'hui, c'est maintenant, et c'est lié à notre mode de vie, à notre mode de consommation.

Alors peut-être que ça peut être dur mes mots, mais pour moi, c'est criminel. Aujourd'hui, aller acheter son pain en voiture, c'est criminel. Aujourd'hui, regarder BFM, travailler dans l'armement, dans le nucléaire, dans toutes les économies, dans l'AFH, dans la cimenterie, dans l'agro-industrie, c'est criminel. [...] Donc ça, c'est une première raison. C'est l'impact sur les humains, je pense que c'est celui auquel les gens sont le plus sensibles.

Et après, il y a de manière plus générale, l'impact sur l'ensemble des êtres vivants, sur l'ensemble des écosystèmes. Sur lequel je pense que malheureusement, il y a beaucoup de gens pour qui... Je pense à mes voisins fascistes, je leur parle d'écosystèmes, ils sont là "haha", ils en ont rien à foutre. Pour eux, la nature c'est juste beau, et ils n'ont pas cette sensibilité aux êtres vivants au global. Mais si c'était pour moi-même, j'aurais mis ça en premier en tout cas. Parce que je mets l'homme dans les écosystèmes, c'est pas différent... Un enfant humain décapité c'est très triste, mais une tortue décapitée c'est très triste aussi. Limite je dirais que l'homme étant un peu le cancer de cette planète, qui la gangrène, malheureusement, l'absence de résilience anticipée, organisée, va causer énormément de destruction d'écosystèmes au global, mais aussi de vies humaines. Et en fait, je crois que ça va être de la régulation, c'est de la régulation.

Je ne sais pas si tu connais un peu les théories de Malthus, le malthusianisme. C'est un théoricien anglais du XIXème - ça remonte un peu - qui parle beaucoup de démographie. Et ça aussi c'est un sujet tabou la démographie, le fait qu'il y a de plus en plus de pression du nombre d'humains sur Terre. Bon c'est loin d'être l'unique facteur, je pense qu'il y a la question du mode de vie qui

pèse énormément. Je pense que si tu fais des enfants tard, déjà ça se joue sur la démographie, sans te dire je me prive de faire des enfants. Je suis loin d'être une chinoise qui dirait, ah les Africains font trop de gamins, chose qu'on entend parfois. Mais ce qui va se passer c'est que ceux qui ont la main mise sur les ressources, vont préserver leur mode de vie indécent. Et ceux qui malheureusement n'auront pas pris les avances stratégiques, économiques - parce qu'il y a eu colonisation, parce qu'il y a eu bref x, y - Vont en fait subir cette régulation, soit par les guerres, soit par les famines, soit par les... Bref, malheureusement ça va s'autoréguler. Et étant donné que c'est l'homme qui cause tout ça à la planète, peut-être qu'on peut se dire que finalement l'autorégulation de l'espace humain pourrait peut-être libérer un peu la planète. Mais je crois malheureusement que l'humain se détruira après qu'il ait détruit tout le reste. Donc cette théorie ne tient pas.

Tania : Sur un point de vue technique - encore par rapport aux marges de manœuvre -, comment tu penses qu'on peut appliquer un mode de vie résilient, adopter des low-tech dans un milieu urbain, où on n'a pas accès à l'extérieur... Comment tu l'imagines ?

Marjolaine : C'est une question hyper intéressante, parce que clairement la low-tech ce n'est pas une solution... En-

fin, ce n'est pas des solutions qui sont universelles et elles doivent être adaptées à tous les contextes. Notamment le contexte urbain versus rural, ou montagne versus mer... Enfin bref, il y a plein plein de contextes différents, mais notamment le contexte rural versus urbain, ça marque énormément des diversités de low-tech. Alors déjà, il y a plein de choses qui existent. Par exemple, tu ne peux pas avoir de compost parce que tu n'as pas de jardin, tu peux avoir un lombricomposteur dans ta cage d'escalier. Tu n'as pas de cage d'escalier ou tu ne peux pas mettre un, tu peux avoir un bokashi sur ton plan de travail. Tu as un studio, tu peux avoir un bokashi, tu as une grande maison, tu as un grand compost extérieur. Déjà, il y a plein de choses différentes.

Après, clairement, les ressources qui sont disponibles, c'est l'eau, le soleil, le vent, le chaud, le froid, la terre, le bio - la vie, le vivant, enfin, tu as des vers de terre ou des... Mais oui, on peut dire le vivant global, même si je n'aime pas dire que le vivant est une ressource - le feu, enfin... c'est des éléments. Et quand en fait, tu vis en ville, dans un immeuble, en fait, tu es peu au contact de ces éléments. Tu vas avoir du mal à mettre un frigo du désert dans ta cuisine, puisqu'il faut qu'il soit à l'ombre, avec de l'eau. C'est sûr que c'est des contraintes. Tu ne peux pas avoir, je ne sais

pas, des toilettes sèches. Mais par contre, ok, tu ne peux pas avoir de toilettes sèches - enfin, ça dépend, mais généralement, c'est difficile d'avoir des toilettes sèches en ville ou si tes locataires... Notamment, la distinction propriétaire-locataire, c'est aussi une grosse différence. Mais il y a plein, plein de différences. Mais par contre, tu peux très bien acheter la marque BOKU, qui te permet de te laver les fesses avec de l'eau, plutôt qu'avec du PQ. Et ok, tu n'auras pas réussi à ne pas chier dans de l'eau potable, si tu es locataire, mais t'auras pu éviter la déforestation. Ou alors, tu es propriétaire d'un appartement en grande ville et tu peux raccorder ton évier où tu te laves les mains avec ta citerne d'eau de ta chasse d'eau. Si c'est juste que tu es propriétaire de ton appart et que tu fais des travaux dans ton appart, ça, c'est faisable. Et du coup, tu évites de chier dans de l'eau potable propre. Ou alors, tu co-construis avec d'autres gens super cool un habitat partagé. Et là, tu le conçois en mode deux circuits d'eau. Un circuit d'eau potable pour la cuisine et puis un circuit d'eau de pluie pour la salle de bain et les toilettes. Il y a plein, plein, plein de solutions.

Donc, vraiment, il n'y a pas d'absence du tout de solutions low-tech. Il y a une multitude de solutions. C'est juste pas les mêmes. Donc, si tu as une idée un peu figée dans ta tête,

il faut un panneau solaire, une éolienne, un cuiseur solaire, un peu la panoplie emblématique de la low-tech. Non, ça ne collera pas. Il faut être un peu créatif, t'adapter à ton contexte et faire ce qui est... Enfin, utiliser tes marges de manœuvre. On revient aux marges de manœuvre.

Tania : Par rapport local, c'est aussi une question que j'allais traiter. Pour toi, les low-tech doivent-elles être nécessairement locales et situées ?

Marjolaine : Il n'y a rien qui est nécessaire. Si tu ne peux pas... Par exemple, moi, j'ai besoin d'électrifier mon vélo. Pour faire ce que je fais aujourd'hui, je ne pourrais pas le faire de manière non électrique. Pour moi, je le considère comme low-tech parce que c'est le plus sobre technologiquement. Je ne peux pas faire moins. Je ne peux pas faire ce trajet sans l'électrifier. Et je n'ai pas de producteur local de batterie. Par contre, j'ai acheté une batterie d'occasion sur leboncoin. J'ai acheté un système de pédalier électrifié qui vient d'une entreprise chinoise. Il n'y a rien qui est... Celui qui aura réussi à récupérer son eau de lavage des mains ou celui qui aura juste... Il a une plaque de gaz puisqu'il est locataire dans un appart en plein de ville. Mais juste, il met un couvercle sur sa casserole. 30%. Il enrobe sa casserole avec le vieux pull de sa grand-mère. Il gagne 70% d'économie de chauffage. Il n'y a pas

de petite économie. Pourtant, il se sera chauffé au gaz qui vient de Russie, par exemple. Donc, ce n'est pas une énergie locale. Ce n'est pas une énergie non renouvelable. C'est une énergie qui cause des guerres. Comme toutes les énergies non renouvelables.

Et du coup, il n'y a pas de... Il n'y a rien dans la low-tech qui est... "C'est low-tech ou ce n'est pas low-tech parce que c'est ça ou c'est ça". Si tu peux l'avoir local, c'est mieux. Si ça n'existe pas localement et que tu es obligé de passer par du pas local, pourquoi pas. Si tu n'arrives pas à te faire un four solaire qui est performant avec tes petites doigts et que tu passes par Bolivie Inti qui est à Nantes ou par Ijes Solar qui est à Munich pour avoir un super cuiseur solaire qui va être vraiment efficace et qui va te permettre de cuire ta bouffe au quotidien.

C'est une direction. C'est un sens. Il faut aller vers le local. Il faut aller vers la saison. Il faut aller vers le bio. S'il faut passer par le raisonné avant d'arriver au bio, s'il faut passer par le bio AB avant d'arriver au Label Nature & Progrès et Demeter, eh bien passons par tout ça. Et encourageons aussi le chemin. Parce que je pense que l'idéalisme un peu jusqu'au-boutiste peut finalement être vachement décourageant. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui sont parfois jusqu'au-boutiste dans un domaine mais qui ne sont pas du tout bons dans

d'autres domaines et qui sont parfois donneurs de leçons dans un domaine, mais qui n'ont pas une approche globale de tous nos impacts dans notre vie. Et du coup, je pense que ce qu'il faut, c'est aussi valoriser les petits pas des gens qui partent de loin et aussi renvoyer parfois l'absence de prise de conscience. Mais quelqu'un qui se dit déjà « Je vais avoir une maison à taille humaine » même s'il ne met pas plein de low-techs dans sa maison, déjà juste ça, que ce soit quelqu'un de sobre, la sobriété, déjà juste ça. Ne pas faire 50 000 allers-retours. Des trucs tout cons même, tu peux dire « Blablacar, c'est un peu surfé, les relations sur Blablacar, maintenant c'est des relations hyper commerciales. » C'est très bien. Enfin, si ça ne pousse pas à faire plus de transport et qu'il n'y a pas d'effet rebond, c'est toujours ça. Si on peut limiter le trajet, tant mieux. Si on peut faire du télétravail, plutôt que de prendre 5 fois sa voiture à l'autre bout du monde, très bien. Il y a plein de manières d'agir.

Et je crois que des fois, le côté un peu jugeant ou perfectionniste dans un domaine peut être contre-productif. Tu as des potes qui sont vegans, mais qui vont consommer à fond de l'huile de coco qui vient de l'autre bout de la planète. Et l'autre qui va être à fond local mais qui va avoir une nourriture hyper carnée parce qu'il est éleveur de brebis. Juste que

tout le monde mange peu de viande et que tout le monde mange le plus local possible. Et tant pis si on n'est pas à 100% pour moi, pas à 100% sans viande, sauf si c'est pour des raisons animales, mais en termes d'impact global. Ou pas à 100% local, ou pas à 100% de saison. À l'envers. Mais tu vas faire une petite blague sur encore des M&M's, tu vois. Juste pour que les gens se rendent compte que c'est pas... Après, moi c'est... C'est ma position.

Tania : on parle de lien social, de compétences, de partage... Sur la question des transmissions de savoirs, notamment culturelles. Est-ce que t'as... Des freins, ou des choses par rapport à ça ?

Marjolaine : je suis sensible à la destruction de la nature et des écosystèmes. Le mot nature, étant compris comme ce qui n'est pas humain, ce qui est très bête, puisque l'humain est naturel. Nous sommes tous la nature. Nous sommes nature. Mais... Je suis aussi sensible à la destruction des cultures. Et je pense que c'est qu'il y a peu de gens, je crois, qui sont aussi... Je sais pas si c'est parce que ma langue maternelle, c'est l'espéranto. Je sais pas. Mais en tout cas, pour moi, c'est comme ce que je parlais de monoculture agricole qui, du coup, perd en résilience. Je crois que le fait qu'on est en train de tout s'occidentaliser, de s'uniformiser, à fond la caisse, quoi. À fond la caisse. Cette destruction dont

on est nous-mêmes. On se rend pas compte que nous-mêmes, on... Moi, j'arrive pas à imiter le patois de chez moi. Je suis de Briançon depuis toujours et je... Je saurais pas refaire l'accent de ma grand-mère. Ou de le qualifier. Et... Ou même de parler la langue locale. Je parle français. Je parle une langue qui a été complètement homogénéisée à l'échelle de nations. Alors que je trouve que ces nations, c'est une connerie. C'est une énorme bêtise. Et... Et du coup, on perd notre diversité et on perd notre capacité aussi à rebondir face à une crise.

Nous sommes des petites plantes d'un champ qui devenons toutes pareilles. On s'est fait homogénéiser et OGM-oïser. Bref. Voilà. On est en train de se faire OGM. Et... On devient des clones parce qu'on regarde tous Netflix du Vietnam jusqu'aux Etats-Unis et Netflix nous propose les mêmes films du Vietnam aux Etats-Unis.

Et donc, du coup, les gens finissent par avoir la même culture, les mêmes valeurs, la même manière de penser. Et face à un problème, on a les mêmes réponses au problème. Et malheureusement, la diversité culturelle, elle s'amenuise. C'est incroyable. On écoute la même musique, on danse les mêmes choses, on bouffe les mêmes trucs. On est en train de stériliser notre diversité humaine. Et à une vitesse aberrante, on perd tous les jours une

langue, notamment en Inde. Et... Et du coup, on a beaucoup de choses à se partager.

Mais il faudrait surtout aussi pas oublier de préserver ce qui nous est propre à notre identité. Et je crois que c'est une des raisons pour lesquelles je suis contente d'être de retour à Briançon après beaucoup d'années. J'étais déjà dans une cinquantaine de pays. Pour le coup, j'ai une identité très citoyenne du monde. Mais j'ai aussi envie de revendiquer et de défendre mon identité ancrée à ce territoire local, pas à la France, mais à ce territoire local, pour tenter de préserver ce que je peux encore préserver. Même si ma grand-mère, elle peut déjà plus me parler en patois. Même si je sais plus le nom du peigne à myrtilles.

C'est hyper important qu'on se rende compte, pas uniquement que c'est des territoires qui nous appartiennent, mais que c'est nous qui appartenons au territoire, et qu'on doit à ce territoire aussi de préserver sa diversité. Et les techniques de construction locale, les modes de vie locaux... Et c'est pas du tout... Je suis pas dans un truc chasse, pêche et tradition un peu arriéré, où il faudrait faire comme les anciens. Je pense qu'il y avait des trucs extrêmement bêtes aussi dans les modes de vie des anciens. Et tu vois, ils mettaient les bébés dans la bouse des... Enfin voilà.

Mais ouais, je regrette de pas

parler patois local, parce que une langue, c'est une culture, c'est une manière de voir le monde, c'est une manière de la penser, et tu vois, la manière de construire une phrase, ça structure notre pensée. L'espéranto, c'est une langue légo, qui me permet d'avoir une intelligence un peu débridée, je pense, par rapport à beaucoup de français, parce que je peux créer les mots que je veux, les mettre dans l'ordre où je veux, et j'ai beaucoup de liberté de réflexion. Mais sinon, on est bridé par les langues. Si on n'a pas les mots pour penser les choses, on n'est pas capable de les... Elles sont pas intelligibles. Et je crois que ça, c'est un truc qui est vraiment... C'est quelque chose que je répète assez souvent, que je partage de temps en temps, ce que je te dis là. Mais j'ai rarement l'écho. J'ai peu de gens qui ont l'air d'être aussi choqués et affolés que moi à ce sujet-là. J'ai l'impression qu'il y a pas de prise... Les gens se mettent tous des jeans et des t-shirts. Et sans se rendre compte que les jeans, c'est un truc qui vient des Etats-Unis, que personne n'avait de jeans en France il y a 50 ans. Enfin, il y a 100 ans. Et... Ouais, que tout le monde... Ou qu'on boit tous du café, ou...

J'aurais envie de renouer par sentiments de préservation, de résilience, de résilience naturelle et de résilience culturelle. Et... J'aurais envie de préserver les savoir-faire du territoire au-

quel j'appartient.

Tania : Comme l'edelweiss, qui était pas de Briançon.

Marjolaine : bah clairement, l'edelweiss qui est je trouve pas emblématique d'ici, quoi. Et ça, tout le monde s'en fout que... Mais pour moi, c'est... C'est important de... De connaître notre spécificité et nos diversités. Mais c'est pas du tout dans un truc un peu... Je sais pas, j'ai du mal à l'expliquer. Mais c'est pas par chauvinisme, c'est ça que je veux dire. C'est pas par fierté, comme si mon terroir vaudrait mieux qu'un autre. Je pense que tous les terroirs... Toutes les diversités sont importantes. C'est la diversité qui est importante. Et ce territoire-là, il vaut pas mieux qu'un autre. C'est juste que moi, je suis née là, donc du coup, je me sens appartenir à celui-là. Et... Et je me sens plus légitime, en tout cas, dans celui-là que dans un village au Burkina. Voilà. Mais... Mais c'est pas... c'est vraiment pas par chauvinisme. C'est ça le terme, je crois. C'est pas par sentiment que, tu vois, qu'il y aurait un truc de mieux ici qu'ailleurs. C'est juste... Unique, et donc faut pas le perdre.

Tania : et du coup, par rapport à tout ce que tu m'as dit, pour toi, en tant qu'acteur qui agit dans les low-techs, qui a pour but de promouvoir la résilience, c'est quoi les grands objectifs, vers lesquels tout le monde devrait tendre ? Par exemple, développer ses spécificités et

les connaître. Est-ce qu'il y a d'autres choses comme ça que tu mettrais en tant qu'objectifs ?

Marjolaine : Bah la question des ressources... Pourquoi est-ce que, pour moi, on a beaucoup de choses à apprendre de nos anciens, du territoire - de chaque territoire -, de chaque passant de vie, de chaque spécificité. Mais même, tu vois, dans le hameau Pramorel ou Les Terrasses [Solidaires], déjà, c'est pas les mêmes contraintes. À Pramorel, il y a de l'herbe grasse, donc t'as des pâturages. Ici, t'as pas d'herbe, tu peux mettre pas de pâture... Enfin, vraiment, toutes les échelles, connaître les spécificités de toutes les échelles, et jusqu'aux plus locales, quoi.

Pourquoi est-ce que c'est si important ? C'est pas juste par devoir de mémoire, c'est pas pour faire perdurer quelque chose par fidélité. C'est parce que les anciens faisaient sous contraintes. Ils n'avaient pas d'autre choix que de faire avec les matériaux, les ressources de territoire. Donc leur ingéniosité a été, justement, d'explorer les possibles avec les ressources locales. Aujourd'hui, on peut aussi avoir quelques ressources pas locales, d'où le fait que, voilà je m'empêche pas d'avoir des vélos électriques. Je pense que les vélos électriques sont une solution très intéressante pour ce territoire-là, qui est très vallonné, pour permettre aux gens de se déplacer sur ce territoire.

Même en hiver, contrairement à ce que beaucoup pensent. Mais se réapproprier toute l'ingéniosité de nos anciens, c'est déjà une partie de la réponse qui est énorme, en fait. Ils ont la réponse à beaucoup de nos questions. Et les maisons à Pramorel n'étaient pas les mêmes que les maisons à Briançon. Pramorel, c'est le Hamon où j'habite, qui est face nord. Et du coup, de se réapproprier toutes ces spécificités, c'est des leçons pour, justement, l'avenir et pour aujourd'hui. Donc c'est juste des enseignements très, très riches, qu'après, on peut croiser. Tu vois, moi, je me passerais pas de Wi-Fi. Je pense qu'Internet est une source immense d'entraide, de coopération, d'efficacité, d'impact. Bien sûr qu'on a un impact bien plus grand, parce que si j'avais pas Internet, j'aurais pas de financement, je ferais rien de ce que je fais aujourd'hui. Donc ça n'empêche pas.

La low-tech pour moi c'est un peu la rencontre entre des choses anciennes et des choses nouvelles. Par contre, tu vois, de pas avoir plein de vidéos sur un drive, parce que c'est très lourd, et d'avoir cette conscience de se dire, bah voilà, on va minimiser, on va trier nos rushs, on va faire du rangement dans les rushs, parce que c'est un truc qui va peser. Ou alors, bah si je suis pas loin, tu te déplaces, tu viens me chercher, plutôt que de me passer un appel, sauf si tu sais pas où je suis, mais enfin... Des

trucs, tu vois, je me souviens, au lycée, on s'appelait depuis le bout de la course, ça n'avait aucun sens, parce qu'on avait la flemme de faire 10 mètres. Ah, on avait les premiers téléphones portables, enfin moi je ne l'avais pas encore à l'époque, mais voilà, ce qu'ils m'avaient dit, ils étaient fiers d'appeler. Bon, peut-être que toi t'as connu ça avant.

Et... Ouais, c'est pas de l'anti... Tu sais, c'est pas un retour à la bougie et au cheval. C'est aussi cette image-là que je pense que beaucoup de gens ont en tête, qui n'ont pas vraiment compris. Et c'est pas parce que moi, je fais le choix d'aller à vélo, et de faire beaucoup de cueillettes sauvages, et de manger mes œufs et mes poules, et... Et... Ouais, de prendre soin du vivant autour de là où j'habite, et d'être en interaction avec le... avec mon voisinage, et que je ne vais pas avoir Internet chez moi, tu vois... que je ne vais pas électrifier mon vélo. Enfin, je ne sais pas... Ça, c'est la rencontre des deux. Je pense qu'il y a plein de gens qui pensent qu'on vit un peu à l'ancienne, avec notre poêle à bois, à manger les racines... C'est un équilibre. Je mange plein de pissenlit, tu vois. Je pense qu'il y a des gens qui n'aiment pas les pissenlits. Moi, je mange plein de pissenlits.

Tania : Pour conclure, quelle est ta vision d'un futur désirable ? Parce que c'est une notion qui est importante dans les low-

techs, vers quoi tu tends ?

Marjolaine : Ce serait quoi, le futur désirable ? Je pense qu'il y aurait peu d'inégalités sociales. Parce que ce qui est difficile à vivre, c'est pas le niveau de sobriété. Ou le niveau d'inconfort. Ce qui est difficile à vivre, c'est l'injustice. C'est l'écart de confort. À l'époque où tout le monde mangeait du pain sec tout l'hiver, ils le vivaient pas trop mal, puisque tout le monde était logé à la même ancienne. Ce qui est difficile, c'est vraiment les écarts.

Le respect du vivant. Le respect du vivant ne voulant pas dire qu'il n'y a pas de mort. Pour moi, c'est ok qu'il y ait de la mort. Par contre, c'est pas manger de la viande tous les jours. C'est pas manger de la viande d'animaux qui n'ont pas eu une vie heureuse, épanouie, qui ont été maltraités. Moi, c'est ça qui me dérange le plus, c'est la maltraitance. Que ce soit chez les humains ou chez les animaux, c'est pareil. La mort chez les uns ou chez les autres me dérange moins.

Le respect du vivant, donc il n'y a pas que les êtres vivants. Enfin, il n'y a pas que les animaux. Il y a tous les êtres vivants. Et sur ça, tu vois, il n'y a pas cette idée de sentience, parce que je sais pas s'ils ressentent. C'est plus de l'absence de connaissances. C'est plus de l'agnosticisme sur le sujet. Mais donc, c'est pareil. En fait, tu vois, tu vas valoriser la diversité. Je

vais pas m'arrêter de couper des branches, couper des herbes, etc. Mais par contre, je vais travailler aussi à replanter. Je vais intervenir. Je suis pas dans... Je pense que ma vision, c'est pas de se retirer et d'avoir zéro impact sur le monde autour de soi. Je pense que le principe de plutôt ne pas nuire, primum non nocere, c'est un... J'aime bien ce principe. Il est intéressant et en même temps, je crois qu'on fait pas d'omelettes sans casser des œufs, au sens... Si tu veux réussir à faire bouger le monde, etc., t'es obligé aussi de... d'interagir. Et même si l'interaction, du coup, n'est pas toujours que positive. Sinon, je ne ferai pas le travail que je fais, clairement. Parce que je ne rends pas toujours les gens heureux. [...]

Mais la vision... beaucoup de liens sociaux et d'entraide entre les êtres vivants en général, beaucoup d'interactions. Surtout une déconstruction de nos valeurs et de nos imaginaires matérialistes, je pense que ça c'est un peu fondamental. Tant que les gens pensent qu'ils auront réussi leur vie parce qu'ils sont riches et qu'ils ont un beau costard-cravate, je crois qu'on va dans le mur.

Je pense aussi qu'on peut se tromper, je pense qu'il peut y avoir différents objectifs de vie en tant qu'humain. Le bonheur individuel ne pouvant pas être l'unique bonne réponse, je pense, au sens qu'on peut se donner dans la vie.

Je crois qu'on peut être dans la régénérescence. Là on n'est plus dans le stade de juste limiter l'impact, je crois qu'il faut qu'on régénère. Qu'on régénère les sols, qu'on régénère les écosystèmes. On n'en est pas juste à arrêter l'impact. Il faudrait déjà qu'on soit sur la courbe inverse. Malheureusement on est très très loin d'y être. Mais si on peut le faire sur un petit territoire, à son échelle.

Je crois beaucoup à des échelles artisanales, avec quelques choses aussi globales. Le réseau ferré, je pense que ça doit être monopolistique, je pense que ça doit être géré à une échelle même supranationale. Et maillé à différentes échelles du territoire. Ça ne peut pas être géré soit par la région, soit par l'État, soit par les entreprises - encore moins. Donc tout ne doit pas forcément être local. Je crois à la subsidiarité et aussi aux pensées globales à gérer local.

Je crois aussi au savoir-faire, au savoir, à la connaissance. Mais aujourd'hui on est tellement dans le savoir, qu'on oublie la cohérence entre ce qu'on sait et ce qu'on fait. Et il y a une forme de dissonance cognitive croissante dans la société, où la nouvelle génération n'a jamais été aussi sensible à l'environnement, mais n'a jamais été aussi polluante. Et du coup c'est bien d'en avoir conscience, mais c'est bien aussi de mettre son mode de vie en cohérence. Et du coup je crois que ce qui est impor-

tant c'est pas uniquement les savoirs, l'information, la prise de conscience, mais aussi le passage à l'action et la mise en cohérence.

Je ne sais plus c'était quoi la question ?

Tania : Un futur désirable.

Marjolaine : Un futur désirable. Des personnes qui ont moins divisé leur temps entre d'un côté le travail et de l'autre le loisir divertissant. Je crois que le divertissement est une invention catastrophique. Ça montre à quel point le travail peut être aliénant. Si on fait un travail qui nous passionne, qui a du sens, qui nous épanouit, qui nous permet de créer du lien social, qui développe nos compétences, qui nous grandit, qui nous épanouit, eh bien il y a moins besoin de décompenser en parallèle et de souder le cerveau comme des bêtes stupides.

Je crois qu'on aura des médias beaucoup plus libérés. Là il y a un gros gros gros souci de la société française démocratique lié au fait que les médias appartiennent à des acteurs privés, qui ont des intérêts. Ça c'est un souci majeur. Tant qu'on ne sera pas éclairé par des médias qui sont des vrais journalistes, on ira dans le mur. Je ne suis pas sûre de croire à la démocratie participative à 100%. Je trouve aussi que ça dysfonctionne beaucoup. Que c'est beaucoup beaucoup d'énergie. Je crois aussi aux

compétences des personnes. Et tout le monde n'est pas compétent.

Et je ne suis pas non plus une technocrate. Je crois qu'il y a une rencontre entre les deux à faire, avec des experts, avec des formes de contrôle citoyen. Mais là j'en peux juste plus depuis que le NFP a créé les débats sur Whatsapp. Ça n'a aucun sens en vrai. Ça ne sert à rien. C'est stérile. Les gens parlent. C'est nul. Il y a une démocratie participative et démocratie participative. C'est ce que je veux dire. C'est qu'il y a des modèles un peu complexes qui existent, qui peuvent fonctionner. Qui sont un peu complexes. Auxquels malheureusement on n'est pas assez confrontés. Et on ne sait pas ce que c'est parce qu'on ne nous a pas offert l'opportunité de le vivre en tant qu'enfant, en tant que citoyen. Et qu'on manque d'expérience en tout cas. Et que les gens ne savent pas faire. Et qu'il n'y a pas cette culture-là aujourd'hui. Et que ça, ça va s'apprendre aussi. On n'apprend pas à coopérer aujourd'hui dans les modèles d'éducation.

Oui, on n'a pas parlé d'éducation. Mais bon, clairement on va devoir revoir l'éducation dans des salles blanches face à un bureau. Sur des chaises toutes rectangulaires, déconnectées du monde qui nous entoure. Je crois que l'apprentissage de la vie doit se faire plus dans la forêt. Dans le lien les uns avec

les autres. Et moins tout seul face à sa copie dans une salle stérile. Là-dessus, il y a un petit souci, il y a un souci, oui. Et encore moins à apprendre des choses par cœur. Ça n'a aucun sens. Il faut apprendre à réfléchir, à être créatif. Le monde change vite. Si on croit qu'on va apprendre par cœur des choses et qu'on va répondre comme ça aux problèmes de demain, on est fichus. Il faut qu'on apprenne à réfléchir, ça oui. La connaissance, il y en a en illimité dans les livres, sur internet. Il faut qu'on apprenne à trouver l'information. La question c'est comment est-ce qu'on arrive à traiter l'information, qu'est-ce qu'on en fait. L'intelligence artificielle arrive très très vite. Et du coup, attention, qu'est-ce qu'on transmet réellement comme compétences à nos enfants. Je crois qu'on est un peu en décalage par rapport au monde qui les attend.

Je crois qu'il y aurait des personnes qui seraient beaucoup plus... Moins bêtes, je ne sais pas comment dire la chose (rire). Que la société aura nourri leur capacité d'esprit critique, de réflexion. Des fois, quand je vois cette reproduction autour de moi. Reproduction à tous les sens. Reproduction sociale, mais aussi reproduction d'enfants. Le nombre de gens qui, pour eux, la seule manière de s'épanouir dans la vie, c'est de faire des gamins. Parce qu'on est tous l'enfant de quelqu'un, c'est le modèle

qu'on a vu des bonheurs, donc on reproduit ça bêtement. Et en fait, c'est juste qu'ils n'ont pas de but dans la vie. Et peut-être tu vois une société où il y a plus d'intergénérationnel. Plus, où c'est moins cloisonné. Où les gens ne suivent pas sur les réseaux sociaux que des gens qui pensent comme eux. Parce qu'on se conforte dans ses idées. Et qu'on se confronte à la diversité de points de vue.

Je ne crois pas au modèle tout collectif. Je crois aux différentes échelles. C'est comme le local ou le global. Je pense qu'on a besoin qu'il y ait de l'action au global. À l'État, à la région, au département, au Grand Briançonnais, à Briançon, au hameau, à la maison. De manière avec différentes échelles. Et c'est pareil, je pense qu'il y a différentes échelles de collectif. Et il y a la petite échelle derrière qui est toi - ton couple ou tes couples. Ton noyau familial - famille ou cohabitation. Et puis toi aussi. Et je crois qu'il ne faut pas oublier les petites échelles. Parce que souvent dans les milieux alternatifs, on prend le collectif à tout prix. Et je pense qu'on peut aussi vite s'oublier. Et il ne faut pas non plus oublier son échelle individuelle.

Et je rêverais d'une société où les gens seraient intelligents. Aux sens ouverts d'esprit. Qui ont cette capacité de repenser les buts de leur vie. De repenser leurs manières de faire. Qui aient de l'altruisme aussi. Je crois que l'individualisme est

un des trucs qui m'exaspère le plus dans ce monde. Et quand je dis qu'il ne faut pas oublier l'échelle individuelle, ce n'est pas du tout dans les logiques d'individualisme. Je pense qu'on a besoin de prendre soin de l'individu. Mais c'est très très loin des schémas individualistes, ce que je dis. Je crois que la compétition, c'est vraiment un truc très con. La jalousie, c'est un truc très con. Le regard de l'autre - le nombre de personnes qui sont soucieuses du regard des autres. Je pense que le nombre de gens qui ne vivent pas leur vie pleinement, qui ne font pas les choix qu'ils pourraient faire, parce qu'ils sont soucieux de ce que l'on pense d'eux. "Oui mes parents veulent que j'ai un bon métier, que je gagne bien ma vie". Et d'un côté, c'est ça qui fait aussi bouger les choses. Je pense qu'il y a des gens qui s'intéressent à l'écologie parce que ça fait bien d'être écolo. Je crois qu'il y a aussi, malheureusement, des gens qui sont tellement libéralistes qu'ils ne s'intéressent que par cet angle là. Mais dans ce cas c'est vraiment un désastre.

C'est peut-être assez long... Ce qui est triste c'est que là, sur certains aspects, on ne va pas dans la bonne direction. C'est ça qui est difficile à vivre. C'est que d'un coup on régresse, on fonce dans le mur. Ce qu'elle disait Cathy l'autre jour, que ses grands-parents, c'était une génération qui a fait plein de

conneries mais qui a tout eu, c'est vrai. Et pour nos générations, on a un peu d'écart mais pas tant. C'est vrai que c'est compliqué.

Je trouve que ça peut être aussi difficile à vivre d'être dans quelque chose de négatif. Ça fait qu'il y a plein de gens qui ne s'intéressent pas à la solution parce qu'ils ne veulent pas être dans quelque chose de négatif. Et c'est pour ça que EKO!, j'ai vraiment marqué le projet positif et innovant. Parce qu'il y a quelque chose de joyeux dans le changement. Il y a quelque chose de joyeux dans la société qu'on crée. Même si on la crée de manière parallèle, tu vois là les bons moments qu'on passe à EKO!, ils sont là, ils existent. Les liens, la relation d'amitié que tu as pu créer avec Amandine, peut-être que vous allez vous rappeler. Et tu vois toute cette sincérité des relations qu'on crée. Et tu vois que les gens aient pu apprendre des choses des uns, des autres. Et se rendre compte qu'il y a des choses qui sont possibles. Et se sentir encouragés dans les choix qu'ils font. Ce n'est pas quelque chose que EKO! va évaluer dans son impact. Tu vois, en nous, on compte le nombre de l'atelier, le nombre de... Mais je pense que le simple fait d'exister, c'est chouette. Ce n'est pas facile, mais c'est chouette.

Et on ne sauvera pas le monde, mais on peut juste se dire qu'on a fait notre part.

Yann LEQUÉREAU

Entretien 2

Animateur au tiers-lieu Le Repaire, dédié à l'auto-réparation.

Résumé : Cet entretien traite de la réparation d'objets comme moyen d'autonomie, de résilience et de transmission mutuelle de savoir-faire. La réparation lui permet de comprendre le fonctionnement des objets, ce qui le rend plus autonome face aux problèmes techniques. Il fait également mention des aspects économiques et sociaux de la réparation, tout en soulignant les freins culturels et matériels qui entravent son développement. Enfin, il plaide pour une meilleure intégration des compétences manuelles dans l'éducation pour favoriser une société plus résiliente et autonome.

Tania : Pourquoi c'est important pour toi de réparer - parce que j'imagine que ça t'intéresse si t'es dans ce lieu actuellement et que t'es intéressé par la réparation. Quels sont les enjeux ou le combat qu'il y a derrière ce concept ?

Yann : Je pense que le premier truc qui m'intéresse dans la réparation, c'est le fait d'être autonome et de pouvoir régler moi-même mes problèmes. Et je pense que le bricolage, la réparation, j'ai commencé à faire ça une fois que j'étais parti de chez mes parents et que j'avais des problèmes avec mon vélo, avec de l'électroménager chez moi, des trucs comme ça. Et je trouvais ça très important que je puisse le faire moi-même. Je trouvais ça important pour quelqu'un de comprendre les objets qu'il utilise et de ne pas être un peu démuni quand ces objets arrêtent de fonctionner. Et en même temps, je suis très intéressé de comprendre comment tout fonctionne, parce que je suis assez curieux et je pense que c'est comme ça que j'ai commencé.

Ensuite, il y a aussi forcément l'aspect financier et écologique où si tu répare des choses, tu vas pouvoir les utiliser plus longtemps, moins avoir à payer. Et j'ai eu des moments où j'étais vraiment dans la galère en termes de thunes. Du coup, j'étais content de pouvoir réparer mon vélo ou de ne pas avoir à racheter des trucs et de pouvoir juste les réparer.

Tania : De quelle manière est-ce que tu partages - toi ou les autres membres de la communauté que vous avez créée dans ce lieu - tu partages tes savoirs ou tes compétences ? Est-ce que tu le fais par transmission orale ? Est-ce que tu préfères montrer tout le temps ?

Yann : En général, ça passe surtout à travers les ateliers d'auto-réparation où je vais poser des questions pour commencer, essayer de cibler les connaissances de la personne, savoir si elle sait ce que c'est un courant électrique, dans le cas de l'électroménager, si la personne a déjà bricolé à la maison... essayer de cibler un peu son niveau. Et ensuite

adapter et essayer d'amener la personne avec moi dans le processus de réparation.

Ce qui est intéressant souvent, c'est... La réparation, c'est un peu des questions, des hypothèses, des réponses, etc. Du coup, par exemple, je vais dire ce problème-là - disons si la cafetière ne marche plus, on peut commencer avec des hypothèses, qui vont souvent être les mêmes pour une cafetière. Ça va être soit un problème de contact, soit il y a de l'eau qui est rentrée dedans et qui a fait un court circuit. Et essayer de présenter un peu ma réflexion pour l'aspect un peu plus théorique. Et ensuite, d'ouvrir et de montrer visuellement. Je pense que ça, c'est quelque chose de très intéressant parce qu'on a beau pouvoir tout expliquer théoriquement. Je pense que la personne, elle se souvient vraiment de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a touché. Et du coup, je vais ouvrir.

Les gens en général, la plupart du temps, ils n'ont jamais ouvert leur appareil. Alors, je vais

prendre un moment pour leur expliquer. “Bah vous voyez, là, c’est le moteur. C’est reconnaissable parce qu’il y a les petits bouts en cuivre et parce que c’est au milieu. Ça, c’est l’électronique. C’est sur une petite carte verte. Ça, c’est les câbles. On peut faire le chemin, relier l’électricité de la prise, voir qu’elle va à la carte, qu’à la carte, il y a des choses qui se passent et qu’après, ça va jusqu’au moteur”, etc.

Et ensuite, on teste ensemble différentes hypothèses. Et ce que je trouve cool, c’est qu’à ce moment-là, où j’ai expliqué moi les hypothèses de base et un petit peu le fonctionnement de l’appareil, des fois, des gens que j’avais l’impression qu’ils n’étaient pas du tout à l’aise, avec ces éléments de base, ils arrivent déjà à faire des hypothèses et à me dire “Ah, mais on peut peut-être regarder ici et tout”, des trucs auxquels moi, je ne pense pas forcément. Et du coup, quand il y a des trucs comme ça qui se passent, je suis plutôt content. Ça veut dire que cette partie même juste d’exposition, même si ça ne prend que 15 ou 20 minutes, ils arrivent déjà à comprendre les enjeux et arriver eux-mêmes à entrer dans la démarche. Et peut-être qu’ils arriveraient à appliquer ça pour leurs appareils chez eux quand je ne suis plus là ou ensuite.

Ça, c’est surtout sur le côté réparation. Sur le côté plus l’utilisation, l’autonomie des

machines et tout. Souvent, je montre une fois et les gens peuvent le refaire assez facilement parce que c’est des choses qui demandent beaucoup moins de connaissances que la réparation. Ça va être prendre le coup de main, voir quelle position il est dans laquelle il peut se tenir et tout. Et en général, je montre une fois, la personne refait et, en général, les personnes qui viennent et qui veulent faire ça, elles sont intéressées et tout. Du coup, elles chopent rapidement le truc et après, elles sont contentes.

Tania : Est-ce que parfois il y a des personnes qui se transmettent entre elles les connaissances ou c’est juste toi, à un individu qui arrive ?

Yann : Ouais. Ça n’arrive pas tout le temps parce qu’en général, il n’y a pas tout le temps plusieurs personnes qui sont là. Mais par exemple, ce week-end, il y avait beaucoup de monde. On a eu plusieurs fois des gens du public qui se sont arrêtés et qui avaient des connaissances spécifiques sur un domaine. Par exemple, il y a un couple qui était venu avec une tondeuse, avec un moteur thermique. Et le moteur thermique, on a dit on veut bien regarder, mais c’est complètement différent qu’un moteur électrique et c’est des compétences carrément différentes. Au moteur, il faut écouter, il faut savoir chaque partie. Au lieu de tracer là où l’électricité va, tu traces là où

l’air, où l’oxygène et le carburant vont. Après, ils ressortent. Et là, quelqu’un dans le public a dit “moi, je roule ma bille là-dedans, je vais vous filer un coup de main”. Il a trouvé ce que c’était. Du coup, ensuite, on a trouvé la pièce qu’il fallait remplacer. Et ce n’était pas réparé, mais la personne savait que c’était cette pièce qu’il fallait acheter. On l’a trouvé sur Internet et voilà.

Aussi, des fois, il y a des gens qui m’apprennent des trucs à moi. Par exemple, il y a quelqu’un qui vient de temps en temps pour apprendre l’électronique et les câblages électroniques. Ça, c’est quelque chose avec lequel il n’était pas très à l’aise. Mais le gars, c’était un crac absolu en programmation. Et du coup, la fois où j’ai fait un petit circuit électronique pour lui montrer, avec une carte Arduino - et la carte Arduino, tu mets un programme dessus. Du coup, j’écris mon petit programme, une cinquantaine de lignes pour afficher quelque chose si tu appuies sur un bouton. Et je lui explique tout. Je vais ligne par ligne. Je lui explique le montage et ce que fait chaque composant. Pourquoi c’est branché comme ça, etc. Et à la fin, je lui dis que je vais faire autre chose. Je te laisse un peu avec ça et tu vois ce que tu veux faire avec. Et je reviens. Et il avait enlevé plus de la moitié de mon programme, parce qu’il disait... (rire) “ah oui, mais il y a

des manières plus efficaces de faire ça”. Et du coup, d’un coup, ça a switché. Et il m’expliquait la programmation et des trucs que je ne connaissais pas du tout. Et souvent, comme c’est des gens qui sont là, c’est des gens un peu curieux. Ça facilite cet échange de connaissances, où s’il vient, c’est qu’il leur manque quelque chose. Mais comme ils sont curieux, c’est sûrement qu’ils sont forts dans un autre domaine. Et il y a des gens qui m’ont déjà fait ça avec la couture aussi. Ils viennent pour l’électronique, mais c’est des personnes assez fortes en couture. Alors, je peux leur poser des questions sur des projets. Et pour moi, être plus à l’aise sur la réparation du textile après. Et ça, c’est cool.

Tania : J’ai une question par rapport à ça. Est-ce que la notion de groupe ou de communauté qui se crée parfois, ça apporte d’autres choses que la transmission par les pairs? Est-ce qu’il y a d’autres choses qui sont intéressantes, qui sont liées à ce concept?

Yann : Ça peut être intéressant, je trouve. Comme c’est la réparation, le réemploi, c’est des domaines qui peuvent être chers aux gens et en fait, c’est des réflexions à grande échelle, etc. La rencontre des gens lors des ateliers, ça a pu provoquer des débats ou des discussions sur des sujets qui dépassent complètement la réparation. Sur des choses comme le réchauffement climatique, sur

l’engagement citoyen.

On a toujours énormément de discussions sur l’obsolescence programmée, ou des choses qui chapotent un peu la réparation, mais en soi qui les dépassent un petit peu. Et les gens qui viennent, ce sont des gens qui ont des convictions, et du coup qui partagent ces convictions, qui débattent, qui discutent sur leurs valeurs, sur des choses comme ça.

Tania : Est-ce que tu as remarqué d’autres choses que les convictions? Peut-être qu’il n’y a pas assez de dynamique entre les gens.

Yann : Oui, pour l’instant, comme on n’a pas beaucoup d’utilisateurs, cette dynamique se voit peut-être ponctuellement lors de certains événements. Après, c’est vrai qu’on peut voir que ceux qui sont plus à l’aise vont aider ceux qui sont moins à l’aise, et ça, c’est naturellement, et toujours d’une manière bienveillante et utile.

Je pense qu’aussi - ça, ce n’est pas forcément que personnelle, mais personnellement aussi, j’ai vécu ça - les gens, quand ils sont confrontés à des soucis comme ça, un peu de réparation, ils sont face à l’objet, ça peut aussi les ramener à peut-être leur confiance en eux, ou un peu la relation qu’ils ont, t’arrives à déceler des choses qui sont en eux, à travers leur relation à ce problème qui leur paraît inconnu, ou des gens tu vas voir qu’ils vont avoir peur,

ou qu’ils n’ont pas confiance en eux, et des fois, les gens se rendent compte qu’au final, ce n’est pas très compliqué. Ça peut même les amener à réfléchir sur leur éducation, sur des choses comme le sexisme, où souvent les femmes me disent “Ah, c’est vrai que ce n’est pas très compliqué, mais moi à la maison, c’était toujours mon frère qui faisait, ou mon père qui faisait, j’ai toujours été intéressé, mais on ne m’a jamais trop laissé”. Et c’est quelque chose de vraiment représentatif de certains traits de la société, de l’accès à ces connaissances de réparation, et même des discussions politiques, c’est un peu ce que j’avais déjà dit sur l’obsolescence programmée, ou sur “c’est fait exprès”, qu’on nous a un peu enlevé ces connaissances, pour ne pas rendre les gens plus manipulables, mais les gens, des fois, c’est ça qui remonte.

Je ne pense pas que ce soit aussi blanc-noir, je pense que ça arrange plein de constructeurs de se dire que maintenant les trucs sont tellement compliqués, si ton téléphone ou ton PC sont cassés, tu ne peux pas aller voir ton voisin. Au Moyen-Âge, si ton voisin était coordonné, il réparait tes chaussures et c’était fini. Maintenant, il faut que tu ailles voir le truc certifié Apple ou Microsoft, et c’est seulement eux qui ont même le droit d’ouvrir les trucs, parce qu’il y a la propriété intellectuelle, il y a les garanties qui

sautent. Du coup, ça peut être trop frustrant de sentir que tu ne contrôles rien, et que ces choses-là, ça marche par magie, et tu es un peu dépendant d'eux, et du coup, si ça casse, tu es comme un con et tu ne peux rien faire.

Et si tu n'as plus de wifi pendant un jour, tu ne sais plus quoi faire, parce que tu as tellement vécu avec ça, des trucs tellement complexes, et que tu ne comprends pas que quand c'est plus là, tu n'arrives pas à comprendre, ou que tu ne peux pas t'en passer, et ça, c'est frustrant, je crois. Je pense qu'il y a des bénéfices à avoir, à utiliser des choses simples, c'est peut-être ça le low-tech, non ? Et à faire les choses soi-même, et à comprendre comment ça marche, et à sentir que tu es un peu maître de ton environnement aussi, et que tu n'es pas entouré de choses qui te dépassent, et dont tu te rends dépendant.

Tania : Selon toi, quels sont les facteurs essentiels qui sont nécessaires pour bâtir et/ou entretenir une communauté du faire, et pour entretenir aussi des dynamiques de partage, de savoir, de matériel ? Est-ce qu'il y a des choses essentielles à considérer si tu veux bien gérer ça ?

Yann : Je pense qu'il faut des gens qui savent faire plein de trucs, et qui soient curieux. Comme tout est un peu complexe... ça dépend toujours de ce que tu fais. Pour la réparation, j'ai l'impression que c'est essentiel d'avoir des connaissances en mécanique, en électronique, un peu en programmation, en textile. Tous ces trucs sont souvent liés, et vont interagir les uns avec les autres. Du coup, d'avoir des gens qui... On va appeler les couteaux suisses. Et d'avoir d'autres gens qui vont être spécialistes dans leur domaine, parce qu'on ne peut pas non plus être spécialiste en sachant tout. Et qu'il y ait un peu cette division des gens qui savent faire plein de choses, mais en surface, et après des gens qui savent entrer dans le détail, mais dans leur domaine. Je pense que ça s'applique à la réparation, mais aussi à tous les trucs de la vie. C'est un truc qui marche bien, d'avoir des généralistes et des spécialistes.

Je pense que... Ça peut aussi être une démarche un peu difficile, du côté où c'est plein de connaissances un peu théoriques, on se confronte à ses limites, à ses... Peut-être aux lacunes dans ses connaissances, ou à des difficultés. Et que c'est

important d'amener un côté fun et ludique. Surtout qu'en plus, les gens qui peuvent être amenés à juste réparer, ça peut parfois être par nécessité, parce qu'il n'y a pas de moyens, parce qu'il faut réparer vite, parce que c'est des personnes précaires. Du coup, ça peut être des gens un peu fragiles, et des gens qui vont le faire parce qu'ils sont obligés. Mais de rendre ça, de se rendre compte que c'est intéressant, que c'est utile de comprendre, que ça peut être fun, parce que tu peux le faire avec d'autres personnes, tu peux partager tes connaissances, etc. Je pense que ça, c'est vraiment quelque chose qui peut pousser l'idéologie et la faire se développer.

Tania : Comment tu penses qu'on peut donner envie aux gens de se diriger vers la réparation, d'être intéressé par tout ce qui est faire soi-même, apprendre à faire ? Parce que selon ce que tu dis, ça a l'air émancipateur, mais les gens n'ont pas forcément un attrait direct avec. Du coup, qu'est-ce que tu penses pourrait donner envie aux gens ? Ou changer la vision qu'on a ?

Yann : Ce qui pourrait donner envie aux gens, c'est de leur dire que tu peux économiser tant d'euros par an si tu ré pares tes

trucs. Tu peux expliquer que c'est peut-être pas un truc dont les gens se rendent compte, mais si tu ré pares l'objet et que tu as doublé sa durée de vie, tu as économisé le prix de l'objet sur la durée. Du coup, l'aspect financier, forcément - bon, ce n'est pas le truc le plus poétique, voilà - mais il y a plein de gens qui ça va être ça, leur motivation.

Il y a des gens qui viennent pour passer du temps avec les autres, parce que, je ne sais pas, ça peut-être des personnes âgées, des vieilles dames, ou c'est leur mari qui faisait, et du coup, elles ont plus ce point de repère, ou même, elles sont un peu isolées, et du coup, ça peut être une excuse de venir faire de la réparation, parce qu'ils voient qu'il y a du monde, parce que les gens sont sympas, prennent le temps de leur expliquer les choses à leur niveau de compréhension, etc.

Et tu pourrais aussi dire que c'est des compétences qui vont te servir, et que ça va être quelque chose en plus avec quoi tu vas repartir - pas seulement l'activité en elle-même, mais ses connaissances. J'imagine, je ne sais pas, des parents qui réfléchissent à comment ils ont envie d'éduquer leurs enfants, et je pense que n'im-

porte quel parent a envie que leur enfant soit à l'aise avec les objets qu'ils utilisent, et qu'ils aient les outils pour évoluer dans ce monde-là, et que tu pourrais dire à tes parents, c'est important pour vos enfants de comprendre. Et le monde va dans cette direction.

Aussi, je sais qu'il y a des gens qui viennent parce qu'ils sont intéressés par faire eux-mêmes leurs propres projets, et de se dire que si tu n'as pas envie d'acheter le meuble IKEA que tout le monde va avoir, tu peux venir faire ton meuble customisé comme toi tu en as absolument envie, et que d'avoir les compétences et les connaissances pour construire ces objets, ça te permet de tout adapter à ta vie, et d'avoir des choses qui sont plus adaptées à toi. Et ça peut être des gens qui sont en situation de handicap, qui ont envie de se créer leurs objets adaptés, des gens qui ont des envies en particulier, des spécialistes dans leur domaine qui ne trouvent pas de choses qui leur conviennent, des choses comme ça.

Tania : Du coup - c'est en partie mentionné dans les réponses que tu as donné mais - est-ce que faire soi-même - ou faire avec les autres, enfin "faire" en tout cas -, ça influe en tant

qu'individu sur ton mode de consommation, ou sur ta relation aux autres, ta relation à l'objet, ton rapport à l'objet ? Est-ce que tu penses que ça change des choses par rapport à avant ?

Yann : J'ai envie de tout démonter. (rire) J'ai envie de tout démonter et tout comprendre. Et ma copine me dit "arrête de démonter, ça ne va pas marcher après !". (rire) Je ne sais pas si c'est cette démarche de réparation qui m'a poussé à être curieux, j'ai l'impression que j'étais déjà curieux avant, et c'est ça qui m'a mené à la réparation.

Mais du coup, qu'est-ce que ça a apporté de faire de la réparation ? Déjà un max de connaissances, je pense, et de... tous les appareils électroménagers, juste maintenant je sais comment ça marche dedans et tout, et j'ai l'impression que j'aime bien savoir comment ça marche. J'aime bien la relation aussi, un peu... en fait ce n'est pas ce que j'aime, la question c'est ce que ça m'a apporté. (rire)

Tania : Tu peux dire ce que tu aimes aussi.

Yann : J'aime bien la relation pédagogique avec les gens. Et de sentir que je suis utile

et tout. Et j'ai l'impression... un peu dans moi, dans mon passé, j'ai pu être amené à des situations où j'essayais d'apprendre, et les gens qui voulaient m'apprendre n'étaient vraiment pas pédagogues, et c'était vraiment difficile. Et de me dire que je suis passé par là, et que maintenant je peux essayer de faire des efforts pour amener des connaissances d'une manière un peu mieux aux gens, que ça soit... que, enfin... que ce soit plus sympa, que ça donne plus envie, etc. ça je trouve ça cool. J'avais une réunion ce matin avec un psychologue, avec tous les gens de la Cybergrange qui accueillent du public.

Et du coup, il nous pose des questions sur des situations comme ça, où on accueille du public, et qu'est-ce que ces gens, ils viennent chercher au-delà de juste la prestation, la préparation ou l'aide numérique et tout. Et c'était revenu souvent que les gens venaient pour... pour avoir un contact humain, etc. Mais que, aussi, nous, on faisait notre travail pour répondre à cette... toute cette période d'apprentissage qui est gigantesque dans notre vie et que... une partie du plaisir qu'on peut avoir, ça peut être de répondre à cet apprentissage, mais au lieu

d'être passif, de devenir actif. Et je trouvais ça hyper intéressant, et j'avais jamais entendu cette idée avant.

Du coup, tu vois, la réparation, ça peut être... C'est une... une démarche d'autonomie, où tu vas apporter de l'autonomie aux gens parce que tu répare leurs objets, et... tu leur apprends à réparer leurs objets. Et ça peut aussi être une autonomie, parce que toi, t'as commencé à apprendre en étant passif, et tu deviens autonome dans l'apprentissage en devenant actif, et t'as plus besoin que quelqu'un t'apprenne, et c'est toi qui apprends aux autres. C'est un peu perché, mais je sais pas ce que t'en feras de cette phrase. (rire) Je sais pas si j'arrive aussi bien à l'expliquer que le psychologue de ce matin, mais ça faisait vraiment sens, un peu comme je sais pas... Ben l'exemple, moi, qui me vient en tête, c'est le prof bourreau, tu vois, qui a eu une enfance horrible, et du coup, il a envie de le répliquer sur ses élèves, mais que ça peut être fait d'une manière bien, tu vois, où... t'as tellement aimé apprendre des choses, etc., ou sinon, c'était pas bien, mais du coup, t'as envie de rendre ça bien et de faire mieux les choses.

Tania : Est-ce que tu rencontres

- dans ton quotidien ou dans la communauté en général - des blocages qu'il peut y avoir en général, par rapport à l'accès à la documentation, par rapport aux gens, par rapport à l'idéologie, à l'aspect culturel, enfin, est-ce qu'il y a des blocages que tu remarques ?

Yann : Il y a des blocages où on n'arrive pas à avoir les données qu'il faut, par exemple, je pense, tous les appareils avec des logiciels propriétaires et tout, genre les imprimantes, les consoles, des trucs qui sont pas documentés, du coup, tout ça, c'est un fond de fou à la réparation. Des blocages... Il y a des blocages matériels parce que, des fois, les objets sont faits pour ne pas être démontés ou que si tu essaies de les démonter, c'est hyper simple de les casser. Il y a des blocages, je pense, culturels où les gens pensent pas qu'ils sont capables de faire ces choses eux-mêmes, ou ils se sont convaincus eux-mêmes qu'ils avaient pas besoin ou qu'ils étaient pas assez bons ou que... voilà. C'est ce qui me vient en tête.

Tania : Ok. Et vis-à-vis des acteurs, en général, en ce moment, est-ce que vous vous sentez un peu isolés ou vous sentez qu'il y a de l'animation, du support ?

Yann : Je trouve ça difficile à répondre parce que tous mes potes et tout mon cercle social, c'est des gens qui me ressemblent et qui sont à fond là-dedans dans le low-tech, juste consommer le moins possible, réparer, être économe parce qu'on est fauchés. (rire) Et du coup, moi j'aurais du mal à voir si la société en général... je pense quand même que c'est des choses qui viennent de plus en plus, etc. J'aurais du mal à voir au niveau de mes relations personnelles parce que de base, toutes mes relations personnelles sont intéressées par ça et tout.

Au niveau des acteurs... Déjà de voir, je ne sais pas, par exemple le Village des Solutions, plein de gens qui ont un peu les mêmes idées, qui font de leurs mains, qui ont les mêmes ambitions. C'est trop cool qu'on réussisse à tous travailler côte à côte, de se filer des coups de main, d'être là quand il faut et ça c'est trop bien. C'est peut-être un peu lié, je ne sais pas, je perds mes mots, je ne suis pas très éloquent. (rire) Attends, je réfléchis à comment le mettre en forme. Non mais cette idée ne vaut pas la peine d'étudier. Vas-y jusqu'au bout, je pense.

Tania : Est-ce que tu penses que... - je pars sur le concept

de résilience, mais tu peux le rattacher à ton contexte, on peut être résilient de plein de manières différentes, donc comment tu le perçois toi -, est-ce que tu penses que la résilience elle peut se faire à une échelle individuelle ou tu penses que cet aspect collectif il est essentiel pour réussir à être résilient ?

Yann : Si je regarde mon expérience à moi, je pense que la résilience, moi ça a toujours été avec d'autres gens. [...] Moi je pense que la résilience c'est vraiment avec les gens et de pouvoir s'aider. Comme on dit, il est compliqué d'avoir chacun en tête des endroits où on est fort, des endroits où on est moins fort et subvenir à nos besoins les uns les autres.

Tania : J'ai une dernière question, qui est plus libre. C'est quoi ta vision d'un futur désirable ? (On peut être utopique.)

Yann : Moi j'ai beaucoup de mal à réfléchir avec des grands concepts comme ça. J'ai l'impression que je suis quelqu'un de plutôt concret, et j'arrive pas à réfléchir au futur et tout. J'ai beaucoup de mal à faire ça.

Tania : Plus concrètement, est-ce qu'il y a des choses dans la vie de tous les jours où tu te dis... Ça aurait été mieux si... Je

sais pas, si les objets n'étaient pas obsolètes par exemple.

Yann : Ah oui clairement.

Tania : Mais du coup tu peux le transformer en ton futur désirable, si il y a des choses comme ça. S'il n'y a rien qui te vient, c'est pas grave.

Yann : Dans mon futur désirable... (rire) On aurait plus de cours manuels à l'école ? Ma mère m'a toujours raconté qu'elle avait fait l'école en Irlande. Là-bas, ils avaient des cours obligatoires de... Alors c'était un début hein mais, c'était soit de textile soit de cuisine. Ça dépasse un peu la réparation. Mais c'est faire avec ses mains. C'est comprendre. C'est avoir des connaissances, des compétences dans quelque chose de manuel. Et qui touche au quotidien et à la maison. Et que... Avoir juste des cours comme ça dès qu'on est petit et d'encourager les gens, les enfants à comprendre, à faire eux-mêmes, à se rendre compte qu'ils peuvent vraiment agir sur les objets qu'il y a autour d'eux. Qu'ils peuvent faire des choses de leurs propres mains. Ça serait trop trop bien parce que je pense que c'est vraiment la première étape de toute cette démarche de réparation. Y a plein de gens qui n'ont jamais

fait des choses de leur main.

En France, on a une éducation très complète avec un milliard de matières différentes. Mais peut-être que... tu te dis que les activités manuelles, tu sors de la primaire et t'en fais plus. Alors que tu pourrais continuer et faire des activités manuelles où au lieu de faire des découpages, tu vas faire des trucs qui vont te servir dans la vie. Tu vas travailler le bois, tu vas apprendre à cuisiner, tu vas apprendre à réparer ton vélo. Ça aurait totalement sa place dans le cursus scolaire. Pour l'instant, peut-être à l'instar... si c'est pas pris par l'école et par les institutions, on pourrait encourager les gens et le faire dans des associations, dans d'autres choses.

Moi, j'ai donné beaucoup d'années de bénévolat pour les scouts. Du coup, j'étais animateur dans des colos de vacances et les enfants étaient tellement contents de faire des vrais trucs de leurs mains au lieu de faire des découpages et tout à l'école... de construire des tables, de construire des cabanes et tout. Mais c'est fou, même juste la cabane, c'était un concept qu'ils adoraient parce que c'est eux qui choisissaient. C'était un vrai truc concret à la fin et on ne leur avait pas obli-

gé. C'était fou de voir comment ça pouvait se développer, que ceux qui n'étaient pas à l'aise, c'était un chemin pour qu'ils se désinhibent et pour qu'ils se développent, qu'ils apprennent des choses, qu'ils s'ouvrent aux autres.

Ça, c'est trop bien, le fait de faire avec ses mains, ça débloque plein d'autres choses et je pense que c'est un truc hyper important qui n'est pas assez encouragé et surtout dans cette tranche primaire, collège, lycée. Parce qu'après, tu deviens adulte, t'es un peu obligé, t'es forcé par la vie mais si t'y es pas préparé, ça peut être hyper dur et c'est le moment où t'as plein d'autres choses à penser. Quand t'es enfant, je pense que c'est vraiment le moment où il faut commencer à encourager de faire avec ses mains.

Marianne SICHLER

Entretien 3

Cputière indépendante et engagée, qui intervient au tiers-lieu strasbourgeois La Fabrique.

Résumé : Cet entretien explore le sujet de la résilience collective à petite échelle. Il défend l'idée que la résilience est plus accessible et pertinente à petite échelle, au sein de communautés favorisant l'entraide et la complémentarité des compétences. Il aborde le sujet de la préservation des écosystèmes et des ressources qu'un territoire nous offre. Il traite également de l'importance de la transmission de savoir(-faire) afin de prendre conscience de son impact environnemental, de préserver son autonomie et de reconsidérer notre rapport à l'objet, notamment sous l'angle du vêtement.

Tania : J'ai deux sujets que je veux aborder. Je vais aborder le sujet de la résilience, parce que c'est mon sujet de recherche, mais vous le prenez dans le sens que vous voulez, et je vais aborder la transmission de savoirs. Du coup je commence avec la résilience, déjà c'est quoi pour vous la résilience ?

Marianne : Alors pour moi la résilience, c'est la capacité à rebondir et à trouver de nouveaux chemins, de nouvelles voies face à un trauma ou face à un constat de grosses difficultés. C'est ça, pour moi, la résilience. Il y a d'abord un constat, un constat lié soit à un aspect de la société, soit un aspect personnel, d'une situation triste ou d'une situation d'échec, ou d'une situation dont on pense ne pas pouvoir se sortir, une sorte de... comment dirais-je, une sorte de cul-de-sac en fait, et puis ça va être comment cet individu ou alors un groupe ou une société va, à travers la réflexion, la prise de recul, trouver des nouvelles voies pour fonctionner autrement, malgré ça, au-delà de ça, après ça.

Tania : Du coup selon vous, comment forger des communautés résilientes ? Ça serait quoi les caractéristiques ou les principes clés pour que ça fonctionne ?

Marianne : Alors pour moi les principes clés pour qu'une communauté - tu parles bien d'un groupe d'humains - fonctionne, c'est que déjà ces êtres humains individuellement aient une expérience de prise de recul sur ce qu'ils sont, se soient posé des questions sur le sens de leur vie, qu'est-ce qu'ils font là, pourquoi ils sont là, est-ce qu'ils sont à la bonne place ? Si individuellement, je pense, c'est mon avis, si individuellement les individus qui composent le groupe n'ont pas déjà entamé une démarche de ce type-là, ça me paraît difficile que l'ensemble du groupe y arrive ou alors il faudrait vraiment, ça posera forcément question ou problème aux autres, ou alors peut-être que ceux qui ont déjà vécu cette démarche encourageront les autres à entrer en marche, mais... la résilience collective je

pense qu'elle doit être plus difficile à mettre en œuvre qu'une résilience individuelle. On le voit avec ce qui se passe en ce moment, avec l'effondrement de la société capitaliste et de jusqu'où elle nous a mené dans la destruction de la planète et la pollution de la planète et les dommages qu'on a fait à la nature en général, on attend cette résilience mais plus on est nombreux, plus c'est compliqué. La résilience collective, je ne sais pas si elle fonctionne en grand groupe, je me demande s'il ne faut pas avoir déjà une taille limitée pour pouvoir discuter. Il faut du temps, il faut pouvoir parler, il faut pouvoir témoigner peut-être aussi de ses propres résiliences à soi pour encourager les autres à se dire "mais oui c'est possible s'il y a des individus qui ont déjà réussi à passer par ça face à des problématiques données, peut-être que si on se met tous ensemble on peut y arriver", mais ça implique beaucoup de remise en question. Et du coup c'est déstabilisant au début parce que tel que je vois

la résilience, moi c'est vraiment un gros choc ou un gros traumatisme ou arriver dans un cul-de-sac, vraiment c'est ça. Face à un mur où on se dit mais "comment j'ai fait pour me retrouver là" et tant qu'on n'a pas déjà entamé un travail intellectuel de réflexion sur comment je suis arrivé là, qu'est ce qui fait que je suis arrivé là, qu'est ce qui m'a mis à cet endroit là, qu'est ce qui m'a guidé consciemment ou inconsciemment à cet endroit là, ça me paraît difficile d'être résilient.

Tania : Est-ce que vous pensez que ça peut être amené de façon positive s'il y a des communautés déjà existantes ? Quelque chose qui donne envie plutôt que quelque chose qui soit perturbant, qui fait peur ?

Marianne : Oui, bah je l'espère. Mais le problème c'est que... oui ça peut être amené de façon positive mais après qu'est-ce que ça va donner pour chaque individu qui sont présents dans cette communauté ? Est-ce que tous vont le prendre de façon positive ? Est-ce que ça ne va pas angoisser certains de devoir commencer à changer de paradigme, à changer de façon de voir les choses, à devoir lâcher prise sur certaines choses auxquelles ils étaient habitués ? Le collectif peut aider parce qu'il va accompa-

gner, les gens qui ont du mal à lâcher. C'est un peu comme quand on fait un travail avec un thérapeute, en fait on n'est jamais complètement seul, on arrive toujours à s'appuyer sur des gens autour pour travailler sa résilience. Mais là sur un groupe donné, est-ce que le postulat de départ c'est que tout le monde veut vraiment travailler sur comment est-ce qu'on peut s'y prendre autrement ? Comment est-ce qu'on peut retravailler la problématique et se mettre à vivre autrement ? Ou est-ce que dans le groupe il y a des gens qui sont déjà pas forcément en mouvement ? Le postulat de départ c'est quoi ? C'est un groupe qui existe ou c'est un groupe qui est déjà volontaire pour entamer une réflexion autour de la résilience ? Ou c'est un groupe à qui on amène ce principe de résilience et qu'on essaye de leur expliquer comment ils peuvent se l'approprier, comment ils peuvent le travailler ?

Tania : Alors moi, personnellement, ma démarche avec les personnes qui ne sont pas familières avec ça. Mais il y a déjà des communautés existantes et peut-être que ça peut être une base intéressante aussi.

Marianne : Alors les communautés existantes, c'est des communautés qui auraient

déjà vécu ça et qui peuvent témoigner de ce qu'elles ont fait ?

Tania : Je pense qu'ils sont plus conscients de ce qui se passe actuellement et vers quoi ça mène.

Marianne : Ah oui, d'accord oui.

Tania : Des personnes qui ont déjà eu la réflexion et qui se sont déjà posées et qui ont déjà fait des initiatives.

Marianne : Parce que pour moi, la résilience, elle ne peut arriver par rapport à notre monde, là actuellement, que s'il y a une prise de conscience. Si chaque individu n'est pas passé à un moment donné ou un autre, d'une manière ou d'une autre, à une prise de conscience réelle de l'état de la planète, de l'état de la folie humaine, du fait que c'est un empire qui s'effondre, qu'il va y avoir plein de gens qui vont sortir les griffes et s'accrocher ou mettre la tête dans le sable... bah on voit, plein de gens qui vont continuer, pour des intérêts financiers, à creuser dans la terre, à sortir des matières premières... À l'échelle planétaire, est-ce que tout le monde a déjà compris où on en est ? Je n'en sais rien, je ne suis pas sûre.

Par petites communautés, oui, des gens qui font déjà partie de communautés, qui ont déjà

été sensibilisés, qui sont déjà dans une démarche de transition. Mais pour être dans une démarche de transition, il faut avoir pris conscience de ça. Moi, personnellement, ça m'est arrivé quand j'ai suivi un MOOC proposé par les Colibris, sur la transition. Et c'était très, très violent, au sens de la prise de conscience. La façon dont le MOOC était construit, quand on est un peu sensible, c'était vraiment hallucinant, parce qu'il nous mettait dans une situation de deuil, où il nous portait à réfléchir comment vous envisagez de vivre avec moins 70% de, par exemple, de biodiversité autour de vous, avec tant et tant d'espèces qui vont disparaître. C'était une prise de conscience... dure, quoi.

[...]

Tania : Vous considérez que ça [la résilience] se fait à l'échelle locale pour mieux sensibiliser les gens ?

Marianne : Moi, je pense que ça se fait à l'échelle locale, ça se fait à l'échelle de groupes humains qui ne sont pas trop importants en quantité.

Tania : Et pourquoi ?

Marianne : Parce que je pense qu'au-delà de 50 personnes, franchement, je ne sais pas si on peut encore parler d'intel-

ligence collective. Au-delà de 50 personnes, je pense qu'il y a un phénomène de suiveurs, de moutons.

Je ne sais pas si l'être humain, fondamentalement, au sens de la nature, est voué à vivre en énorme groupe. Il le fait, il est forcé de le faire dans notre société moderne, mais ça ne le rend pas forcément intelligent, ou en tout cas, il perd une bonne partie de ses capacités en faisant ça. Il y a beaucoup plus d'intelligence collective sur des petits groupes que sur des très très grands groupes d'humains. Si on reprend Homo Sapiens à la base, ils ne vivaient pas les uns sur les autres, ils vivaient dans des espaces avec un clan, quelques familles ensemble.

Et je pense que là, si on part sur des petits groupes composés de gens qui ont différents types de compétences qui sont complémentaires, on y arrivera mieux qu'en s'adressant à un très grand nombre de personnes en même temps.

Tania : Il faudrait, quand même j'imagine, un réseau pour partager les progrès de chacun, ou est-ce qu'il faudrait qu'il soit propre au territoire ?

Marianne : Un réseau, oui, c'est important. Propre au territoire - adapté de toute façon

aux possibilités du territoire. Parce que chaque territoire est limité en type de ressources, en type de possibilités, et la résilience c'est d'abord de se poser cette question, c'est quoi mon territoire ? Qu'est-ce qu'il y a sur mon territoire ? Comment je peux vivre et assurer mes besoins essentiels avec le territoire que j'ai ?

Tania : Et selon vous, c'est quoi les besoins majeurs dans l'individu, dans notre société actuelle ?

Marianne : Dans notre société actuelle, selon moi, ça reste très simple. C'est vraiment se nourrir, s'habiller, se loger, avoir chaud, pouvoir socialiser.

Tania : Est-ce que - parce qu'on a cette image, je pense, de personnes qui décident d'être résilients et autosuffisants surtout, mais dans la campagne, en ayant leurs propres maisons, leurs propres panneaux solaires, tout ça... On a un peu cette image-là de la résilience, enfin quand on en parle avec certaines personnes... Est-ce que vous pensez que ça peut s'adapter à un cadre urbain quand on n'a pas forcément de quoi créer un grand écosystème autour de soi ?

Marianne : Au sens de devenir le plus autonome possible ?

Tania : Oui, de pouvoir s'auto-suffire.

Marianne : Je pense que c'est aussi... Alors, il y a des gens qui travaillent là-dessus, effectivement, qui y arrivent. En général, ceux qui y arrivent, c'est ceux qui ne viennent pas les mains vides. Ils ont déjà un peu d'argent, ils ont déjà de quoi acheter quelque chose, un espace. Ils ont déjà de quoi mettre de l'argent dans les équipements qui les amènent à l'autosuffisance.

Mais je pense que l'individu n'est pas fait pour vivre tout seul dans son coin, sur sa petite montagne et être autosuffisant. Parce que naturellement - je reviens de nouveau à Homo sapiens -, Homo sapiens ne vit pas tout seul dans son coin. C'est un groupe d'humains avec des compétences différentes et l'autosuffisance se calcule à l'échelle du groupe, elle ne se calcule pas à l'échelle d'un individu.

D'ailleurs, justement, si on veut être résilient, je pense que ce qui est dangereux, c'est de continuer à s'appuyer trop sur des technologies. Il vaut mieux s'appuyer sur les compétences des êtres humains que sur les technologies. Enfin, c'est comme ça que je vois les choses personnellement.

Il y a une communauté que j'apprécie beaucoup, que j'ai découverte il n'y a pas très longtemps, mais qui a déjà plus de 60 ans d'existence et qui s'appelle Longo Mai - ça veut dire "que la route soit longue". C'est des anarchistes, mais des anarchistes engagés qui se sont installés dans différents endroits. Ils ont commencé dans la Provence, les Alpes-Maritimes, tout ça. Ils se sont installés sur une colline, dans un hameau. Ils ont reconstruit des maisons. Ils ont créé une radio locale. Ils élèvent des animaux pour la viande. Ils cultivent, ils ramassent des herbes, ils... Ils ne cherchent pas forcément l'autosuffisance pour eux, mais c'est un réseau qui est ancien et qui a tissé des ramures comme ça, à différents endroits. Ils ont des sites en Suisse. Ils ont des sites plus du côté de la Moselle, je crois, et un site en Ukraine, plusieurs sites en Ukraine.

Ils travaillent sur, justement, c'est quoi le territoire, qu'est-ce que j'ai à ma disposition, comment je peux remettre en culture certaines terres qui étaient abandonnées ou faire de l'élevage dessus. Ils ont racheté une vieille usine textile et remis en état des métiers à tisser pour faire des pulls avec la laine de leurs moutons. Alors ça fonctionne dans un réseau

qui a un maillage assez étendu où ils font des échanges entre eux. Donc ce qu'ils arrivent à produire dans un coin va aller dans un autre coin où ils ne peuvent pas le produire et ainsi de suite. Et je trouve qu'elle est très vertueuse, cette communauté. Mais on est vraiment dans une réalisation qui est très poussée parce que ces personnes n'ont pas de salaire. Ils sont nourris, logés et ils travaillent. Ils restent, enfin ils viennent, ils repartent comme ils veulent. C'est vraiment des engagements philosophiques. Et c'est du travail physique. C'est vraiment être en phase avec c'est quoi l'élevage, c'est quoi remonter des bâtiments, c'est quoi assurer la nourriture pour tout le monde chaque jour. Donc avec des rôles, des trucs qui tournent.

Je m'éloigne un petit peu de ce que tu demandais mais je pense que quelqu'un en autonomie tout seul dans son coin, s'il y arrive c'est qu'il y a déjà quelque chose de faussé. Parce que je pense qu'un individu ne peut pas tout produire en autonomie. Il faut forcément qu'il aille chercher à côté. Et un être humain non plus, il n'est pas fait pour tout maîtriser. Avoir absolument toutes les compétences de la construction, du maraîchage, du l'habillement,

du travail du bois, de plein de choses qui permettent justement d'assurer les besoins fondamentaux de l'être humain.

Et puis le social, on en fait quoi quand on est tout seul sur sa colline ? On socialise avec qui en fait ? Je pense que ça relève un peu de l'ordre de l'utopie, un petit peu comme... comme Robinson Crusoe qui arrive à survivre sur son île tout seul. Enfin, il rencontre quand même Vendredi qui l'aide bien. Mais je pense que c'est de l'utopie. Les poètes, la littérature ont souvent entretenu cette utopie qu'un être humain va trouver une zone paradisiaque, s'y installer et arriver à vivre tout seul dans son coin. Mais socialement parlant, un être humain c'est d'abord un être social donc il a besoin d'être en lien avec d'autres. Sinon il devient dépressif. (rire) Enfin, je pense.

Après, non, moi je pense que l'entraide est très très importante dans le principe de résilience. Il faut qu'il y ait de l'entraide. On n'y arrivera pas sans entraide, sans un partage des compétences et surtout un échange des compétences et qui sortent de l'échange... C'est vraiment de l'échange. Ce n'est pas une vente de services ou un achat de services.

C'est-à-dire se dire que l'intérêt est avant tout et définitivement un intérêt collectif, qu'on est interdépendant les uns des autres et que ce n'est pas parce que je suis assis sur un gros tas de sous et que je peux m'acheter une belle ferme à retaper au fin fond de je sais pas trop où, que je vais être résilient et totalement autonome. En fait, on est autonome parce qu'on a de l'argent. Je pense que l'argent fausse la lecture de l'autonomie de celui qui s'isole dans un coin.

On ne peut pas tout produire. On ne peut pas produire sa viande, ses céréales, ses légumes, ses laitages, la laine et le lin dont on aura besoin pour ses vêtements, son électricité. Enfin, on ne peut pas tout produire. À un moment donné, il faut faire des échanges avec d'autres communautés qui ont installées sur d'autres territoires. Après, on peut craindre qu'en réfléchissant comme ça, on recrée le même monde que celui dans lequel on est, mais j'espère pas, que ce soit à une échelle plus petite. Arrêtez de réfléchir à une échelle mondiale, mais à une échelle beaucoup plus petite, accessible géographiquement sans véhicule ou en transport en commun. Donc ça, ça implique qu'il n'y ait pas trop d'éloigne-

ment non plus.

Tania : Du coup, est-ce que vous parlez beaucoup d'échanges de compétences ? Vous pensez que la résilience, ça passe notamment par la technique ? Est-ce que vous parlez de travail physique, de compétences, de savoir-faire, ça a l'air d'être technique aussi ? Est-ce que c'est un peu le pilier pour vous de la résilience ?

Marianne : Non, c'est des savoirs... Non, pas forcément, parce que ça peut être aussi, enfin, la technique des savoir-faire, des savoir-faire fondamentaux et qui sont des savoir-faire qui s'appuient sur la façon dont fonctionne la nature.

Ce que je crains, moi, quand j'utilise le mot technique, c'est qu'en fait, le mot technique fait tout de suite penser à de la technologie, à créer des systèmes, créer des... L'enjeu, ce serait de ne pas retomber dans un nouveau type d'industrialisation, en fait. Donc, oui peut-être que moi, dans ma tête, je mélange technique et industrialisation. Je dirais que, pour moi, la technique doit s'arrêter à ce qui est possible de faire sur le terrain où je me trouve, enfin, dans la région où je me trouve, et sans aller au-delà de ce que la nature peut me don-

ner. Quand je parle de la nature, c'est la nature dans ce qu'elle a de plus vaste. Par exemple, je me contente du débit d'eau que j'ai et je ne vais pas commencer à faire un barrage pour avoir plus de débit d'eau.

Voilà, c'est ça, c'est qu'on a voulu toujours faire plus, stocker plus, produire plus, et on se retrouve dans une situation où, quand on ne consomme pas, nos politiques s'affolent, parce que, du coup, le fait de produire et que, si les gens arrêtent de consommer, on va se retrouver avec trop de trucs dont on ne saura pas quoi faire. Donc, voilà, en sortant du Covid, on avait notre président de la République qui nous disait, surtout, recommencez à consommer, sortez votre argent que vous avez mis de côté, dépensez-le. Pourquoi? En fait, si on n'a pas besoin pour assurer notre vie quotidienne, pourquoi faire ça? Est-ce que c'est une obligation, en fait?

Voilà, dans le "technique", je me dirais qu'il faudrait que la technique soit suffisamment raisonnable pour qu'elle n'aille pas au-delà de ce que la nature nous donne naturellement. Si, par exemple, on parle d'une communauté qui vit dans une région où il y a très peu d'eau, elle organisera sa vie autour de ce très peu d'eau, autour

de comment je peux vivre avec peu d'eau. Quels sont les moyens techniques, effectivement, que je peux mettre en œuvre pour me contenter de ça, et pas pour comment je peux détruire la planète ou, disons, l'endroit où je suis, pour avoir plus d'eau. Parce que vivre avec l'espace géographique qu'on a autour de soi et les ressources locales, c'est ça, en fait.

C'est pas commencer à transformer tout le paysage comme on l'a fait déjà depuis deux siècles pour avoir plus. Parce que, de toute façon, si on a plus à un endroit, ça veut dire que, si je reprends l'histoire de l'eau, les gens qui sont plus loin, en aval, ils ont moins. Et donc, voilà, on a des guerres de l'eau qui vont bientôt éclater dans le Moyen-Orient parce que la Turquie, par exemple, a fait d'énormes barrages sur les rivières qui descendent vers la Syrie, vers l'Iran, l'Irak et tout ça. Ils ont le pouvoir de l'eau. Quand ils veulent, ils ferment le robinet et il n'y a plus rien dans les fleuves, dans le Tigre et le Frate. Les Chinois ont fait la même chose avec le Tibet et les fleuves qui descendent vers l'Inde. Donc, sous prétexte de se faire une réserve d'eau à soi, on met en danger toutes les autres communautés qui sont plus loin.

Alors la technique, oui, mais quel type de technique? Je pense qu'il faut d'abord définir c'est quoi la technique et où est-ce qu'on l'arrête. À quel moment on décide qu'elle est plus raisonnable? Ou qu'elle va mettre en péril les ressources à long terme, les ressources en eau, la qualité de la terre, par exemple. Jusqu'à quel point j'exploite ou plutôt je cultive ma terre... jusqu'à quel point je la cultive sans qu'elle s'épuise.

Tania : Lui laisser le temps de se régénérer.

Marianne : Lui laisser le temps de se régénérer, ou la cultiver de façon raisonnable pour qu'elle ne s'épuise pas. C'est ça, c'est-à-dire que ce n'est pas prendre et après se poser la question de comment on fait quand on n'a plus.

La technique, moi là-dedans, je dirais définissons la technique d'abord et où l'arrêter. Et ça, ça va être différent en fonction des territoires sur lesquels on est. Sans oublier qu'autour de nous, il y a d'autres communautés, que l'eau se déplace, les nuages se déplacent, la pollution se déplace et qu'il n'y a pas que notre territoire, il y a les conséquences autour de notre territoire.

J'ai vu qu'il y a un groupe de personnes en Suisse qui commencent à penser à propos des fleuves et qui essaient de sensibiliser l'ensemble des communautés qui vivent autour d'un même fleuve. C'est surtout par rapport à la prise de conscience de ce qu'on fait une fois que les glaciers ont complètement fondu et que les fleuves ont un débit qui va baisser drastiquement. Alors qu'en fait, si je prends l'exemple du Rhône et du Rhin - qui sont deux fleuves qui naissent sur la même montagne dans les Alpes -, quand les glaciers qui alimentent ces deux fleuves n'alimenteront plus ces deux fleuves, ils ne seront pas complètement à sec parce qu'ils seront alimentés par les pluies et les affluents, les petites rivières qui s'écoulent dans les fleuves au fur et à mesure. Mais on va quand même avoir des fleuves qui vont beaucoup descendre au niveau du niveau.

Et il parlait de commencer à réfléchir en communauté de fleuves, c'est-à-dire au-delà des frontières. C'est-à-dire, si je vis au bord du Rhin, c'est le cas ici en Alsace, moi ça m'a intéressée pour ça parce que j'ai conscience du rôle qu'a ce fleuve ici en Alsace. Avant qu'il soit canalisé, il s'étendait, il fertilisait les terres, il

était très très vaste et il avait des cycles de débordements, des inondations naturelles qui ramenaient des alluvions dans les terres cultivables, qui rendaient les terres cultivables très riches. Une fois qu'il a été canalisé, ça c'est un phénomène qui s'est arrêté. Ce fleuve, on en fait quoi en termes de communauté de celui qui habite à la source du Rhin, à celui qui habite à Hambourg, dans le nord de l'Allemagne, là où le fleuve va se jeter dans la mer? Est-ce qu'on réfléchit ensemble à comment on exploite ce fleuve? Qu'est-ce qu'on en fait? Est-ce qu'on le rend de nouveau sauvage? Est-ce qu'on laisse maintenu, contenu?

J'ai trouvé ça intéressant, c'est-à-dire là c'est vraiment une ressource qui passe chez nous, qui nous permet d'avoir différentes choses, de l'électricité, du transport, qui nous ramène des choses. Ici à Strasbourg, il y a beaucoup de choses qui sont ramenées dans la ville par le fleuve, par les conteneurs qui arrivent. Si le fleuve ne fonctionne plus, ou qu'à un certain moment de l'année, qu'est-ce qu'on fait? Est-ce que les usines de Suisse vont continuer à balancer beaucoup de pollution dedans? Est-ce que ça sera plus dilué de la même manière? Comment

est-ce qu'on prend soin de la ressource qu'on a ici? On peut nous en prendre soin sur les 250 km de notre Alsace où nous avons le fleuve qui traverse, mais quid de ce qui se passe avant et quid de ce qui se passe après? Ça j'ai trouvé ça intéressant, d'avoir justement cette espèce de réflexion résiliente sur comment on prend soin de notre fleuve qui traverse tant et tant de régions, et qui est une ressource très importante pour nous.

Tania : C'est vrai qu'on a tout découpé en frontières, mais on ne pense pas aux caractéristiques des territoires.

Marianne : Bah parce que la nature n'est pas en frontière. La nature est elle-même. C'est compliqué, c'est assez compliqué quand on réfléchit.

Tania : J'avais jamais réfléchi à ça.

Marianne : Moi non plus ! C'est en lisant des articles - je ne sais plus où j'ai trouvé ça, sur Reporter ou sur Terrestre - en lisant des articles, je me suis dit, "tiens, mais oui, bien sûr" : chaque groupe d'êtres humains qui vit au bord d'un fleuve et qui a besoin de ce fleuve pour diverses raisons... Je prends l'exemple de Paris, une bonne partie de l'eau potable de Paris est prélevée dans

la Seine et nettoyée pour être injectée dans l'alimentation en eau potable de la ville. S'il y a un problème de débit de la Seine, comment ils font les Parisiens ? Il va falloir qu'ils trouvent d'autres ressources en eau. Mais en tout cas, ça va changer. Et il y a, une fois de plus, un autre fleuve où tout le long, que deviennent les communautés qui vivent autour ?

Mais c'est pareil s'il y a une communauté qui vit près d'une forêt et que cette forêt est la ressource première ou principale de cette communauté, que ce soit en exploitant le bois ou en allant chasser le gibier, à quel moment on s'arrête ? À quel moment on essaye de ne pas trop pomper dessus ? À quel moment on se retrouve entre communautés qui vivent autour de cette ressource pour se dire où est-ce qu'on s'arrête ? Où est-ce qu'on laisse se régénérer ? Où est-ce qu'on laisse la nature en ne prélevant que ce qui est raisonnable de prélever ? Il y a beaucoup de travail à mener.

Donc moi, la résilience, c'est comme ça que je l'imagine. Vraiment. Après, ce que j'ai trouvé intéressant dans ton sujet, c'est que tu as mis la résilience à côté de...

Tania : Du "collectif" ou des

"low-techs" ? Oui, parce qu'il y a les deux dans mon sujet. Vous êtes familière avec les low-techs ?

Marianne : Je connais Marion depuis déjà quelques années. C'est par elle que j'ai été initiée au principe des low-techs, par mon compagnon qui s'était intéressé au travail de [l'Atelier] CirculR.

Tania : Elle est forte pour motiver les personnes. (rire)

Marianne : Voilà. Et du coup, on s'est un peu plus intéressées au mouvement low-techs sur l'ensemble de la France. Après, je me suis aussi intéressée à ça donne quoi les low-techs ailleurs qu'en France ?

Tania : Oui.

Marianne : Je les trouve éminemment intéressantes quand elles sont développées sur des petites communautés humaines pour vraiment soulager et aider ces communautés à ne pas tomber dans la même industrialisation que celle dans laquelle on est. Donc je les trouve hyper intéressantes quand elles s'adressent à des gens qui vivent dans des régions éloignées, qui sont des régions encore en cours de développement, comme on les appelle, et que finalement, le four solaire va vachement

aider la communauté à produire du pain sans forcément s'endetter, sans forcément devoir dépendre d'une énergie coûteuse, ou qui n'arrive pas jusque chez eux, ou qui serait produite par quelque chose de polluant... Donc oui, elles sont intéressantes quand on utilise des éléments de la nature présents sur place, qu'on travaille avec ce qui existe sur place pour améliorer le quotidien des gens sur place, sans forcément avoir comme objectif de produire plus, mais de produire en étant... comment dirais-je... oui, de produire par exemple du pain, ou de produire du chauffage, ou de l'électricité, ou de la lumière, par exemple.

J'ai vu des projets low-tech comme ça qui se montent au Tibet, avec des systèmes de photovoltaïque, ou des choses comme ça, ou similaires, pour avoir de l'éclairage. Il y a un gars en Inde qui forme plein de femmes dans le monde, il a une école où il apprend aux femmes à créer des systèmes électriques, des systèmes de production d'électricité. Donc il propose à des femmes dans différents villages à travers la planète de se retrouver dans son école. C'est parfois des femmes qui sont analphabètes, qui ont un peu de pouvoir dans leur communauté, de les initier

à créer des éléments de production d'électricité solaire. Et donc il les initie aux techniques d'électricité, et quand elles rentrent chez elles, elles peuvent développer ça.

Et du coup c'est hyper vertueux, parce que c'est fait avec des éléments simples. Elles peuvent transmettre ça à d'autres, elles peuvent apprendre à d'autres. Ça permet à ces communautés de gagner une autonomie très importante, et c'est comme ça que j'imagine la low-tech. Plus que de cultiver de la spiruline en plein désert. Parce que je trouve que c'est pas raisonnable. C'est un peu décalé.

Tania : [...] Du coup, pour revenir sur la transmission de savoirs - parce que je veux aussi aborder ça - de quelle manière vous partagez vos savoirs et vos compétences, si vous me devez décrire un peu votre pratique.

Marianne : Alors moi, je fais ça tout le temps, parce que depuis le Covid, j'ai vraiment décidé que ce qui était le plus important dans ma vie, c'est d'apprendre aux gens à coudre. Alors coudre, c'est pas coudre pour la fashion, c'est coudre pour savoir se faire ses vêtements. C'est quelque chose qui me tient énormément à cœur.

Déjà, ce que j'apporte aux gens,

c'est la connaissance des fibres et des fibres naturelles - des fibres animales ou des fibres végétales naturelles -, leur merveilleuse qualité, qui est méconnue de beaucoup de gens actuellement. Et après, c'est juste comment on fait un vêtement, comment on s'habille en fait, comment on couvre son corps avec un vêtement qui va être pratique, qui va être adapté à la saison, qui n'a pas besoin d'être lavé trop souvent, qui est adapté à la morphologie de chacun, qui, si c'est possible, est fait avec - c'est un peu la difficulté actuellement -, avec des ressources locales. On n'y est pas encore, on n'a pas encore atteint notre but à ce niveau-là, mais il y a des gens qui y travaillent. Mais si possible, alors à ce moment-là, qui est fait avec des tissus recyclés ou d'autres vêtements recyclés. Je travaille beaucoup là-dessus, moi. C'est vraiment ça que j'ai envie de faire. C'est-à-dire d'initier les gens, les rendre conscients de ce que c'est d'être un consommateur de vêtements, les lancer sur des réflexions sur c'est quoi leur besoin réel en vêtements, et qu'est-ce que doit leur apporter leur vêtement, pour les pousser un peu à réfléchir autrement que sur un aspect de look et d'esthétique ou de mode, mais plus sur un aspect... parce qu'on

peut avoir un vêtement super à la mode, qui a coûté super cher, et se cailler les miches terriblement en hiver. Et donc je trouve que c'est un non-sens. Après tout, un vêtement, comme on n'a pas de poils aussi importants et fournis que les animaux, on est obligé de s'habiller. Notre vestimentaire, c'est d'abord et avant tout pour éviter de mourir de froid ou d'être trop exposé au soleil si on est dans un autre pays ou en plein été.

Donc le vêtement, il est fondamental, il est souvent oublié. Pour moi il est fondamental parce qu'il fait partie de ce qui nous permet d'assurer notre survie en fait. Et il peut avoir un aspect esthétique, mais c'est pas le premier aspect qu'il doit avoir. Et de nos jours, avec le capitalisme et la société industrielle, le vêtement est vu par la majorité des gens comme quelque chose de pas cher, de pratique, d'esthétique et de jetable. Et ces quatre éléments, moi j'essaie de travailler par la réflexion avec les gens avec qui je bosse et avec qui je transmets des compétences, en leur disant, en essayant de les pousser à réfléchir à tout ça. Je les force pas, mais je les pousse, je lance des petites graines comme ça dans des terreaux qui peut-être reprendront à un

moment donné ou à un autre, sur une prise de conscience de, bon finalement c'est quoi les fringues dans lesquelles je me sens bien, qui me protègent suffisamment du froid ou de la chaleur, qui me permettent de bouger correctement, tout en me sentant belle ou beau dedans.

Et puis surtout, c'est quoi se faire soi-même un vêtement, ça représente quoi en temps ? Couper, faire un patron, couper, trouver le tissu, monter, essayer, c'est pas quelque chose, une fois qu'on a passé 30, 40 ou 50 heures à se faire un vêtement, on n'a plus envie de le jeter au bout de trois mois, c'est pas possible tout simplement. Et c'est au niveau pédagogique aussi ce que je souhaite essayer de faire ressentir aux gens, que si je m'investis autant d'heures pour me faire peu importe quelle pièce de vêtement, il a une valeur, ça le rend quelque part inestimable, parce que j'y ai mis tout ce temps là, il est vraiment adapté à moi, il a la couleur, il est fait dans la matière que je veux et je vais pouvoir le porter jusqu'à ce qu'il soit complètement usé, même le réparer s'il s'use. Et du coup ça change de paradigme, ça peut permettre à certaines personnes de voir ça et le su-

jet de l'habillement autrement, sous une autre forme, en prenant conscience que finalement on n'a pas besoin de dépenses, enfin de consommer autant dans ce domaine, que la consommation elle est juste poussée, incitée pour entretenir une grosse machine qui enrichit un tout petit peu d'individus et esclavagise une grande quantité des individus qui produisent nos vêtements actuellement, et tout ça il faut en avoir conscience.

Donc oui la transmission des connaissances elle a un but fondamental pour moi, c'est la prise de conscience, déjà, et ensuite avoir des outils pour se réappropriier son habillement, parce que finalement si le vêtement est bien fait et si je peux le porter pendant 10 ou 15 ans ou 20 ans, est-ce que j'ai besoin d'en avoir autant que ça ? Est-ce que j'ai besoin de l'échanger toutes les cinq minutes ? Et puis si c'est moi qui l'ai fait, ça a une valeur très forte. Et si on prend les peuples premiers et qu'on les regarde et le temps qu'ils prennent pour se faire une parure ou un vêtement, c'est pas pour la jeter au bout de deux secondes. Il y a du temps qu'il faut consacrer pour ça.

Et là je reviens nouveau à

Homo sapiens, à l'usage des peaux lainée, à l'usage des peaux de bêtes dont on utilisait la chair pour se nourrir, ces peaux étaient considérées comme quelque chose de précieux. Il y avait tout un travail de tannage, un travail d'enlever ou pas enlever les poils, un travail de coudre à la main, un travail éventuellement de faire des décors à la peinture dessus et tout ça. Si ce vêtement mettait 50, 60 ou 100 heures à être fait, si je prends l'exemple d'un manteau en peau de reine fait par une communauté sami, une femme sami pour son fils ou pour son mari, ce manteau il y a je sais pas il y a peut-être 100 ou 200 heures de travail dessus. Les gars qui vont porter ça pour se protéger du froid en hiver, ils vont pas se jeter ça au bout de trois mois. C'est inimaginable, inentendable. Par respect pour le reine ou les reines qui ont donné la peau, par respect pour toutes les heures de travail des personnes qui ont bossé dessus, aussi par respect pour l'esthétique parce que ça n'enlève pas le côté esthétique. Si moi je veux décorer mon vêtement avec plein de choses pour qu'il soit joli, qu'il soit original mais qu'en même temps il est fait dans une matière qui me tient très chaud en hiver, personne m'empêche de le faire

en fait. Absolument personne. C'est pas une question d'arrêter l'esthétique et de porter que des trucs moches. Non, on peut et l'esthétique on le voit à travers les costumes folkloriques, c'est aussi l'identité culturelle de chaque peuple. Maintenant on n'a plus d'identité culturelle avec les vêtements. Tout le monde porte la même chose sur l'ensemble de la planète.

Alors qu'avant le vêtement c'était un objet précieux, c'était un objet qui parlait aussi de sa culture, il y avait des broderies dessus qui avaient un sens, qui avaient des sens magiques de protection, de faire venir des enfants, d'être enceinte, plein de choses, de fécondité, de espérer avoir de bonnes récoltes. Tout ça, ça a été enlevé en fait. Le code vestimentaire c'est un code d'être dans une politique mondiale commune. Mais je crois que les gens ils se posent même plus la question de savoir c'est qui qui m'impose que cette année le pantalon il doit avoir ça, cette forme là, cette couleur là. Pourquoi je le fais ? Je le fais par effet de copiage de ce que font les autres ou simplement parce que je suis quelqu'un qui n'a pas les compétences pour agir sur la fabrication de mes propres vêtements. Et ça, ça me tient

à cœur, c'est ça que j'essaie de transmettre.

Tania : Du coup vous voulez donner ces compétences aux personnes qui voudraient...

Marianne : Ah oui ! Et je leur dis "Surtout partagez ! Transmettez à vos petits-enfants, s'il y en a un dans la famille qui est intéressé, quand vous êtes en train de coudre, mettez-le derrière la machine, apprenez-lui à faire un truc". Parce que, ça fait partie pour moi des savoirs fondamentaux, les petits savoirs artisanaux qui permettent à une communauté de survivre et de vivre même dans un lieu donné avec ce qu'on a. Et voilà, parce que finalement l'industrialisation ça a été prétexte à enrichir un tout petit peu, une toute petite frange de la société humaine à l'échelle planétaire, a esclavagisé plein de gens qui étaient dedans et qui sont toujours dans ces industries textiles, dans la production, dans "il faut faire, il faut faire, vous êtes payé à la pièce et vous pouvez crever devant votre machine, on s'en fout, on vous remplacera avec quelqu'un d'autre, ou on fait travailler les prisonniers". Enfin c'est ça que les gens ont sur le dos là en Europe actuellement, c'est du coton cultivé par les Ouïghours, c'est des vê-

tements cousus par des gens en Chine ou ailleurs qui seront littéralement cloués à leur atelier, enfin à leur machine, en espérant pouvoir produire suffisamment pour nourrir leur famille.

Le vêtement il a pris un sens qui est terrible en fait si on réfléchit, assez terrible dans le temps déjà il y avait moins de matière première, c'était difficile de trouver des tissus et quand on avait un peu d'argent pour s'acheter une pièce de tissu, on faisait pas n'importe quoi avec et puis on faisait une pièce de tissu qui durait longtemps. Ne serait-ce qu'au début du XXe siècle les gens se faisaient faire un costume pour leur mariage, ils reportaient ce costume à tous les autres mariages où ils allaient être invités et s'ils n'avaient pas pris trop de poids et bien ils étaient enterrés avec ce costume et c'était pas un problème en fait. Moi mon grand-père il m'a donné son costume de mariage quand j'avais 13 ou 14 ans, il l'avait encore, il l'avait conservé mais parce que ça avait de la valeur, il avait fallu faire des économies pour l'acheter, il avait été fait par un tailleur sur les mesures de la personne... donc c'était pas un vêtement interchangeable

avec n'importe qui.

Et quand il a été fait, il était conçu de manière à pouvoir s'adapter au changement de volume d'une personne au cours de la vie en gardant des réserves de tissus à l'intérieur, en gardant les chutes de tissus ou un peu de tissus en réserve pour rapiécer, rouvrir, élargir, voilà donc c'était un vêtement évolutif qui suivait le corps de la personne en évolution. En Afrique, les boubous ils sont faits comme ça, sous les bras là et ici, il y a des réserves de tissus de 4 à 5 cm de chaque côté à l'intérieur du vêtement, ce qui fait que quand la femme est enceinte, elle va chez le couturier, il lui relâche un peu son boubou, après une fois qu'elle a, si elle veut toujours porter le même boubou, une fois qu'elle a accouché ou qu'elle a reperdu du poids, elle peut resserrer le boubou. Ça on ne trouve pas dans le commerce, on soulève, actuellement les vêtements qu'on porte on soulève, on a ça en réserve de tissus, on ne fait rien avec ça.

Tania : C'est vraiment fait pour être une réserve de tissus ça ?

Marianne : Non. (rire) C'est pas fait pour être une réserve de tissus, c'est fait pour dépenser le moins de tissus possible et que le vêtement utilise le moins de matières premières possible.

Tania : Techniquement, c'est plein d'aspects techniques du vêtement, ça qu'on ne connaît

pas du tout, ça doit être dur à apprendre aussi...

Marianne : Bien sûr, c'est long.

Tania : ...comment vous faites pour transmettre tout ça ? En plus du temps que ça prend, comment vous faites pour faire comprendre ça ?

Marianne : Déjà les gens viennent à la couture parce qu'ils ont eu des gens dans leur famille qu'ils ont vu coudre, des gens qui cousaient et souvent c'est ça, j'ai fait même un mémoire là dessus sur qu'est ce qui pousse les gens à venir prendre des cours de couture, c'est parce que soit ils ont un corps qui ne correspond pas du tout à ce que l'on trouve dans les magasins et donc ils ont toujours des problèmes pour s'habiller parce que c'est jamais comme leur corps a besoin d'être. Ensuite c'est parce qu'ils ont bien conscience que dans leur famille, dans les générations passées, il y avait des hommes ou des femmes qui avaient ces compétences et que ça s'est perdu, donc ils sont à la recherche de ces compétences. Mais ils ne le disent pas tout à fait consciemment, ils disent "oh moi j'ai envie de coudre parce que j'ai vu ma grand-mère coudre et j'ai toujours eu envie de coudre et un jour je me suis dit allez j'essaye, maintenant j'ai le temps, je vais commencer à coudre".

Et ça c'est pas moi qui plante une graine, la graine elle a déjà été plantée par une transmis-

sion, une sorte d'inconscient collectif à l'intérieur des familles qui fait que le vêtement il était présent, il était présent. La fabrication des vêtements, la retouche des vêtements étaient présentes il y a trois générations, et c'est encore un peu dans l'histoire collective des gens, de certaines personnes, qui vont venir chercher. Après il y a des jeunes aussi qui sont plus dans "je veux être designer, je veux créer de la fashion, machin", j'ai aucun problème avec ça, je vais juste leur dire "ben ouais c'est cool mais créez avec des choses qui sont produites en France", à s'intéresser aux filières qui refont du textile français, qui utilisent de la laine française pour faire des tissus ou du lin français pour faire... il y a des producteurs de lin 100% français, des producteurs de laine 100% français. Pour le coton c'est un peu différent parce que c'est une plante tropicale donc elle a beaucoup plus de mal à pousser en France, c'est que dans le sud-ouest et c'est des très petites parcelles de terre pour l'instant, on n'arrivera jamais à produire la quantité de coton qu'on utilise actuellement juste sur le territoire de la France, c'est impossible.

Mais la laine et le lin, il y a possibilité, il y a moyen de faire. Et puis toutes sortes de races de moutons qu'on avait complètement oublié ou qu'on considérait comme pourries et qu'on utilisait les races de

moutons, on les élevait pour la viande et les pots avec la laine, on jetait ou quand on tondait les moutons une fois par an, on jetait la laine ou on la brûlait, ça depuis 30 ou 40 ans c'est ce qui se passait. Parce qu'on considérait qu'il n'y avait qu'une seule variété de laine qui était bonne et qui venait de Nouvelle-Zélande, mais c'est encore des histoires de commerce, de lobbying, alors qu'on a des races de moutons qui produisent des laines qui sont tout à fait utilisables pour faire plein de choses.

Donc voilà, les jeunes je vais les sensibiliser à ce genre de choses, c'est-à-dire faites de la création, faites de jolis vêtements, mais produisez local, faites produire local, allez chercher les matières premières le moins loin possible et avec une façon de traiter la fibre qui soit la moins polluante possible. Donc il y a les compétences et il y a les savoirs en fait, la prise de conscience de comment est produit un vêtement actuellement - parce qu'il y a peu de gens qui se posent cette question - et comment est-ce qu'on peut produire différemment, parce qu'il y a déjà des gens qui ont 30 ou 40 ans et qui font ça. Qui sont dans la mode, mais en respectant tous ces critères là. Mais ils vendent leur pull par exemple à 150 euros, quand on achète un pull à 150 euros, on ne le jette pas au bout de trois mois, on le porte pendant dix ou quinze ans.

Et dans leur façon de produire ce pull, ils envisagent que le pull soit solide pour durer le plus longtemps possible, donc ils ne s'enrichissent pas sur la quantité vendue. Eux ce qu'ils veulent, c'est juste payer leurs ouvriers dignement, payer les designers et les gens qui ont conçu les vêtements dignement, payer leurs sous-traitants qui font le fil, qui font le tissu, qui font le tricot pour faire les pulls, dignement, c'est-à-dire permettre à plein d'industries ou de petits artisans ou de petites entreprises de vivre dans différents endroits à travers la France.

Il y a un vendeur de vêtements que je suis beaucoup parce que ses textes sont hyper intéressants, il s'appelle Le t-shirt propre et il accompagne ses newsletters avec beaucoup de textes là-dessus, justement autour de... à chaque fois qu'il propose un nouveau produit, il va expliquer où est-ce que l'animal a été élevé ou alors où est-ce que le lin a poussé, quelle entreprise l'a filé, quelle entreprise l'a tissé, où est-ce qu'il a été cousu, où est-ce que l'étiquette a été produite en France.

L'étiquette euh (rire), voilà.

Tania : C'est hyper transparent !

Marianne : C'est hyper transparent. Et du coup c'est vachement intéressant et on se rend compte que c'est quelqu'un, enfin c'est une entreprise, elle n'est pas la seule, elle est dans

un réseau qui tisse du lien avec plein d'autres choses. Lui il fabrique pas de ceinture mais il va s'adresser à un petit artisan qui fait des ceintures en cuir dans sa région en Auvergne et il va mettre ses ceintures sur son site pour pouvoir la faire vendre. Il va chercher le petit producteur de chaussettes en laine ou chaussettes en coton du coin, il va mettre... voilà, et ainsi de suite.

Et là je trouve ça hyper... hyper résilient justement, si on parle du vêtement. On rentre dans... Voilà mais je me suis éloignée de la question que tu me posais par rapport à la transmission des connaissances. Mais pour moi transmettre les connaissances c'est vraiment, ouais c'est vraiment un engagement important de vie pour que les gens puissent reprendre la maîtrise de leur habillement, s'ils le souhaitent. C'est pas une obligation mais s'ils le souhaitent. Ou alors se mettre à acheter des vêtements qui sont faits par des gens justement comme celui que je viens de te citer, qui ont ces compétences et qui réfléchissent à une échelle locale, à une échelle... Voilà, vertueuse, surtout vertueuse, ça c'est important.

Tania : Du coup, pour finir... j'ai une question pour finir qui va peut-être... que je pose à toutes les personnes, qui est peut-être un peu vaste, mais la question c'est : pour vous, c'est quoi votre vision d'un futur désirable ?

Marianne : Le futur désirable ? Bah justement c'est des petits... des petits groupes d'êtres humains. On vit plus dans des grandes villes. On vit plus dans des grandes villes, on arrête de s'agglutiner les uns sur les autres. On se répartit dans les territoires et avec beaucoup de délicatesse, on prend conscience du territoire dans lequel on est, et on vit avec ce que ce territoire nous propose. Et puis en même temps, se rendre compte que même si pour produire des choses on a besoin de beaucoup de temps, faire les choses plus lentement, c'est bien mieux, parce que ça laisse plus de temps à l'être humain pour être heureux, ça laisse plus de temps à l'être humain pour socialiser.

Produire moins, c'est aussi produire... enfin c'est... Arrêter cette course effrénée vers le toujours plus, le toujours... le toujours... ouais, pour s'enrichir, mais notre... on n'emmène pas notre richesse dans notre mort. Une fois qu'on est mort, notre richesse reste ici. Elle n'a pas de sens dans la vie en fait, cette richesse. Enfin pour moi, l'ultra-richesse n'a pas de sens. C'est la richesse... la richesse c'est pas une richesse financière ou pécuniaire, c'est une richesse de réseau, c'est une

richesse de... de liens tissés entre les gens.

Parce que moi j'aimerais bien échanger un pantalon contre un fromage. C'est-à-dire avoir l'éleveur de chèvres qui me fait des crottins de chèvres dans mon coin où j'habiterais de façon idéale, à qui je ferais un pantalon et qui me ferait des fromages à la place. Oui, c'est totalement utopique de revenir à de l'échange, plus que... peut-être des monnaies locales, si ça permet de mieux équilibrer, mais pas une monnaie à l'échelle internationale, là où à l'échelle d'une Europe... enfin j'ai rien contre l'Europe, mais on devient dingue avec ces... Voilà, c'est ça, oui, des petites communautés.

Réduire aussi la quantité d'êtres humains sur la planète. Arrêter de s'inquiéter parce que, l'autre jour je rigolais, sur Arte, dans le journal, il disait que la Grèce est désespérée parce que la population baisse et qu'ils n'arrivent pas à remonter la pente. Voilà, il y a de moins en moins de gens en Grèce, les gens font moins d'enfants, les villages sont désertés, machin, mais c'est pas grave, en fait, est-ce que c'est grave qu'il y ait moins de gens ? C'est grave quand on est dans un système où on compte sur

les gens qui bossent pour payer notre retraite, mais sinon c'est pas grave, en fait, si une population décroît, est-ce que c'est grave ? Naturellement, elle décroît naturellement. Où est le problème, en fait ? Voilà, donc, oui, c'est des choses, voilà, mon utopie, c'est ça, un peu.

(Pages consultées le 24 janvier 2025)

ANDRÉ, Christophe. **Vers un design libre**, 2011. <https://strabibic.fr/Vers-un-design-libre-Christophe-Andre>

BLOQUEL Marianne, BONJEAN Anne-Charlotte, FANGEAT Erwann, MARRY Solène, ADEME, FORGET Astrid, FUSTEC Alan, HABE Camille, JAEGER Romain, MOIROUD Loraine, MORALES Eloïse, Goodwillmanagement, CHABOT Clément, Low-tech Lab. **État des lieux et perspectives des démarches « low-tech »**. Rapport 2022. <https://librairie.ademe.fr/consommer-autrement/5421-demarches-low-tech.html>

BOSQUÉ, Camille. **Design pour un monde fini - Lexique à l'usage de celles et ceux qui veulent maintenir l'habitabilité du monde**, Premier Parallèle., [s.l.], 2024, 182 p. (Coll. « Carnets Parallèles »), <http://www.premierparallele.fr/livre/designpourunmondefini>

FROMEN, Helene. « **Design et Désobéissance Technologique** », dans Cité du design, 3 février 2022, <https://www.citedudesign.com/fr/a/design-et-desobeissance-technologique--2051>

KOFFI, Jean Marcel., DUBOIS, Jean-Luc. « 15. Formes de résilience et stratégies de politique publique De la résilience individuelle à la résilience sociale. » **L'État réhabilité en Afrique**

Réinventer les politiques publiques à l'ère néolibérale. Paris, Karthala. Hommes et sociétés, p.319-336. DOI : 10.3917/kart.grego.2018.01.0321. <https://shs-cairn-info.scd-rproxu.unstrasbg.fr/1-etat-rehabilite-en-afrique--9782811125042-page-319?lang=fr>.

RASTELLO, Magalie. **L'horloge de l'humanité marque toujours minuit moins une**, https://magalierastello.com/files/pdf/30_fr_Papanek.pdf

ROCHARD, Hugo. **La Green Guérilla. Un jardin contestataire**, PlanL 206 : Perdre le pouvoir, <https://planlibre.eu/la-green-guerilla-un-jardin-contestataire/>

ROUSSILHE, Gauthier. **Une erreur de "tech" | Gauthier Roussilhe**, mars 2020, <https://gauthierroussilhe.com/articles/une-erreur-de-tech>

THIBAUT, Thomas. **Pistes et idées pour pratiquer un design plus libre et plus ouvert**, novembre 2018. <https://www.collectifbam.fr/expertise/pratiques/pistes-idees-pratiquer-design-plus-libre-ouvert/>

Villette Makerz et AZIMIO, **Vers une culture low-tech ? la fabrique des imaginaires low-tech par les institutions culturelles**, https://100lowtech.fr/documents/Livre_blanc.pdf

Mémoire

NMIRI Tania

DN MADe Innovation Sociale

Lycée le Corbusier

Promo 2022-2025

Les En'quêtrices

Remerciements

Merci à Jean-Claude Gross pour ses (nombreuses) relectures, explications et conseils.

Merci à mes ami.e.s pour leur soutien et leurs avis.

Merci à Marie Slaghuis pour son aide sur la mise en page et l'atelier outillé.

Merci à Déborah Buteau pour les propositions et les conseils sur l'atelier outillé ainsi que son aide pour l'exportation.

Merci à Marjolaine Bert, Yann Leguereau et Marianne Sichler pour le temps accordé aux entretiens.

Typographies

Hoover

d'Indian Type Foundry

Skeletor

de Xavier Klein